

**« L'Espagne méditerranéenne
entre Ibères, Grecs, Puniens et Romains »**

Voyage d'étude en Espagne méditerranéenne

12 au 20 septembre 2015

Chaire d'archéologie de la Méditerranée antique

Université de Neuchâtel



La Dame d'Elche.

Participant-e-s : Julie Botteron, Céline Chételat, Leyla Gauteaub, Nathalie Grenon, Raphaëlle Javet, Damien Linder, Paul Emile Mottiez, Sophie Natale, Roxane Tharin, Joëlle Vicari

Accompagnateurs : Hédi Dridi, Marc Antoine Kaeser, Géraldine Delley, Ilaria Verga

Programme

Samedi 12 septembre :

Vol Genève - Barcelone 11h50-13h20.

Déplacement en voitures à Estartit, arrivée à l'Hôtel, temps libre.

Nuit à Estartit

Dimanche 13 septembre :

Ampurias et Ullastret

9h15

Déplacement à Ullastret

10h00- 12h00

Visite du **Site et Musée de Puig Saint Andreu, Ullastret** (Marc-Antoine KAESER)

Déplacement à Ampurias

15h00- 18h00

Visite du **Site et Musée d'Ampurias** (Damien LINDER et Raphaëlle JAVET)

Nuit à Estartit

Lundi 14 septembre :

Tarragone

8h30

Départ vers Tarragone

Visite des **Carrières d'El Médol**

Visite de l'**Aqueduc de Las Ferreres** (Paul Emile MOTTIEZ)

Début d'après-midi

Arrivée à Tarragone

Après-midi

Balade en ville et visite des principaux monuments (Nathalie GRENON)

Nuit à Tarragone

Mardi 15 septembre :

Tarragone

9h30

Déplacement à Altafulla

10h00-11h30

Visite de la **Villa romaine d'Altafulla** (Julie BOTTERON)

12h00-14h00

Visite du **Musée National Archéologique de Tarragone**

16h30-17h30

Visite du *forum provincial* et du *forum colonial*

Nuit à Tarragone

Mercredi 16 septembre :

Elche

08h00

Départ pour Elche

15h30-18h00

Visite du site archéologique de l'Alcudia de Elche (Roxane THARIN et Pierre ROUILLARD)

18h00-19h00

Route pour Alicante

Nuit à Alicante

Jeudi 17 septembre :

Carthagène

08h00	Départ pour Carthagène
10h00-12h00	Visite du Musée d'Archéologie sous-marine (Sophie NATALE)
14h00-15h15	Visite du Musée du Théâtre romain
15h30-16h15	Visite du Barrio del Foro romano (Joëlle VICARI)
16h30-17h30	Visite de la Muralla Punica (Sophie NATALE)
17h30-19h00	Retour à Alicante
Nuit à Alicante	

Vendredi 18 septembre :

Alicante

9h40	Départ pour <i>Lucentum</i>
10h00-12h00	Visite du site de Lucentum (Céline CHÉTELAT)
Après-midi	Temps libre

Nuit à Alicante

Samedi 20 septembre :

Alicante

10h00-12h00	Visite du Musée Archéologique d'Alicante (Leyla GAUTEAUB)
Après-midi	Bilan du voyage, visite de la ville, temps libre

Nuit à Alicante

Dimanche 21 septembre :

Retour à Neuchâtel

6h30	Départ pour l' aéroport d'Alicante
9h10-11h10	Vol Alicante – Bâle
14h30 env.	Arrivée à la gare de Neuchâtel

L'Espagne méditerranéenne : entre Ibères, Grecs, Puniques et Romains

Hédi DRIDI

De Barcelone au nord à Malaga au sud, le littoral méditerranéen de la péninsule ibérique est davantage connu pour l'éclat de la capitale catalane ou le tourisme de masse de la Costa Blanca que pour son patrimoine archéologique. Cette région est pourtant le cœur du territoire ibère. Elle a livré une culture matérielle dont la richesse et l'éclat ont été longtemps dédaignés par l'Antiquité classique. C'est aussi un observatoire privilégié des premières rencontres entre Ibères, Grecs et Phéniciens des temps archaïques. Elle offre enfin au visiteur l'occasion de mettre ses pas dans ceux d'Hannibal et de Publius Cornelius Scipion en parcourant des lieux qui ont vu le déclenchement de la deuxième guerre punique.

Nous commencerons notre voyage par l'extrémité sud du golfe du Lion, ou plutôt le golfe des Phocéens dont Ampurias, fondée quelque temps après Marseille (vers 600 av. J.-C.), est la gardienne méridionale. Ce site est incontournable dans la recherche sur l'expansion grecque en Méditerranée occidentale. La visite du Musée archéologique de Catalogne à Ullastret, sera l'occasion de constater le dynamisme de l'archéologie catalane de ces dernières décennies.

Lors des deux jours suivants, les vestiges romains, dont Ampurias nous aura déjà donné un bel aperçu, seront à l'honneur. L'actuelle Tarragone, la *Tarraco* chère à Auguste qui l'a faite capitale de province nous donnera à voir son musée, ses foras et ses villas, mais aussi son aqueduc et l'impressionnante carrière d'El Mèdol.

Sur la route d'Elche (plus grande palmeraie d'Europe soit dit en passant), nous traverserons l'Èbre, frontière naturelle entre les domaines d'influence romain et carthaginois au temps des Barcides et qui fut bien plus tard, le théâtre d'une bataille décisive entre Républicains et Nationalistes lors de la guerre civile (1936-1939). La Alcludia de Elche était un important centre de la sculpture ibérique. Grâce à l'amitié du Prof. Pierre Rouillard, nous visiterons la carrière d'El Ferriol qui fournissait les sculpteurs de La Alcludia en calcaire et où la célèbre Dame d'Elche a probablement été ébauchée.

Nous nous rendrons ensuite à Alicante qui sera notre dernière base et que nous visiterons à la fin de notre séjour. Mais avant cela, c'est la ville de Carthagène qui retiendra notre attention. C'est de cette ville qu'Hannibal donna le signal du départ à son armée (218 av. J.-C.), bien décidé à porter la guerre au cœur de l'empire romain. Quelques années plus tard (209 av. J.-C.), un autre général, romain celui-là, réussit à prendre la ville aux Carthaginois pour en faire une place forte romaine, avant de défaire Hannibal et de prendre le nom de Scipion l'Africain. Outre son emplacement stratégique, la cité disposait de ressources minières qui ont fait sa richesse jusqu'au XIX^e s. : Plin l'Ancien affirmait que le « puits Baebelo », fournissait journallement 300 livres d'argent à Hannibal (XXXIII, 96-97). Carthagène fut imaginée par Asdrubal, gendre d'Amilcar, comme un pendant aux grandes cités hellénistiques d'Orient et une nouvelle capitale punique. Elle reste encore à découvrir sous les villes romaine et moderne. Nous recueillerons peut-être la primeur des résultats de la fouille actuellement menée dans le quartier d'El Molinete par Iván Negueruela, directeur du Musée national d'archéologie sous-marine (ARQUA) de Carthagène lors de notre visite dans son Musée. C'est là qu'est conservé un témoignage spectaculaire du commerce de matières premières précieuses au V^e s. av. J.-C. : plusieurs défenses d'éléphants portant des inscriptions phéniciennes et provenant de la fouille de l'épave de Bajo de la Campana.

Enfin, au terme de notre voyage, nous découvrirons le site antique d'Alicante (*Lucentum*) et son Musée archéologique (MARQ). Celui-ci devrait plaire par sa muséographie aux habitués du Laténium que nous sommes. On y verra non seulement le mobilier de la nécropole de Cabezo Lucero, mais aussi l'inscription punique d'Ibiza !

¡Buen viaje!

Les fouilles d'Ampurias au XX^e siècle : entre nationalisme et carriérisme

Géraldine DELLEY

Introduction

Nombreux sont les travaux qui ont porté sur la relation entre archéologie et politique sous l'angle particulier du nationalisme. C'est au prisme de cette question que les fouilles du site catalan d'Ampurias vont être abordées dans la première partie de cette contribution. Dans un second temps, nous nous intéresserons aux recherches conduites à Ampurias, mais cette fois-ci sous l'angle d'un parcours personnel, celui de Martín Almagro Basch, habile tacticien devenu une figure incontournable de l'archéologie espagnole sous le franquisme.

L'archéologie : entre science et politique

Dès le milieu du XIX^e s., la plupart des Etats européens, constitués ou en devenir, se servent de l'archéologie comme d'un instrument de légitimation politique. Si un tel attrait pour le passé a permis d'accélérer le processus d'institutionnalisation (création de musées et de chaires d'enseignement) et de professionnalisation de l'archéologie, il a également influencé et orienté la manière dont l'archéologie a été pratiquée et s'est développée au cours du temps. Il en va ainsi du choix des sites fouillés, des thématiques abordées ou encore des discours interprétatifs et théoriques dans lesquels est venue s'inscrire l'étude des vestiges matériels.

De manière générale, l'impact du nationalisme sur l'archéologie s'exprime par la formulation d'un discours rassembleur sur les origines, livrant un passé plus ou moins mythifié au service d'affirmations communautaires. En Espagne, ce phénomène s'exprime également dans l'exaltation régionaliste¹, comme par exemple en Catalogne.

La relation entre archéologie et dictatures a également donné lieu à de nombreux travaux. A partir de la fin des années 1930, les effets de la dictature franquiste sur le développement des sciences historiques en Espagne se font ressentir de différentes manières. On en retiendra deux : le développement et l'exercice d'un contrôle centralisé (à Madrid) sur les institutions responsables de la gestion et de la valorisation du patrimoine (historique et archéologique), d'une part, et la multiplication de travaux de recherche portant sur des périodes réputées porteuses des valeurs militaires, conservatrices et centralisatrices défendues par le régime de Franco, de l'autre. Il en va ainsi des études sur la période comprise entre les rois catholiques et la mort de Philippe II (1474-1598), qui marque l'unification de l'Espagne et est perçue comme une période d'apogée politique, économique et culturelle d'un empire conquérant, dominant le reste du monde. La conquête romaine constitue un second sujet de prédilection pour les archéologues et historiens de l'antiquité partisans du régime de Franco. Considérée comme la première tentative réussie d'unification de la Péninsule ibérique, la conquête romaine sert d'exemple au discours centralisateur de Franco².

Le cas emblématique des fouilles d'Ampurias

Le site catalan d'Ampurias, fouillé à plusieurs reprises au cours du XX^e s., offre un bon exemple de l'imbrication des enjeux politiques, idéologiques et scientifiques qui caractérisent la pratique de l'archéologie. L'histoire du site – un comptoir grec fondé par des colons phocéens au VI^e s. av. J.-C. devenant, à l'Epoque romaine, un centre de première importance pour le commerce méditerranéen – constitue une composante de départ qui a joué un rôle central dans l'intérêt qu'on va lui porter au cours du temps. Dans les faits, le site a d'abord été mis au service d'un nationalisme régional

¹ Pour plus de détails, voir DÍAZ-ANDREU 1995, p. 41-47.

² DÍAZ-ANDREU 2012, p. 201.

(catalan), puis étatique (franquiste). On assiste donc à un changement d'échelle mais pas de paradigme.

D'Empúries³ à Emporion dans le mouvement indépendantiste catalan



FIG. 1 : Premières interventions archéologiques sur le site d' Ampurias (1908).

Les premières grandes fouilles d'Ampurias sont menées entre 1908 et 1931 par Josep Puig i Casafalch⁴, sous l'égide de la commission du Musée archéologique catalan de Barcelone (FIG. 1). Si au départ tous les membres de la commission ne s'entendent pas sur le choix du site, on considère finalement que ces fouilles permettront, à tout le moins, de comparer les découvertes aux récits qu'en donnent les sources anciennes⁵. Dans les faits, ces travaux ont lieu dans un climat de promotion de la culture, de la littérature et de l'art classique grecs par de nombreux intellectuels catalans. Pour certains d'entre eux, ces fouilles sont même perçues comme décisives : ils voient

en effet dans la civilisation grecque les origines de la culture catalane. Ampurias attesterait ainsi, par l'existence d'un comptoir et d'un important sanctuaire fondé par des colons grecs, des origines pré-ibériques et donc « non espagnoles » de la Catalogne⁶. Dans la mesure où l'archéologie est reconnue à cette époque comme une discipline à part entière, les vestiges grecs d'Ampurias apportent une légitimité historique et scientifique au discours indépendantiste catalan.

D'Empúries à Ampurias au prisme des activités de Martín Almagro Basch

La fin des années 1930 constitue le début d'une seconde étape dans les recherches menées à Ampurias. Franco a gagné la Guerre civile contre les Républicains et instaure un régime dictatorial. De nombreux changements ont alors lieu dans l'organisation de l'archéologie espagnole : parallèlement à la création d'institutions centralisées, de nombreuses revues voient le jour et une série de décrets est adoptée en vue de réglementer la pratique des fouilles⁷. Une revue nommée *Ampurias* est fondée par Martín Almagro Basch, un jeune archéologue qui étudiait en Allemagne lorsque la Guerre civile a éclaté en 1936 et qui est rentré en Espagne pour se battre aux côtés des phalangistes, autrement dit du parti fasciste espagnol. Dès 1939, la carrière d'Almagro Basch connaît un essor fulgurant. Il reprend le poste de professeur de préhistoire à l'Université de Barcelone et de directeur du Musée d'archéologie de Catalogne, rebaptisé Musée archéologique provincial, après la victoire franquiste. Ces postes avaient été laissés vacants suite au départ de Pedro Bosch Gimpera, brillant archéologue et grand défenseur de la cause catalane, forcé à l'exil du fait de ses idées non conformes avec le régime fasciste de Franco.

Ampurias revêt alors un nouvel intérêt. Pour Almagro Basch, il s'agit de rendre compte de la dimension monumentale et spectaculaire du site, afin d'en faire une vitrine de l'archéologie espagnole. Pour cela, il met à contribution, entre 1940 et 1943, une septantaine d'« ouvriers-soldats » – prisonniers de guerre et prisonniers politiques, anciens combattants républicains engagés

³ Empúries est le nom catalan d'Ampurias.

⁴ Architecte et historien d'art, intellectuel engagé dans le mouvement nationaliste catalan, Puig i Casafalch est à la tête de plusieurs institutions scientifiques en Catalogne. Il s'engage pour l'autodétermination de la Catalogne, au sein du mouvement du *Noucentisme* qui vise à créer autour de la langue, de l'art et de la culture catalanes un « esprit national ». Puig i Casafalch est soutenu dans son projet de fouilles par le politicien Enric Prat de la Riba, auteur du célèbre ouvrage *La Nacionalitat Catalana* (1906).

⁵ GRACIA ALONSO 2013, p. 137.

⁶ Dans les faits, les liens entre la Catalogne et la Grèce ne se limitent pas à l'Antiquité. Entre le milieu et la fin du 19^e s. déjà, les nationalistes catalans voyaient dans le mouvement insurrectionnel (irrédentiste) grec – qui cherchait à se libérer du joug ottoman – un modèle à suivre dans leur propre lutte pour l'indépendance (GRACIA ALONSO 2013, p. 132).

⁷ DÍAZ-ANDREU 1997, p. 20-21.

dans la Guerre civile espagnole contre les troupes de Franco – une main-d'œuvre gratuite que l'Etat espagnol utilise pour réaliser des travaux de reconstruction tels que ponts, routes et bâtiments détruits pendant la guerre (FIG. 2)⁸.



FIG. 2 : Début des travaux à Ampurias 12/09/1940 : le bataillon de travailleurs Figueras 71 devant la *Muralla Robert*. Installation de la voie ferrée pour le déplacement des wagonnets destinés au transport des déblais.

C'est à la faveur des bonnes relations qu'il entretient avec les élites militaires du gouvernement de Franco, grâce aux contacts qu'il a su mettre en place dans le cadre de ses engagements militaires du côté des phalangistes pendant la Guerre civile, qu'Almagro Basch parvient à obtenir une telle main-d'œuvre pour mener à bien ses projets. Celui-ci se trouve par ailleurs dans une position favorable lorsqu'il s'agit de mobiliser des financements dans le « but d'obtenir des résultats rapides et spectaculaires » à Ampurias⁹. Dans les faits, son poste de directeur du Musée de Barcelone, de même que la place qu'il occupe à l'Université, lui assurent une crédibilité scientifique reconnue par les élites de la capitale catalane – un milieu sur lequel Almagro Basch pourra compter pour obtenir les soutiens politiques et financiers dont il a besoin¹⁰.

En 1947, Almagro Basch fonde avec son ancien maître Lluís Pericot, une Ecole internationale d'été à Ampurias, en vue d'encourager les échanges entre scientifiques espagnols et étrangers¹¹. Organisée annuellement, cette école jouera un rôle important dans le développement méthodologique de l'archéologie espagnole. Fort de ses nombreuses expériences et bénéficiant désormais d'une très grande visibilité au sein des réseaux scientifiques espagnols et internationaux, Almagro Basch atteint le couronnement de sa carrière dans la capitale espagnole. Nommé professeur de préhistoire à l'Université en 1954, il obtient également le poste de directeur du Musée national d'archéologie (1968-1981).

Conclusion

L'histoire des fouilles d'Ampurias donne à voir comment un site archéologique a pu faire l'objet d'usages intéressés au cours du XX^e s. L'intérêt spécifique de ce cas d'étude réside dans ses deux appropriations successives et diamétralement opposées. Ampurias a en effet servi de lieu d'affirmation identitaire et de légitimation pour les indépendantistes catalans, avant de devenir une vitrine pour l'archéologie espagnole franquiste. Le succès de cette seconde entreprise s'explique à la fois par les circonstances politiques (victoire et domination durable du régime franquiste), et par l'action individuelle d'un jeune archéologue, dont la carrière fulgurante confirme l'efficacité des manœuvres. Après avoir stimulé l'indépendantisme catalan, la recherche archéologique à Ampurias a ainsi participé – au service du franquisme centralisateur – au processus de « normalisation » provinciale de la Catalogne.

⁸ GRACIA ALONSO 2003, p. 41.

⁹ GRACIA ALONSO 2003, p. 40.

¹⁰ GRACIA ALONSO 2003, p. 40.

¹¹ DÍAZ-ANDREU 2007, p. 29.

Références bibliographiques

- DÍAZ-ANDREU 1995 = DÍAZ-ANDREU, Margarita, « Archaeology and Nationalism in Spain », dans : P.L. Kohl, C. and Fawcett (eds.), *Nationalism, Politics, and the Practice of Archaeology*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 39-56.
- DÍAZ-ANDREU 1997 = DÍAZ-ANDREU Margarita, « Conflict and innovation : the development of archaeological traditions in Iberia », dans : DÍAZ-ANDREU Margarita (éd.), *The Archaeology of Iberia. The Dynamics of Change*, Routledge, London, p. 6-27.
- DÍAZ-ANDREU 2007 = DÍAZ-ANDREU, Margarita, « Christopher Hawkes and the International Summer Course of Ampurias », *Bulletin of the History of Archaeology* (17) 1, p. 19-34.
- DÍAZ-ANDREU 2012 = DÍAZ-ANDREU, Margarita, « Spain and Portugal », dans : N. ASHER SILBERMAN (éd), *The Oxford Companion to Archaeology*, Second Edition, vol. 3, p. 200-203.
- GRACIA ALONSO 2003 = GRACIA ALONSO Francisco, « Arqueología de la memoria. Batallones disciplinarios de soldados-trabajadores y tropas del ejército en las excavaciones de Ampurias (1940-1943) », dans : C. MOLINEROS *et al.*, *Una inmensa prisión : los campos de concentración y las prisiones durante la Guerra Civil y el franquismo*, Crítica, Barcelona, p. 37-60.
<http://centresderecerca.uab.cat/cefid/sites/centresderecerca.uab.cat.cefid/files/comunicII-2a.pdf>
- GRACIA ALONSO 2012 = GRACIA ALONSO, Francisco, *Arqueologia i política. La gestió de Martín Almagro Basch al capdavant del Museu Arqueològic Provincial de Barcelona (1939-1962)*, Barcelona, Universitat de Barcelona, Publicacions i Edicions. (ouvrage non consulté)
- GRACIA ALONSO 2013 = GRACIA ALONSO, Francisco, « Archaeology and nationalism: The development of archaeology in Catalonia in the early twentieth century », *Complutum*, vol. 24 (2), p. 131-144.

Sources des images:

FIG. 1 : GRACIA ALONSO 2013.

FIG. 2 : GRACIA ALONSO 2003.

Introduction : le jumelage entre le Laténium et le Musée archéologique d'Ullastret

Marc-Antoine KAESER

Entre Costa Brava, Costa Daurada et Costa Blanca, le voyage d'études 2015 de la Chaire d'archéologie de la Méditerranée antique nous fera parcourir des contrées dont l'exotisme balnéaire pourrait s'avérer trompeur, lorsqu'on envisage la distance culturelle entre la préhistoire neuchâteloise et les antiquités dites "classiques" de la Catalogne et de la Communauté de Valence. Il faut savoir, en effet, que le Laténium est jumelé depuis peu avec le Musée du site d'Ullastret, qui est l'un des satellites du Musée archéologique de Catalogne (Barcelone).

Ullastret, le site et musée d'archéologie du Puig Sant Andreu



FIG. 1 : Entrée du Museu d'Arqueologia de Catalunya-Ullastret.



FIG. 2 : Mur d'enceinte de l'oppidum d'Ullastret.

Etabli dans les murs de l'ancienne chapelle de Sant Andreu, au cœur du pittoresque village médiéval d'Ullastret, à env. 10 km de la mer, sur les premiers contreforts surplombant une ancienne lagune aujourd'hui comblée, le *Museu d'Arqueologia de Catalunya-Ullastret*¹² (FIG.

1) met en valeur les recherches conduites depuis plus de 80 ans sur l'oppidum d'Ullastret et illustre la vie quotidienne et l'évolution de la tribu ibère locale des Indiketes, du début de l'âge du Fer jusqu'à la romanisation.

L'intérêt spécifique du site d'Ullastret (FIG. 2) tient à l'importance des témoignages d'interactions culturelles avec les univers grec (via les colonies phocéennes, Ampurias en particulier) et punique. Or, selon l'état actuel de nos connaissances, cet oppidum livre également les attestations les plus méridionales d'influences gauloises (*laténiennes*, donc!) au sud des Pyrénées. Comme on l'aura compris, c'est évidemment cette dernière caractéristique qui explique le jumelage récent du Laténium et du musée d'Ullastret.

Un réseau celtique européen... par des jumelages de proche en proche

Effectif depuis le 7 avril 2014, le jumelage du Laténium et d'Ullastret s'inscrit dans un cadre plus large, qui constitue une sorte de "réseau celtique européen" initié en 2011 à l'occasion des festivités organisées pour le 10^e anniversaire du Laténium. Ce réseau regroupe des musées partageant une vision commune, qui associe l'étude, la conservation et la mise en valeur de sites archéologiques emblématiques de la civilisation celtique. Par-delà leurs différences, ces musées cultivent des valeurs et des ambitions similaires, en particulier la volonté de transmettre les connaissances récoltées au public et d'inscrire la recherche dans un contexte aussi large que possible. Leur jumelage est destiné à faciliter la mise en commun des savoir-faire, des moyens logistiques et documentaires de chacun des partenaires, pour la réalisation de projets dans les domaines de la

¹²Pour une visite virtuelle du musée:

<https://www.google.es/maps/place/17114+Ullastret,+Girona/@42.005885,3.079697,3a,75y,114.43h,77.58t/data=!3m4!1e1!3m2!1shu0xKJFizdGOx84QJ8d4Dg!2e0!4m2!3m1!1s0x0:0x252e67fef3a49223?dg=dbrw&newd=1>

conservation des collections, de la recherche archéologique, de la formation, de la mise en valeur publique du patrimoine et de la médiation culturelle et scientifique à l'attention de tous les publics.

Dans un premier temps, ce réseau a réuni le musée neuchâtelois, Bibracte (Musée de la civilisation celtique et Centre archéologique européen, où sont organisés des cours transversaux et des ateliers de notre Institut d'archéologie de l'UniNE) et le Kelten-Römer Museum de Manching, en Bavière (visité lors du voyage d'études 2012 de notre Chaire de préhistoire). L'année passée, le réseau a été étendu au Musée d'Ullastret et au Site archéologique Lattara-Musée Henri Prades (Lattes, Montpellier). L'extension du réseau a été motivée notamment par les relations étroites entretenues par Bibracte, Ullastret et Lattes dans la préparation de plusieurs expositions¹³ dédiées aux échanges sociaux et culturels suscités, au cours des derniers siècles avant notre ère, dans le Midi de la France, par les contacts commerciaux entre populations "gauloises" et leurs contemporains ibères, grecs, étrusques, romains ou puniques.



FIG. 3 : Signature officielle de la convention de jumelage, Bibracte, le 7 avril 2014. Troisième depuis la gauche: Xavier Llovera Massana, ancien directeur des musées archéologiques de Catalogne.

Une acception large de la protohistoire celtique, dans ses rapports avec la Méditerranée antique

Le jumelage du Laténium, d'Ullastret, de Lattara, de Manching et de Bibracte est porteur d'une vision ouverte de la protohistoire celtique, qui envisage la "civilisation de La Tène" dans ses rapports avec ses voisins, tout particulièrement à travers ses échanges et ses contacts concrets avec les civilisations historiques de la Méditerranée occidentale. Cette approche dynamique des derniers siècles avant notre ère vise en définitive à affranchir la recherche protohistorique du poids des frontières disciplinaires entre archéologie préhistorique et antiquité classique¹⁴. Une telle vision rejoint donc les réflexions qui ont présidé à la définition du profil de la chaire d'Hédi Dridi à l'Université de Neuchâtel: l'Antiquité punique peut servir de trait d'union entre l'univers "classique" gréco-romain et l'âge du Fer "barbare" de l'Europe tempérée.

Références bibliographiques

LEHOERFF 2008 = LEHOERFF Anne (éd.), *Construire le temps. Histoire et méthodes des chronologies et calendriers des derniers millénaires avant notre ère en Europe occidentale*, Centre archéologique européen (Bibracte; 16), Glux-en-Glenne, 2008.

ROURE & PERNET 2011 = ROURE Réjane & PERNET Lionel (dir.), *Des rites et des hommes. Les pratiques symboliques des Celtes, des Ibères et des Grecs en Provence, en Languedoc et en Catalogne*, Errance, Paris, 2011.

VERGER & PERNET 2013 = VERGER Stéphane & PERNET Lionel (dir.), *Une Odyssée gauloise. Parures de femmes à l'origine des premiers échanges entre la Grèce et la Gaule*, Errance, Arles, 2013.

Sources des images : ©SP

¹³ ROURE & PERNET 2011, VERGER & PERNET 2013.

¹⁴ Cf. notamment LEHOËRFF 2008.

La fondation d'Ampurias par les Grecs

Damien LINDER

Introduction

Ampurias (Empuries en catalan, *Empuriae* en latin et *Emporion* en grec) est l'une des colonies grecques les plus occidentales de la Méditerranée et la seule ville entre Marseille et Cadix qui est habitée pendant plus de mille ans (cf. *contribution de Raphaëlle*); c'est aussi le site archéologique le plus visité de Catalogne. Ce sont des navigateurs phocéens qui vers 600-575 av. J.-C. se sont installés sur un îlot facile à défendre, entouré de lagunes et de la mer (la *Palaiapolis*). Le site d'implantation (FIG.1) a été choisi avec soin par les colons grecs étant donné la position stratégique de cet îlot à l'embouchure d'un fleuve, le Fluvià, voie d'accès aux produits de l'arrière-pays. Le but avant tout commercial de ce comptoir est souligné par la toponymie, *emporion* signifiant commerce¹ ! L'île de Sant Marti d'Empuriès ne suffira bientôt plus aux colons qui s'implanteront à côté sur un plus grand espace (la *Neapolis*), toujours une éminence entourée de lagunes, au milieu du VI^e s. av. J.-C. Ce déplacement est peut-être dû à l'arrivée massive de colons en provenance de Phocée, tombée aux mains des Perses. Les sources littéraires antiques (Strabon, *Géographie*, III, 4, 8-9 et Tite-Live, *Ab Urbe Condita*, XXXIV, 9) rapportent la prospérité de la ville et sa formation avec les indigènes d'abord en une ville double au V^e s. av. J.-C., une muraille séparant les indigènes des Grecs, puis sous la forme d'une seule ville alliant deux traditions fécondes au IV^e s. av. J.-C. : « *La ville (Emporion) se divise en deux parties séparées par une muraille. En effet, elle jouxtait autrefois un habitat de tribus Indicètes qui, tout en formant une communauté politique distincte, voulaient avoir une enceinte commune avec les Grecs pour assurer leur sécurité. (...) Mais avec le temps les deux populations se réunirent en une seule entité politique, dont la constitution fut un mélange de lois empruntées aux barbares et aux Grecs, comme en beaucoup d'autres endroits.* »². Chacun y trouva son compte, l'aristocratie indigène friande de marchandises importées de la Méditerranée et les Grecs à la recherche de ressources premières (céréales, minerais).

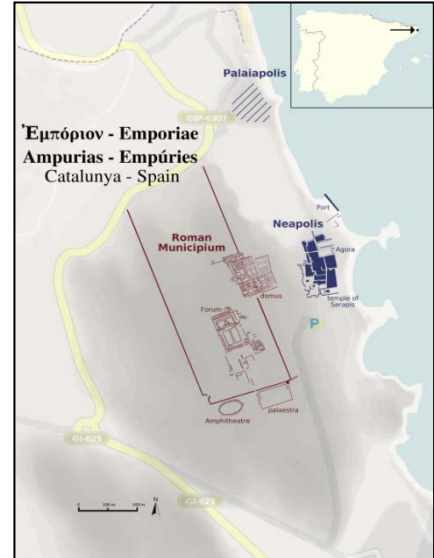


FIG. 1 : Carte du site antique d'Ampurias avec ses trois établissements.

Histoire de la recherche

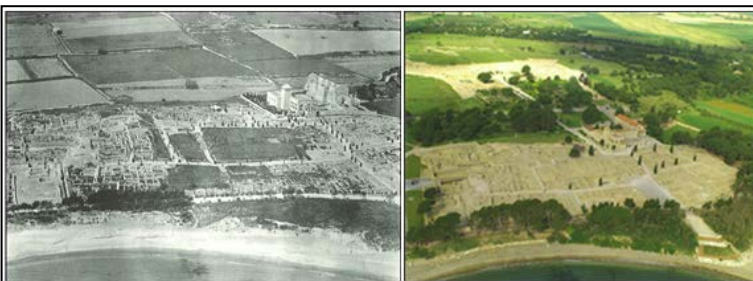


FIG. 2: Site d'Ampurias, Neapolis dans les années 1930 à gauche, et dans les années 2000, à droite.

Les investigations archéologiques sur le site d'Ampurias commencent au début du XX^e s. après quelques prémices au XIX^e s. et seront quasiment ininterrompues jusqu'à nos jours³. C'est le 2 mars 1908 que commencent les premières grandes fouilles grâce au financement de la Diputacio de Barcelone. Elles se

¹ Vient du grec *εμπορία*, commerce par mer puis commerce en général, utilisé par Hésiode et Hérodote notamment.

Cf. *Dict. Grec-Français*, p. 660.

² STRABON, *Géogr.*, III, 4, 8.

³ MARCET, SANMARTI 1990, p. 45-53.

concentrèrent essentiellement sur les niveaux supérieurs (hellénistiques et romains) de la *Neapolis* (FIG. 2). En 1914, le couvent de Santa Maria de Gracia est restauré pour faire office de maison de fouille, et plus tard de musée pour abriter les découvertes faites sur le site (les plus importantes sont cependant envoyées au Musée National à Barcelone). Les années 1930 voient l'interruption des travaux en raison de la guerre civile (*El Bienni Negre* 1933-1936, puis la Guerre d'Espagne 1936-1939)⁴. Les fouilles reprennent dans les années 1940 sous la direction du professeur Martin Almagro, cette fois-ci concentrées sur la ville romaine située à l'ouest de la *Neapolis*, ainsi que sur les nécropoles et ce jusqu'en 1981. En parallèle, le site de la *Palaiapolis*, situé sous le village médiéval et actuel de Sant Marti d'Empuries, fait l'objet de quelques interventions en 1964 et en 1975. Dès 1982, les fouilles reprennent dans la *Neapolis* avec pour objectif de mieux comprendre la chronologie de la ville et son urbanisme. Parallèlement, un programme de recherche s'applique à comprendre le milieu naturel de la région à l'époque grecque afin de reconstituer l'environnement du site. L'organisation des recherches s'articule donc en trois pôles principaux : la *Neapolis*, la ville romaine et les autres fouilles (nécropoles, *Palaiapolis*). En 1983, une table ronde internationale est organisée à l'occasion des 75 ans des fouilles et un nouveau guide du site est édité⁵. Dans les années 1990, les installations sont modernisées tant pour les chercheurs que pour le public. Entre 1992 et 1995, le *forum* romain fait l'objet de fouilles importantes. Sant Marti d'Empuries livre des informations précieuses sur la *Palaiapolis* à l'occasion d'interventions ponctuelles entre 1994 et 1998. En 1995 le Site et Musée d'Ampurias devient une entité indépendante du tout nouveau Musée Archéologique de Catalogne (MAC), il ne dépend donc plus de la Diputacio de Barcelone mais de la Generalitat de Catalogne et s'inscrit véritablement dans le paysage culturel et historique de la région. En 1998, le *forum* romain est dégagé complètement ainsi que *l'insula* 30. Dans les années 2000, une nouvelle résidence est construite pour les chercheurs (2000) ainsi qu'un laboratoire de conservation-restauration (2004). Un projet de dépôts archéologiques souterrains est mis sur pied ainsi que la constitution d'un véritable parc archéologique avec un centre d'accueil. En 2007-2008, un pan de la muraille hellénistique ainsi qu'une rampe donnant accès à la plage de l'ancien port sont découverts au nord-est de la *Neapolis*⁶ lors de travaux liés à l'aménagement des dépôts souterrains. Ce secteur de la ville faisait l'objet de fouilles pour la première fois ; il a permis de préciser les limites nord-est de la ville et sa relation au port. De 2005 à 2012 se sont la *stoa* et l'*agora* grecques qui ont fait l'objet de fouilles afin de préciser leur chronologie. Dès 2010, l'emplacement du futur centre d'accueil des visiteurs est sondé et une nouvelle nécropole découverte. Son occupation va du V^e s. av. J.-C. au II^e s. apr. J.-C.⁷. Plusieurs projets de fouilles sont encore en cours sur le site (*forum* romain et nécropoles principalement) et chaque année une campagne internationale accueille une trentaine d'étudiants d'universités catalanes, espagnoles, françaises et italiennes durant le mois de juillet⁸.

Les villes grecques : *Palaiapolis* et *Neapolis*

On ne sait quasiment rien de la première installation des colons phocéens, la *Palaiapolis*. En effet, les vestiges se trouvent actuellement sous le village médiéval et moderne de Sant Marti d'Empuries ce qui limite drastiquement les possibilités de fouilles. Néanmoins, plusieurs indices penchent vers l'édification d'un temple à Artémis d'Ephèse associé au comptoir commercial, comme dans plusieurs autres colonies phocéennes⁹. En effet, en l'absence de règles de commerce internationales, la divinité (à travers son temple) garantit les transactions. Les fouilles réalisées entre 1994 et 1998 ont révélé des traces d'occupations indigènes remontant à l'âge du Bronze, une partie d'un village du Premier âge du Fer ainsi que le plan d'un bloc de maisons des colons phocéens daté de 540 av.

⁴ MAC 2008, p. 27-33.

⁵ SANMARTI E., NOLLA J.-M. 1988, OLMOS et al. 1987.

⁶ MAC 2008, p. 61.

⁷ CASTANYER, SANTOS, TREMOLEDA 2015, p. 121-130.

⁸ <http://www.mac.cat/eng/Branches/Empuries> (consulté le 14.07.2015).

⁹ MARCET, SANMARTI 1990, p. 68-69 ; AQUILUE et al. 2010, p. 66 ; PLANA-MALLART 1994, p. 22-26.

J.-C. Ce dernier révèle un plan orthonormé typiquement grec basé sur un pied de 0,29 m (pied attico-ionien)¹⁰.

La *Neapolis* (nom donné à la « véritable » ville grecque d'*Emporion* au XX^e s. par les fouilleurs) est connue presque intégralement pour ses niveaux supérieurs (hellénistiques et romains) et commence à livrer des informations sur les étapes antérieures de son urbanisation (FIG. 3)¹¹. Sa fondation a

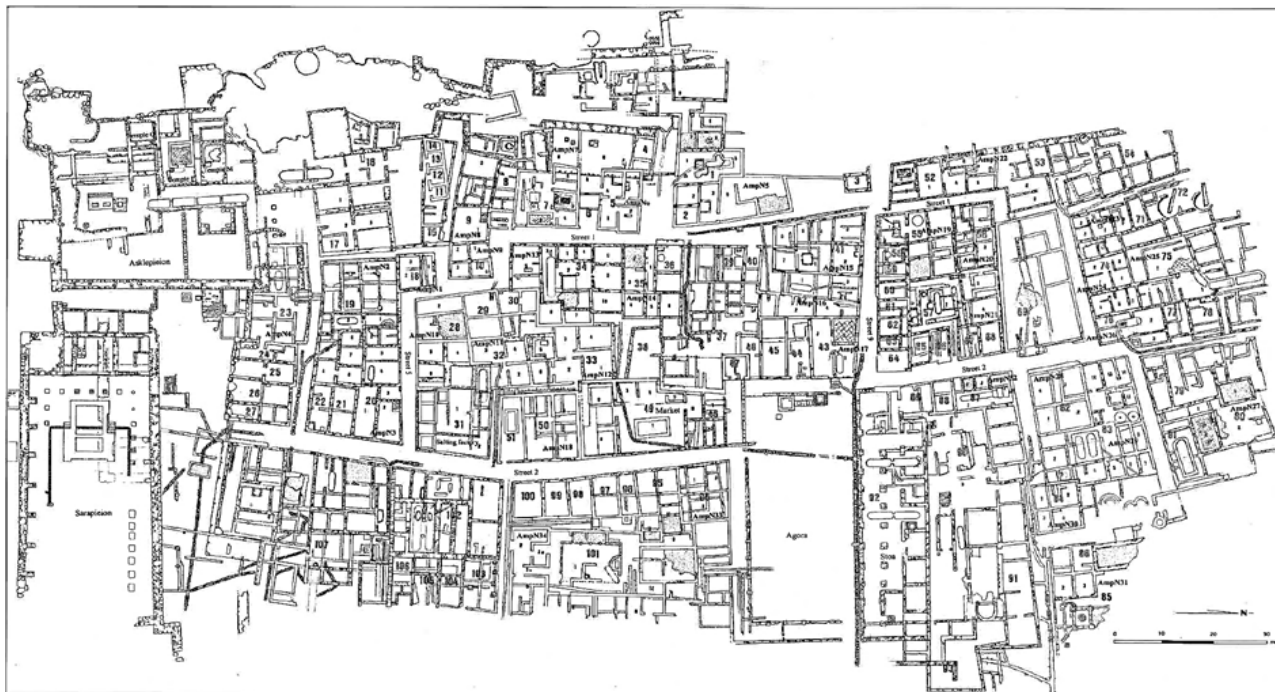


FIG. 3 : Plan de la *Neapolis*.

lieu au milieu du VI^e s. av. J.-C., elle s'implante au nord et va se développer vers le sud jusqu'à la seconde moitié du V^e s. av. J.-C. où elle atteindra son extension maximale (3 ha). Le site de la *Palaiapolis* n'est pas pour autant abandonné¹². La *Neapolis* est de forme rectangulaire, ceinturée par des murailles. Sa métrologie est ionienne, elle correspond à un rectangle de 600 x 300 pieds ioniens (1 pied ionien = 0,35 m), ce qui correspond à un stade sur un demi-stade (210 x 105 m). L'*agora* se situe à la confluence des voies principales (nord-sud et est-ouest)¹³.

Les murailles¹⁴

L'urbanisme d'Empurias est complexe à appréhender, spécialement pour les époques les plus anciennes, néanmoins les murailles nous donnent de précieuses informations sur l'histoire de la ville. La *Neapolis* est entourée de murailles à l'ouest, au sud et au nord (l'est étant protégé par la mer). L'entrée dans la ville se fait par une porte monumentale située au sud. Les deux tours qui la composent datent du II^e s. av. J.-C. et accueillent aujourd'hui les visiteurs. Si l'on avance de 25 m en direction du nord, on peut apercevoir les restes de la muraille du IV^e s. av. J.-C., mais aussi celle du V^e s. av. J.-C., qui devait séparer la ville grecque de l'établissement indigène avant la réunification au IV^e s. av. J.-C. (FIG. 4). Un dispositif daté du III^e s. av. J.-C., situé devant la muraille du IV^e s. av. J.-C. est un renforcement de la muraille de type parapet en réaction à l'arrivée des Carthaginois lors de la deuxième guerre punique. Les différents déplacements de la muraille sont des réfections ayant pour but d'améliorer le système défensif de la ville. La zone concernée au sud de la ville est celle des édifices cultuels qui ont gagné du terrain au fil du temps.

¹⁰ MORET 2010, p. 330-332.

¹¹ MARCET, SANMARTI 1990, p. 67-69.

¹² AQUILUE et al. 2010, p. 66.

¹³ PLANA-MALLART 1994, p. 124-136.

¹⁴ MARCET, SANMARTI 1990, p.73-81



FIG. 4 : à gauche, relevé des murailles successives (1 : II^e av. J.-C., 2 : III^e av. J.-C. (parapet), 3 : IV^e av. J.-C., 4 : V^e av. J.-C.) ; au centre, photo de l'entrée sud de la ville ; à droite, reconstitution de la muraille du II^e av. J.-C.

Les édifices culturels

Au V^e s. av. J.-C., un temple à Artémis d'Ephèse fut probablement érigé dans le quartier sud, comme lors de la fondation du comptoir de la *Palaiapolis*. Quelques éléments d'architectures épars témoignent de ce temple aujourd'hui presque entièrement disparu, à l'exception d'un autel double toujours visible sur le site¹⁵. Le IV^e s. av. J.-C. voit une première réfection de la muraille qui se

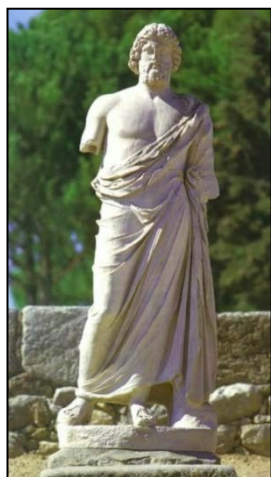


FIG. 5 : Statue d'Asclépios (copie installée dans le temple).

déplace vers le sud en englobant probablement la population indigène installée contre la muraille du V^e s. av. J.-C. L'espace gagné sur l'établissement indigène permet la création d'un centre culturel dédié à Asclépios qui devient la divinité principale de la ville. Une magnifique statue (FIG. 5) ainsi que divers aménagements témoignent de son culte, ainsi que de son temple, son autel et différents aménagements liés à son culte (puits, vasques, canalisations).

Le dieu guérisseur est arrivé avec les commerçants à Ampurias, d'où son caractère lié à la navigation et son association probable avec Poséidon dans un temple mitoyen¹⁶. Sans disparaître (des monnaies à son effigie sont attestées jusqu'au III^e s. av. J.-C.), le culte à Artémis a dû se limiter à l'Artémision de la *Palaiapolis*. Le III^e s. av. J.-C. ne voit pas de travaux dans la zone des édifices culturels. C'est une période difficile pour la ville qui doit faire face au déclin du commerce avec Athènes, principal partenaire durant les V^e et IV^e s. av. J.-C., mais également aux troubles causés par l'affrontement entre Romains et Puniques. L'arrivée des Romains après la deuxième guerre punique conduit à un développement du culte à Asclépios (Esculape). La réfection de la muraille au II^e s. av. J.-C. est l'occasion de remanier le centre culturel qui subit d'importants travaux de terrassement élevant le niveau de circulation de manière sensible (le puits est ainsi enseveli et remplacé par une citerne). L'espace dégagé permet la construction d'un nouvel *abaton*, lieu dédié à l'accueil des malades venus honorer le dieu, et d'un temple *in antis* dédié à Hygieia, fille d'Asclépios. Le parcours que doit effectuer le pèlerin pour atteindre le dieu est une montée progressive de terrasse en terrasse, élevant le fidèle vers le temple, demeure du dieu. Ces différentes réorganisations des édifices culturels montrent les relations étroites entretenues entre les grands centres de la Méditerranée qui dictent les nouveautés esthétiques et intellectuelles et la cité grecque d'Ampurias¹⁷. Enfin, Sérapis est introduit à Ampurias par un marchand Alexandrin nommé Noumas qui finance la création d'un temple tétrastyle aménagé d'un portique et d'une statue de culte. L'épigraphie nous a conservé un texte bilingue latin-grec qui commémore l'introduction de ce culte, à l'emplacement de l'ancien *abaton* d'Asclépios à la fin de la première moitié du I^{er} s. av. J.-C. Le

¹⁵ MARCET, SANMARTI 1990, p. 83-86.

¹⁶ *Ibid.*, p. 87.

¹⁷ *Ibid.*, p.90.

phénomène n'est pas choquant étant donné la proximité des deux divinités, parfois même confondues (Tacite, *Historiae*, IV, 84, 5).

Signalons enfin la découverte d'un autel et de fragments de statues féminines au nord-est de la ville, sur une terrasse naturelle située entre la ville et le port. Ces éléments attestent la présence d'un sanctuaire probablement dédié à Déméter et certainement fréquenté par les marins.

Les bâtiments publics

Les bâtiments publics conservés sont ceux du dernier état de la ville grecque et ne remontent pas au-delà du II^e s. av. J.-C. De nombreux locaux commerciaux du II^e s. av. J.-C. parsèment la ville (*tabernae*). Un marché couvert avec une citerne publique en son centre est visible au sud de l'*agora* (II^e-I^{er} s. av. J.-C.). L'*agora*, construite en même temps que les réfections de la muraille et la réorganisation du centre culturel d'Asclépios au II^e s. av. J.-C., fait un demi-hectare (52x40m) ; elle est bordée au nord par une *stoa* et par un portique sur le reste de son pourtour. La *stoa* devait être un bâtiment de grande taille (52x14m) à deux étages et possédant une citerne en son centre. A l'angle sud-est de la *stoa* se trouvait une *cella memoriae*, qui servait aux pratiques funéraires. Trois socles de statues visibles sur l'*agora* rappellent le caractère religieux de ce monument. Au nord-est, des bains publics sont construits à la fin du II^e s. av. J.-C.

L'architecture domestique

Les 34 maisons de la *Neapolis* sont constituées d'un mélange unique d'éléments grecs, ibères, puniques et italiens. Peu de vestiges du VI^e s. av. J.-C. sont connus car ceux-ci sont encore enfouis sous les restes des occupations plus récentes. L'architecture du V^e s. av. J.-C. est mieux connue via



FIG. 6 : Maison au péristyle (101) : plan (à gauche), photo (au milieu), reconstitution (à droite).

plusieurs exemples de maisons rectangulaires construites en briques crues sur un socle en pierre (construction grecque). Une chape d'argile signale le foyer. Le IV^e s. n'a pas livré de restes interprétables pour l'instant. A l'époque hellénistique, une trentaine de plans sont conservés. Certaines maisons sont à péristyle (tradition grecque), d'autres à *atrium* (tradition étrusco-italique) et enfin un troisième groupe mélange les deux styles. Il est intéressant de noter que les maisons de plan étrusco-italique conservent des inscriptions en grec sur leurs mosaïques ce qui montre la pérennité de l'hellénisme malgré un mode de vie « à la romaine ». La maison 101 (FIG. 6) est une maison à péristyle de 868 m² et de 12 pièces. L'entrée est au sud, le péristyle au centre et la salle de banquet de 57 m² au nord. Une fontaine installée au milieu du péristyle était visible de cette salle. Une citerne privée venait compléter les installations de la demeure, probablement d'un notable d'origine italienne¹⁸.

Les activités artisanales

Les activités artisanales sont peu présentes à l'intérieur de la ville, il est probable qu'elles avaient lieu pour la plupart extra-muros¹⁹. Notons néanmoins la présence de métallurgie du bronze, du fer et du plomb en lien avec le commerce des métaux ainsi que des locaux destinés à la préparation de

¹⁸ TANG 2005, p. 150-151.

¹⁹ MARCET, SANMARTI 1990, p.114 et AQUILUE *et al.*1987, p. 110-153.

salaisons (FIG. 7) au sud-ouest de la ville, comprenant des bassins, une salle de préparation du poisson et une longue galerie en L qui devait faire office de magasin. La chaufferie n'est pas connue mais le plan est typique d'un bâtiment dédié aux salaisons²⁰.

Les nécropoles

Plusieurs nécropoles indigènes et grecques sont connues aux abords de la ville. Les cimetières indigènes datent du VI^e s. av. J.-C. et sont contemporaines de l'arrivée des colons grecs. Elles renferment des incinérations. La nécropole grecque datant de la première installation, la *Palaiapolis*, est au sud de la *Neapolis*. Elle a livré uniquement des inhumations. La nécropole située sous le parking actuel est datée du IV-III^e s. av. J.-C. et comporte à la fois des inhumations et des crémations ce qui penche dans le sens d'une réunification entre indigènes et Grecs au IV^e s. av. J.-C., avec conservation des traditions propres.

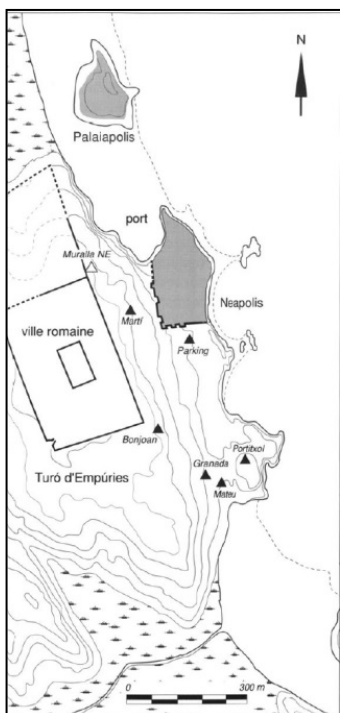


FIG. 8 : Carte présentant l'emplacement supposé du port grec d'Ampurias.

Le port

Le port d'Ampurias (FIG. 8) qui a joué un rôle essentiel pour la vie de la cité est malheureusement très mal connu. Il se situe entre la *Palaiapolis* et la *Neapolis*, la digue conservée à l'est de la *Neapolis* étant une digue hellénistique protégeant un quartier d'habitation. Il est probable que les nombreuses criques de la côte aient également pu servir à des activités commerciales et halieutiques et ce bien avant l'arrivée des Grecs ! En effet, si les Grecs sont les premiers à avoir installé un comptoir, les indigènes commerçaient déjà avec les Etrusques et les Phéniciens²¹. Des lettres de type commercial écrites sur des tablettes de plomb ont été découvertes à Ampurias²² et ailleurs, donnant ainsi de précieuses informations quant au déroulement des transactions qui passaient par la ville. Les marchandises étaient vendues par des négociants grecs comme indigènes avec utilisation d'intermédiaires et de systèmes de garantie, démontrant la pratique d'un commerce complexe. Toutes ces lettres évoquent des marchandises acheminées par voie maritime, démontrant encore une fois le rôle primordial du port.

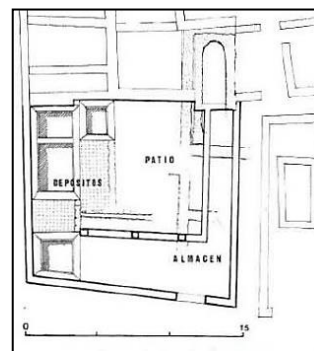


FIG. 7 : Locaux pour les salaisons au sud-ouest de la *Neapolis*.

Conclusion

Le comptoir phocéen d'*Emporion* est un petit établissement (2 ha pour la *Palaiapolis* et 3 ha pour la *Neapolis*) qui a d'abord servi de comptoir commercial (*emporion*) puis au IV^e s. av. J.-C. s'est transformé en véritable *polis* mixte, dominée par une oligarchie gréco-indigène. Si sa population est réduite (environ 1'500 habitants²³), son influence est forte : c'est le fer de lance de l'hellénisation de la péninsule ibérique et une plateforme d'échanges culturels importante entre les peuples de la Méditerranée (principalement des Ibères, des Puniques, des Etrusques, des Alexandrins, des Grecs et des Romains). Son occupation, couvrant plus d'un millénaire, bien documentée par plus d'un

²⁰ AQUILUE, MAR, RUIZ, ARBULO 1983, p. 136. Pour un plan semblable, voir l'ensemble 1 de Tahadart (Maroc), PONISCH, TARRADELL 1965, fig. 27.

²¹ AQUILUE et al. 2006, p.178 ; AQUILUE et al. 2008, p.175.

²² SANMARTI, SANTIAGO 1988, p. 3-17 ; p. ex. aussi à Pech-Maho, cf. PEBARTHE, DELRIEUX 1999, p. 155-161.

²³ MARCET, SANMARTI 1990, p.118.

siècle de fouilles archéologiques, en fait un témoin de premier ordre pour comprendre l'histoire de la Catalogne.

Bibliographie

- AQUILUE 2008a = AQUILUE X., « El conjunto arqueológico de Empúries. Nuevas propuestas y planteamientos para el siglo XXI », dans : MARQ, *Arqueologia y Museos* 03, 2008, p. 157-165.
- AQUILUE 2008b = AQUILUE X., « Empuries. Passat, present i futur d'un parc arqueologic de la Costa Brava », dans : *Annals de l'Institut d'Estudis Empordanesos* 39, 2008, p. 15-29.
- AQUILUE 2014 = AQUILUE X., CABRERA P., « Iberia Graeca: un centro de investigación, documentación y difusión del patrimonio arqueológico griego en la Península Ibérica », dans: E. GARCIA ALFONSO (éd.), *Movilidad, contacto y cambio. Actas del II Congreso de Prehistoria de Andalucía, Antequera, 15-17 febrero 2012*, Gandulfo Impresores, Sevilla, 2014, p. 215-224.
- AQUILUE et al. 2006 = AQUILUE X. et al., « El comercio etrusco en Emporion » , dans : *Gli Etruschi da Genova ad Ampurias, Atti del XXIV Convegno di studi etruschi ed italici Marseille-Lattes 26 settembre -1 ottobre 2002*, Istituti editoriali e poligrafici internazionali, Pise-Rome, 2006, p. 175-192.
- AQUILUE et al. 2008 = AQUILUE X. et al., « Noves evidències del comerç fenici amb les comunitats indígenes de l'entorn d'Empúries », dans : D. GARCIA I RUBERT (éd.), *Contactes. Indígenes i fenicis a la Mediterrània occidental entre els segles VIII i VI a.n.e.*, Alcanar: Grup de Recerca en Arqueologia Protohistòrica, Barcelona, 2008, p. 171-190.
- AQUILUE et al. 2010 = AQUILUE X. et al. « Grecs et indigènes aux origines de l'enclave phocéenne d'Emporion », in : H. TREZINY (éd.), *Grecs et indigènes de la Catalogne à la Mer Noire (=BAMA 3), Actes des rencontres du programme européen RAMSES (2006-2008)*, Centre Camille Jullian, Editions Errance, Paris, 2010, p. 65-78.
- AQUILUE, MAR, RUIZ, ARBULO 1983 = AQUILUE X., MAR R., RUIZ de ARBULO J., « Arquitectura de la Neapolis ampuritana, espacio y función hacia el cambio de Era », dans : *Informacio Arqueologica* 40, 1983, p. 127-137.
- AQUILUE X. et al. (1987) : « Les excavacions a l'area del parking al sud de la Neapolis d'Empuries », dans : *Empuries 45-46 (1983-1984)*, 1987, p. 110-153.
- CASTANYER, SANTOS, TREMOLEDA 2015 = CASTANYER P., SANTOS M., TREMOLEDA J. « Nuevos datos arqueológicos sobre la evolución urbana de Emporion », dans : R. ROURE (éd.), *Contactos et acculturaciones en Méditerranée occidental, Hommages à Michel Bats (=BAMA 15), Actes du colloque de Hyères, Etudes massaliètes 12*, Centre Camille Jullian, Editions Errance, Arles, 2015, p. 121-130.
- MARCET, SANMARTI 1990 = MARCET R. et SANMARTI E., *Empúries*, Disputació de Barcelona, Barcelone, 1990, 178 p.
- MORET 2010 = MORET P., « La diffusion du village clos dans le Nord-Est de la péninsule Ibérique et le problème architectural de la Palaiapolis d'Emporion », dans : H. TREZINY (éd.), *Grecs et indigènes de la Catalogne à la Mer Noire (=BAMA 3), Actes des rencontres du programme européen RAMSES (2006-2008)*, Centre Camille Jullian, Editions Errance, Paris, 2010, p. 329-332.
- MAC 2008 = MUSEU D'ARQUEOLOGIA DE CATALUNYA (MAC), *100 anys d'excavacions arqueològiques a Empúries, 1908-2008, exposició, Casa dels Forestals de Sant Martí d'Empúries, juliol-setembre de 2008*, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Empuries, 2008, 71 p.
- OLMOS et al. 1987 = OLMOS et al., *Ceràmiques gregues i helenístiques a la península Ibèrica*, Monografies Emporitanes VII, Barcelona , 1987.
- PEBARTHE, DELRIEUX 1999 = PEBARTHE C. et DELRIEUX F., « La transaction du plomb de Pech-Maho », dans : *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 126, 1999, p. 155-161.

PLANA-MALLART 1994 = PLANA-MALLART R., *La chora d'Emporion : paysage et structures agraires dans le nord-est catalan à la période pré-romaine*, Les Belles Lettres, Paris, 1994, 228 p.

PONISCH, TARRADELL 1965 = PONSICH M. et TARRADELL M., *Garum et industries antiques de salaisons dans la Méditerranée occidentale*, PUF, Paris, 1965.

SANMARTI, NOLLA 1988 = SANMARTI E., NOLLA J.-M., *Empuries. Guia itineraria*, Diputacio de Barcelona, Barcelone, 1988.

SANMARTI, SANTIAGO 1988 = SANMARTI E. et SANTIAGO A., « La lettre grecque d'Emporion et son contexte archéologique », dans : *Revue archéologique de Narbonnaise* 21, 1988, p. 3-17.

TANG 2005 = TANG B., *Delos, Carthage, Ampurias. The housing of three Mediterranean trading centres*, "L'Erma" di Bretschneider, Rome, 2005, 396 p.

Dict. Grec-Français = BAILLY A. (ed.) *Dictionnaire Grec-Français*, Hachette, Paris, 1997.

STRABON, *Géographie*, texte établi et trad. par François Lasserre, T. 2, Les Belles-Lettres, Paris, 1966.

Sources des images

FIG. 1 : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Emp%C3%B0ries>

FIG. 2 : MARCET, SANMARTI 1990, p. 20 et MAC 2008, p. 72.

FIG. 3 : TANG 2005, p. 110.

FIG. 4 : MARCET, SANMARTI 1990, p. 61, 74, 75.

FIG. 5 : MARCET, SANMARTI 1990, p. 82.

FIG. 6 : TANG 2005, p. 130 et MARCET, SANMARTI 1990, p. 107, 110.

FIG. 7 : AQUILUE, MAR, RUIZ, ARBULO 1983, p. 136.

FIG. 8 : MORET 1995, p. 60.

L'occupation romaine d'Ampurias

Raphaëlle JAVET

Introduction

On l'a vu avec la présentation de l'histoire grecque de la ville (cf. *contribution de Damien*), Ampurias est une cité triple (FIG. 1) et il s'agit ici de nous intéresser à sa partie romaine qui succède à la *Palaiapolis* et à la *Neapolis*. L'occupation romaine d'Ampurias est relativement peu documentée par les textes des auteurs latins et nous verrons que ce sont essentiellement l'archéologie et l'épigraphie qui fournissent les éléments de compréhension de la période romaine de la ville.



FIG. 1: Reconstitution d'une vue d'Ampurias en tant que *municipium* romain.

Chronologie de l'occupation romaine d'Ampurias

- Ampurias, l'alliée de Rome

Les Romains apparaissent véritablement dans la région d'Ampurias dans le cadre de la seconde guerre punique. La cité va alors progressivement perdre son autonomie. Scipion (connu plus tard sous le nom de Scipion l'Africain) y débarque en effet en 218 av. J.-C. alors qu'il commande une troupe romaine. Il a pour mission de couper les ravitaillements destinés à l'armée carthaginoise menée par Hannibal pour la conquête de l'Italie. Ampurias se positionnera dès lors comme une alliée de Rome et une base permettant aux Romains de s'installer en Hispanie.

En 197, une grande révolte éclate parmi les indigènes d'Hispanie citérieure et le consul Caton l'Ancien choisit Ampurias comme lieu de débarquement de ses troupes pour réprimer la révolte en 195. Tite-Live nous livre pour cette période un descriptif détaillé de la cité¹. L'importance stratégique d'Ampurias pousse Caton à maintenir, après l'étouffement de la révolte, une base militaire (*praesidium*) à proximité de la ville alliée (FIG. 2).

- Fondation et faste : le premier siècle d'existence de la ville romaine

C'est au début du I^{er} siècle av. J.-C. qu'est fondée une nouvelle ville romaine, sur le plateau situé à l'ouest de l'ancienne ville grecque, là-même où s'était implanté le campement militaire (FIG. 2). Les sources littéraires demeurent muettes sur cette fondation et c'est uniquement l'archéologie qui

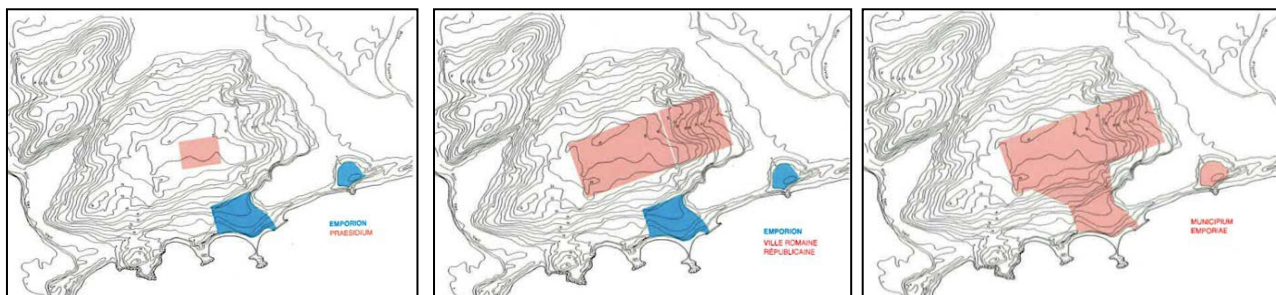


FIG. 2 a-c: Evolution d'Ampurias durant les II^{ème} et I^{er} siècle av. J.-C. : du *praesidium* (2a) à la ville romaine républicaine (2b), au *municipium* romain (2c)

¹ TITE-LIVE, *Ab Urbe Condita*, XXXIV. Discussion et comparaison aux données archéologiques dans MORET 1995, p. 55-75.

témoigne de l'implantation romaine de plus en plus intense dans la région, ainsi que de l'arrivée de migrants italiques. La forme rectangulaire et la distribution orthogonale des *insulae* de cette nouvelle ville rappellent la structure du campement militaire romain originel. La nouvelle muraille est d'ailleurs installée sur les anciennes fortifications du *praesidium*. La ville se peuple rapidement et l'on connaît trois maisons privées (*domus*) des débuts de cette implantation, situées dans le secteur est de la ville. Les premiers éléments du *forum*, notamment le plus important de ses temples, sont par ailleurs datés des débuts de la cité romaine. On ne sait que peu de choses sur l'histoire de la nouvelle Ampurias du I^{er} siècle av. J.-C., mais en 77 Pompée y aurait séjourné après une campagne pour contenir un soulèvement indigène contre la République et en faveur de Sertorius². En 45, Jules César y aurait par ailleurs laissé un contingent de vétérans. La ville, y compris sa partie grecque, perd alors son autonomie politique.

La muraille ouest de la nouvelle ville est détruite et une nouvelle muraille est construite au sud, unissant ainsi les deux ensembles urbains (FIG. 2). Ampurias se dote d'institutions romaines en devenant *municipium* (la datation exacte de ce changement de statut est incertaine mais elle se situerait entre l'époque césarienne et augustéenne)³. Pour les années entre 36 av. J.-C. et le début de notre ère, nous connaissons les noms des notables de la cité romaine grâce à l'épigraphie. Ceux-ci sont issus de familles partisans de l'empereur Auguste et ainsi, Ampurias conserve sa position dans la nouvelle organisation territoriale et politique après que *Tarraco* a été désignée capitale de province impériale en 27 av. J.-C. A partir de cette période Ampurias ne garde pas son importance stratégique et commerciale et entre dans une période de décadence.

- Déclin de la ville romaine et périodes postérieures

A l'époque républicaine, l'importance d'Ampurias reposait sur sa capacité commerciale. Au début du I^{er} siècle av. J.-C., l'exploitation des terres agricoles que possédait la ville avait encore accru sa prospérité. Cependant, les ports de *Barcino* (actuelle Barcelone) et *Tarraco* prirent de l'importance, notamment par leurs exportations de vin catalan dans le reste du monde romain, puisqu'ils se situaient à une place de premier choix dans la nouvelle route conduisant directement en Italie. En outre, les exportations italiques vers l'Hispanie transitant par Ampurias se réduisirent. L'ensemble de ces changements commerciaux explique le déclin progressif de la ville, trop excentrée par rapport aux nouveaux centres économiques de l'Hispanie. Elle construit pourtant encore, au milieu du I^{er} s. ap. J.-C., un amphithéâtre et une palestine, mais plutôt modestes en comparaison avec les aménagements précédents.

A l'époque flavienne, Ampurias entre clairement en décadence et ses habitants commencent à quitter la ville. Certains des monuments, notamment le portique sud du *forum*, s'écroulent et ne sont alors pas reconstruits. D'après les vestiges archéologiques, l'abandon total de la ville se situe à l'époque de l'empereur Claude II le Gothique (dernières monnaies retrouvées), dont le règne s'étend sur la courte période de 268 à 270⁴. La *civitas* perdure cependant et s'installe dans la zone fortifiée de Sant Marti d'Empuries, une partie de l'ancien site de la ville grecque. Le port poursuit ses activités commerciales, bien que plus modestement.

² PENA 1989, p. 220.

³ TANG 2005, p. 113.

⁴ *Ibid.*, p. 110.

Situation générale et topographie de la ville romaine

La ville romaine s'étend sur environ 21 ha, dont quatre ont fait l'objet de fouilles archéologiques (le *forum* et les *domus* dont nous reparlerons par la suite). L'installation urbaine romaine, pour rappel, apparaît entre le II^e et le I^{er} siècle av. J.-C. à l'emplacement du *praesidium* romain. Elle se trouve sur le plateau situé à l'ouest de la *Neapolis* grecque. On estime que durant un demi-siècle environ, les deux villes, grecque et romaine, coexistent, la ville grecque gardant son indépendance probablement grâce à un *foedus aequo jure* (Tite-Live, *Ab Urbe Condita*, XXXIV, 9). L'unification des deux entités urbaines n'a lieu que plus tard, lors de la création d'un unique statut juridique, le *Municipium Emporiae*. Une muraille réunit alors les deux villes⁵.

Une muraille rectangulaire (300 x 700m) entoure la ville romaine. Suivant l'organisation

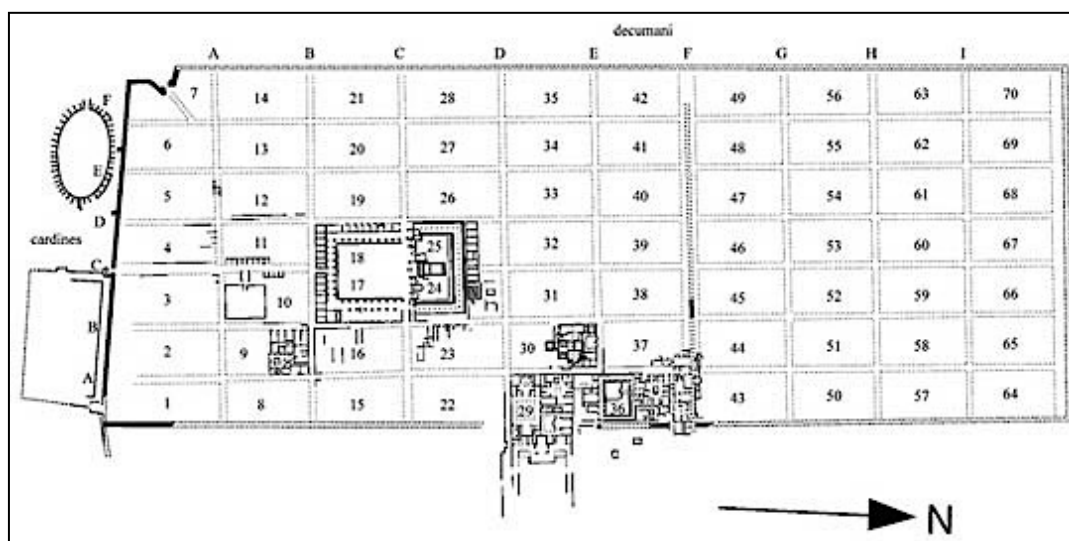


FIG. 3 : Plan de la ville romaine avec sa division en *insulae*. Les zones fouillées sont en évidence.

orthogonale de l'ancien *praesidium* militaire qui était implanté initialement à cet endroit, les *insulae* sont distribuées selon le *cardo* (axe nord-sud) et le *decumanus* (axe est-ouest). On dénombre 63 *insulae* d'une dimension de 35 x 70 m chacune (1 x 2 *actus*)⁶ (FIG. 3).

La ville romaine est séparée en deux parties par une autre muraille orientée est-ouest. Ces deux parties sont de tailles différentes, la partie méridionale étant plus grande que la partie septentrionale. Il s'agit peut-être d'une séparation due à la présence d'ethnies différentes au sein de la ville (ce qui serait confirmé par Tite-Live⁷, qui indique que les habitants d'Ampurias se divisent en trois ethnies : indigène, grecque et latine). Dans la partie méridionale de la ville romaine, sur une surface équivalant à quatre *insulae* (70 x 140 m, donc environ 9'800m²) prend place le *forum*. Il devient le cœur de la cité, en remplaçant l'*agora* de la ville grecque⁸.



FIG. 4 : Vue du *forum* depuis le sud-est.

⁵ MARCET, SANMARTI 1990, p. 62-63.

⁶ *Ibid.*, p. 122.

⁷ TITE-LIVE, *Ab Urbe Condita*, XXXIV, 9

⁸ MARCET, SANMARTI 1990, p. 122-123.

Forum et bâtiments publics

Le *forum* est l'épicentre autour duquel s'articulent les différents édifices publics, d'ordre civil ou religieux. On situe la construction des bâtiments principaux du *forum* d'Ampurias à l'époque augustéenne, mais les vestiges que nous découvrons aujourd'hui sont les fruits d'un processus de constructions successives (FIG. 4).

Quelques traces de l'installation romaine antérieure, soit le campement militaire, subsistent sous les constructions du *forum*. On observe en effet encore actuellement une partie de la muraille qui protégeait l'un des côtés du rectangle que formait le *praesidium* (son côté est). Une partie du pavement de cette installation antérieure a aussi été conservé. Il est notable par sa formation en blocs taillés en calcaire local. De grandes citernes, de forme rectangulaire ont aussi été préservées au sud-est de l'ensemble, car elles étaient probablement encore employées au cours des périodes postérieures. Enfin, on note la présence de nombreux silos, des dépôts souterrains en forme d'entonnoirs inversés, dont certains ont été ensevelis au début de la construction du *forum*. Datant probablement de l'époque du campement militaire, ces silos devaient notamment servir à conserver le grain⁹.

L'on accède au *forum* par le *cardo maximus*, rue à portique avec de chaque côté des locaux commerciaux. Lors de la construction du *forum*, les portes de ces *tabernae* s'ouvraient vers l'intérieur du *forum*. Plus tard, durant la période augustéenne, elles furent murées et c'est sur l'extérieur que furent installées d'autres portes. D'autres locaux furent en outre construits à cette époque, pour certains décorés de riches pavements en *opus tessellatum*.

Au centre du *forum*, sur le croisement entre le *cardo maximus* et le *decumanus maximus*, est installé le grand temple, probablement consacré à la triade capitoline (Jupiter, Junon, Minerve). Aujourd'hui, seuls le *podium* sur lequel était installé le temple ainsi qu'une petite partie de sa base architecturale sont encore visibles. Nous en déduisons cependant qu'il s'agissait d'un temple aux dimensions de 31 x 25 m, d'ordre corinthien, doté de quatre colonnes frontales (tétrastyle) ainsi que de colonnes engagées dans les murs externes de la *cella* (pseudopériptère). Le temple se trouvait au centre d'une galerie à portique en forme de « U » typiquement hellénistique mais adaptée par les Romains.

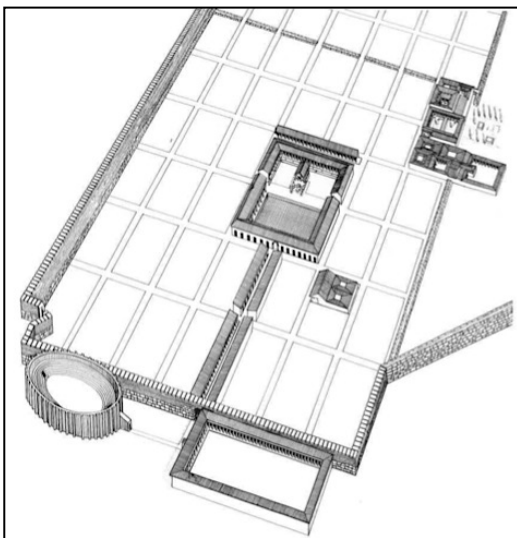


FIG. 5: Reconstitution volumétrique de la ville romaine selon les éléments fouillés jusqu'en 1990.

L'alignement axial entre la porte d'entrée méridionale, le *cardo maximus*, la pierre d'autel devant le temple et le grand portique est parfait (FIG. 5). Le temple initial a subi certaines modifications. On note celles, notamment, intervenues peu après 45 av. J.-C. quand un contingent de vétérans s'est implanté à Ampurias. Des escaliers latéraux furent alors installés et on dénote la fermeture avant du *temenos*. Sous Auguste, l'enceinte sacrée a également été modifiée, à l'occasion des travaux du *forum*. Deux temples jumeaux (*in antis*, tétrastyles, sans *podium*) furent alors bâtis le long du *decumanus maximus*. Ces deux bâtiments devaient probablement être liés au culte impérial. Ceux-ci ont été restaurés au

⁹ MARCET, SANMARTI 1990, p. 132.

début des années 1970, mais leur reconstitution semble peu respecter les vestiges d'origine¹⁰.

A l'époque augustéenne, des travaux furent aussi entrepris hors de l'enceinte sacrée du *forum*. Y sont bâties alors, au sud, la basilique ainsi que la curie locale (qui est en fait à Ampurias une salle de petite dimension et annexe à la basilique). Les autres transformations notables de cette époque touchent la galerie à portique et la partie pavée du *forum*. Un mur à clôture est en effet réalisé en forme de « U », copiant ainsi en plus grand, le portique qui entourait le *temenos* du grand temple capitolin. Les vestiges de l'un de ses chapiteaux nous renseignent sur son style architectural ionique. Enfin, des boutiques (*tabernae*) furent installées au nord de l'ensemble, laissant penser que les activités commerciales se déplacèrent alors du centre du *forum* vers sa périphérie.

Au I^{er} siècle de notre ère, des petits temples seront encore bâtis au centre du *forum*, devant le temple capitolin et de chaque côté des deux petits temples augustéens. Nous ne savons pas quelles divinités y étaient célébrées, car aucune donnée épigraphique ne l'indique.

Les constructions domestiques

Les fouilles effectuées sur trois *domus* situées à l'est de la ville sont actuellement la seule source d'information, mise à part quelques habitations dégagées près de l'angle sud-est du *forum*, sur les éléments d'architecture domestique romaine à Ampurias. Pourtant, sur les 63 *insulae*, il est certain que la plupart étaient occupées par des structures domestiques. L'estimation démographique de la ville est donc difficile à établir, car on ne dispose que de peu d'informations sur la densité des habitations qui y prenaient place : toutes les *insulae* ont-elles été construites ? Quels types de maisons, avec quelle capacité d'accueil, étaient établis à Ampurias ? Par comparaison avec d'autres villes et en estimant plus ou moins la proportion de quartiers à forte densité et de quartiers à maisons individuelles, il a pu être estimé qu'en moyenne, chaque hectare devait accueillir environ 250 habitants. Multiplié par 17 ha (la ville a une superficie de 21 ha mais 4 sont occupés par le *forum*), la population a pu être évaluée à environ 4'250 habitants. S'y ajoutent les 1'500 habitants de la ville grecque, ce qui fait un total d'environ 5'750 habitants, chiffre par ailleurs tout à fait admissible pour une cité de cette ampleur¹¹.

Les trois *domus* (1-3) ont été installées dans les *insulae* limitrophes de la muraille occidentale. La *domus* 1 est ancienne (I^{er} siècle av. J.-C.), mais a subi plusieurs remaniement successifs. Articulée traditionnellement autour de l'*atrium* (avec *impluvium*), elle est d'une grande richesse, comme en témoigne l'origine de certain des marbres qui décorent son sol : l'*impluvium* était orné d'éléments de marbre venu de Chemtou (Tunisie), mais aussi de l'île de Chios, ainsi que des carrières de Ténare (sud du Péloponnèse)¹². A l'époque augustéenne, la *domus* 1 s'agrandit au nord (construction de chambres avec peintures murales et mosaïques bichromes (FIG. 6)), au sud (installation de thermes privés ainsi que d'un cryptoportique avec jardin) et à l'est (aménagement d'un *viridarium* ou jardin doté de nymphées). On peut noter que la construction de la *domus* 1 emploie la technique du pisé sur un socle de pierre. Au nord de



FIG. 6 : Mosaïque bichrome de la *domus* 1.

¹⁰ MARCET, SANMARTI 1990, p. 136.

¹¹ *Ibid.*, p. 162-164.

¹² MARCET, SANMARTI 1990, p. 152.

l'ensemble (deuxième phase de construction), les murs ont des socles de pierre plus hauts et robustes, ce qui laisse penser que cette partie était probablement dotée d'un second étage.

Les *domus* 2 et 3 sont situées directement au sud de la *domus* 1. Une première phase de construction date des débuts de la ville romaine. Occupant une *insula* (70 x 35 m), l'édification des deux *domus* s'étendait sur 17 m de largeur, la distance restante (18 m) accueillant un jardin pour chacune des propriétés. Les deux maisons étaient alors de dimensions semblables, évoquant un statut social identique pour les deux familles qui les occupaient respectivement. Cependant, quand Ampurias devient *municipium*, la *domus* 3 prend plus d'importance et s'agrandit davantage que la *domus* 2. Vers la fin du I^{er} siècle av. J.-C. en effet, la *domus* 3 annexe le jardin de la maison 2, ainsi qu'une grande partie de terrain situé au-delà de la muraille (qui est supprimée pour relier la ville romaine à la ville grecque). Cette *domus* est alors dotée d'un péristyle à jardin central et des nymphées sont érigés des dépendances orientées à l'est¹³.

Les vestiges d'habitat emporiens moins luxueux ont malheureusement peu été étudiés. Seul l'angle sud-est du *forum*, livrant quelques restes d'occupation domestique romaine plus modeste, a été fouillé. Cet ensemble daterait de la première phase de la ville romaine, comme en témoignent des pavements d'*opus signinum* et d'*opus sectile* encore conservés¹⁴.

La palestine et l'amphithéâtre

Deux structures notables de la période romaine d'Ampurias se situent hors des murs de la cité. Il s'agit d'une palestine et d'un amphithéâtre, implantés tous deux près de la porte méridionale et probablement bâtis au milieu du I^{er} siècle ap. J.-C.

Bâtiment public destiné aux exercices physiques mais aussi à l'éducation des jeunes gens, la palestine est perçue comme un grand espace de forme rectangulaire à portique, dont seules aujourd'hui les fondations subsistent. L'édifice s'étendait sur 111 m de longueur et 68 m de largeur. La fonction de la palestine est très semblable à celle d'un gymnase grec et sa présence à Ampurias semble témoigner d'une tradition hellénique encore bien implantée¹⁵.

L'amphithéâtre, d'une dimension de 100 x 55 m, est très proche de la muraille de la ville et semble avoir été construit plus ou moins au même moment que la palestine. De forme ovale, il fait 93 m de longueur dans sa partie maximale. L'état des ruines est tel qu'il est impossible d'évaluer la capacité réelle d'accueil de cet amphithéâtre (mais on l'estime à environ huit à dix gradins) ni d'identifier les accès empruntés par le public. Cet édifice, destiné à accueillir les jeux du cirque, est étonnant par sa simplicité : il ne possède aucun couloir souterrain ni aucun espace de préparation pour les bêtes et les gladiateurs. Le déclin de la ville amorcé au I^{er} siècle ap. J.-C. semble donc perceptible dans le cadre de cet édifice public¹⁶.

Les recherches archéologiques n'ont pour le moment pas permis la localisation d'un théâtre, pourtant systématique en principe dans une ville romaine de cette envergure. On en déduit que celui-ci devait être de taille relativement modeste et de construction périssable.

Autres vestiges notables

¹³ MARCET, SANMARTI 1990, p. 156-162 ; RIPOLL PERELLO 1977, p. 68.

¹⁴ MARCET, SANMARTI 1990, pp. 160-162.

¹⁵ RIPOLL PERELLO 1977, p. 71 ; MARCET, SANMARTI 1990, p. 144.

¹⁶ RIPOLL PERELLO 1977, p. 71 ; MARCET, SANMARTI 1990, p. 143.

La muraille romaine date du début du I^{er} siècle av. J.-C. Elle est visible aujourd'hui principalement dans la limite sud de la ville, où elle a gardé l'intégralité de ses 300 m de longueur. En son centre, on trouve la porte d'entrée de l'ancienne ville romaine, donnant accès au *cardo maximus* et donc au *forum*. Cette muraille est bâtie en deux corps : la partie inférieure est constituée d'une assise en gros blocs de calcaire local alors que sa partie supérieure est réalisée en *opus caementicium*, selon la technique du coffrage. Cette partie supérieure nous apparaît aujourd'hui vide, alors qu'elle était remplie à l'origine de matériaux tels que de la brique crue, de la terre et des pierres, afin de la renforcer. Elle fut sans doute vidée par les habitants de la région qui en firent des abris.

Le port en usage à l'époque romaine semble avoir été celui installé par les Grecs entre leurs deux cités, la *Palaiapolis* et la *Neapolis*. Au vu de l'activité commerciale intense, particulièrement au I^{er} siècle av. J.-C., il est fort probable que des réfections et des transformations aient été apportées aux aménagements portuaires. Malheureusement, les recherches effectuées jusqu'à aujourd'hui ne permettent pas d'apporter davantage de précisions.

Lors de fouilles archéologiques plus récentes (2000-2002), un ensemble de thermes a été découvert dans l'*insula* 30¹⁷, située entre le *forum* et les *domus* 1 à 3. L'ensemble offre des vestiges de thermes publics du Haut-Empire romain¹⁸.

Aujourd'hui, les nécropoles des différentes périodes d'occupation de la ville grecque puis romaine d'Ampurias se situent dans les champs cultivés dans les alentours et ne sont donc pas étudiées, pour celles du moins qui subsistent encore. Au sud-ouest de la ville cependant, sur la colline des Corts, on observe une grande construction en *opus caementicium*, identifiée comme un cénotaphe et entourée de diverses sépultures d'époque tardive. A côté de cette construction, on perçoit encore le cimetière des occupants latins du II^e siècle av. J.-C. rattaché au campement militaire. On y a notamment repéré quelques tombes à incinération renfermant des urnes.

Recherche et mise en valeur du patrimoine : point de situation

L'ensemble des vestiges d'Ampurias est aujourd'hui rattaché au Musée d'Archéologie de Catalogne de la Generalitat de Catalogne. Chaque année, on dénombre plus de 220'000 visites sur le site. Celui-ci est accompagné d'un musée monographique qui propose à la fois une exposition des vestiges les plus représentatifs d'Ampurias ainsi que des expositions temporaires thématiques¹⁹.

Archéologue spécialiste d'Ampurias, Xavier Aquilué a été mandaté par le Ministère de la Culture de la Generalitat de Catalogne pour établir en 1998 un plan directeur du Musée d'Archéologie d'Ampurias : le *Pla Director del Museu d'Arqueologia de Catalunya-Empúries*. Il avait pour but la définition des programmes d'action pour développer durant dix ans (1998-2008, 2008 correspondant au centenaire des premières fouilles à Ampurias) les axes de recherches, ainsi que les infrastructures nécessaires pour la mise en valeur du site.

Parmi les autres projets développés notamment par Aquilué (centrés cette fois-ci plutôt sur la partie grecque de l'occupation à Ampurias, mais participant à l'ensemble des recherches sur ce site), on citera le *Centre de documentation du commerce et de la présence grecque dans la péninsule ibérique - Iberia Graeca* conçu par le Musée National d'Archéologie et le Musée d'Archéologie de Catalogne à Ampurias. Ce projet vise à créer un système d'informations archéologique et

¹⁷ TANG 2005, p. 56

¹⁸ AQUILUÉ, CASTANYER, SANTOS, TREMOLEDA 2002, p. 241-260.

¹⁹ Site web du Musée Archéologique de Catalogne, Ampurias : <http://www.mac.cat/Seus/Empuries>.

iconographique qui permette de faciliter l'étude de la présence grecque dans la péninsule ibérique. Il s'agit du développement d'une banque d'images numériques sur l'iconographie et l'archéologie grecque en Espagne et de la création d'un site web pour soutenir le projet de recherche (www.iberiagraeca.org). Ce centre est l'embryon d'un futur institut de recherche sur l'archéologie grecque dans la péninsule ibérique, qui sera basé à Sant Martí d'Empuries.

Conclusion

Bien qu'une partie réduite de la surface autrefois occupée par la ville soit aujourd'hui mise au jour et étudiée, nous pouvons saisir combien l'occupation romaine d'Ampurias revêt une importance majeure pour la compréhension de la période romaine catalane, voire ibérique. Cette ville fut, bien que durant une période éphémère, une porte d'entrée pour les Romains dans la péninsule : Ampurias tint en effet lieu de point de rupture de charge pour les marchandises importées de Rome et destinées à l'Espagne entière ainsi que pour les denrées ibériques exportées vers l'Italie (principalement des ressources agricoles produites dans la région emporienne). Par conséquent, cette cité se positionna comme le lieu de pénétration des influences italiennes dans la région catalane. C'est en grande partie par elle que transitèrent les courants artistiques et intellectuels de la romanité qui se diffusèrent ensuite dans toute l'Espagne. Les autorités catalanes semblent avoir saisi l'importance d'Ampurias pour la recherche scientifique, ainsi que sa valeur patrimoniale et touristique. Par conséquent, elles mettent en œuvre depuis deux décennies des programmes de mise en valeur auxquels les archéologues sont étroitement associés. L'entrée du site au patrimoine mondial de l'UNESCO semble dès lors la prochaine étape pour une reconnaissance optimale d'Ampurias sur le plan international.

Bibliographie

- AQUILUÉ, CASTANYER, SANTOS, TREMOLEDA 2002 = AQUILUÉ X., CASTANYER P., SANTOS M., TREMOLEDA J., « Primers resultats del projecte d'intervenció arqueològica a les termes de la ciutat romana d'Emporiae (Empúries, l'Escala, Alt Empordà) », *Empúries* 53, 2002, p. 241-260.
- AQUILUE 2008 = AQUILUE X., « El conjunto arqueológico de Empúries. Nuevas propuestas y planteamientos para el siglo XXI », dans : MARQ, *Arqueologia y Museos* 03, 2008, p. 157-165.
- MARCET, SANMARTI 1990= MARCET R. et SANMARTÍ E., *Empúries*, Disputació de Barcelona, Barcelone, 1990, 178 pp.
- MORET 1995 = MORET P., « Tite-Live et la topographie d'Emporion », dans: *Mélanges de la Casa de Velázquez*, Tome 31-1, 1995, p. 55-75.
- PENA 1989 = PENA M.-J., « Ampurias: les débuts de l'implantation romaine », dans: *Dialogues d'histoire ancienne*, vol.15 N 2, p. 219-248.
- RIPOLL PERELLO 1977 = RIPOLL PERELLO E., *Ampurias. Description des ruines et musée monographique*, Publications del Instituto de Prehistoria y Archeologia de la Diputacion Provincial de Barcelona, Barcelone, 1977, 80 p.
- TANG 2005 = TANG B., *Delos, Carthage, Ampurias. The housing of three Mediterranean trading centres*, "L'Erma" di Bretschneider, Rome, 2005, 396 pp.

Sources des images

FIG. 1: http://www.mhcat.cat/extension/mhc/design/mhc/prepact/cat/emp/rel_01_02_img03.html

FIG. 2, 5 et 6: MARCET, SANMARTI 1990, p. 64, p. 55.

FIG. 3: http://www.mhcat.cat/extension/mhc/design/mhc/prepact/cat/emp/rel_historia_img03.html

FIG. 4: AQUILUE 2008, p. 163.

L'aqueduc de *Tarraco* et la gestion de l'eau en Espagne

Paul-Emile MOTTIEZ

Introduction

Toutes les implantations humaines, de tout temps, ont rimé avec le mot eau. Si cette donnée semble évidemment couler de source, il ne faudrait pas oublier que qui dit besoin en eau, dit également adaptation aux climats rencontrés et une gestion en terme d'aménagements hydrauliques et d'utilisation de l'eau disponible.

Actuellement les approvisionnements d'eau en Espagne posent encore problème. Car, bien que la péninsule soit relativement bien arrosée, avec en moyenne 684 mm d'eau annuels, sa situation géographique et climatique est loin d'être favorable.

Premièrement, durant les grandes chaleurs estivales, 68% de l'eau de pluie s'évapore dans l'atmosphère avant d'avoir pu s'infiltrer assez profondément dans le sol. En plus de cela, la répartition des précipitations est inégale (FIG.1). Alors que le Nord et le Nord-Ouest sont baignés par un flux d'Ouest humide (la Catalogne reçoit 800 mm d'eau par an), le Sud, par un flux chaud et sec et des hautes pressions sahariennes, possède un climat aride (le Cap de Gata, à l'est de Màlaga, ne dispose que de 113 mm d'eau par an).

En plus de cela, il faut ajouter les variations saisonnières, caractérisées souvent par des crues dévastatrices, ainsi que celles interannuelles, qui provoquent une constante incertitude quant à l'approvisionnement des régions sèches en eau.

Le dernier point est que le relief de la péninsule est composé de successions de bassins très cloisonnés, et qu'une partie des eaux de ruissellement part en direction de l'ouest, vers le Portugal.

Dans un tel contexte, il n'est pas étonnant que les populations de la région aient dû entreprendre des travaux, souvent de grande envergure, afin de pouvoir acheminer l'eau du Nord vers les différentes villes méditerranéennes. Pour exemple, en 2001, le gouvernement espagnol lança un projet d'aqueduc devant faire 320 km et être enterré à 2,4 m afin d'éviter toutes pertes par évaporation, mais également pour pouvoir se prémunir de tous prélèvements illicites le long de l'ouvrage.

Le climat ibérique à l'époque romaine

Le problème de l'eau en Espagne n'a guère changé entre les périodes anciennes et aujourd'hui. D'ailleurs il est possible que durant la période romaine, ce problème, bien que constant, ait été moins marqué qu'il ne l'est aujourd'hui.

Selon les études sur l'histoire du climat en Espagne¹, une succession de trois périodes climatiques distinctes a pu être établie :

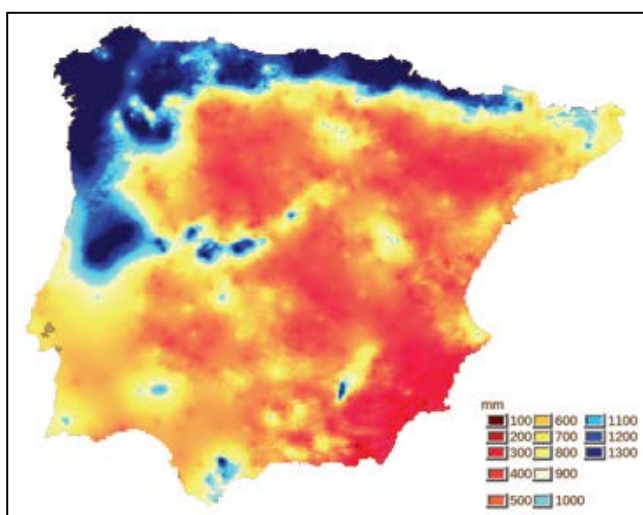


FIG. 1 : Précipitations annuelles de la péninsule ibérique.

¹ FONT TULLOT 1988.

- de 600 à 100 av. J.-C. : période pré-romaine, avec un climat sec et des pluies torrentielles.
- de 100 av. J.-C. à 400 ap. J.-C. : période romaine, aussi nommée *optimum climatique romain*, avec des sécheresses et inondations ponctuelles et rares.
- de 400 à 1'000 ap. J.-C. : période post-romaine, plus froide avec une augmentation des épisodes climatiques extrêmes comme les sécheresses et les inondations.

Cette classification est à nuancer par des études paléoenvironnementales effectuées sur des séquences sédimentaires naturelles. Premièrement, ces variations climatiques ne présentent pas un caractère homogène sur l'ensemble de la péninsule. Fort heureusement, les régions méditerranéennes semblent aussi posséder une plus grande disponibilité en eau, tout en ayant une augmentation des températures pour la période romaine et post-romaine.

Cela dit, cette hétérogénéité résultant de ces études peut non seulement s'expliquer par un changement climatique mais également par le facteur humain, dont les activités telles que le captage des eaux, le changement de flore induit par le défrichage des forêts et l'exploitation agricole, peuvent profondément modifier la nature des sols.

Par ce rapide aperçu sur la situation climatique de la péninsule ibérique, on observe qu'en tout temps les populations locales ont accordé de l'importance à la recherche de moyens de capter et de stocker de l'eau pour leur propre consommation, ainsi que pour l'arrosage de leurs cultures et l'abreuvement de leur bétail.

La gestion administrative romaine

Au vu des difficultés à trouver de l'eau dans les régions entourant la mer Méditerranée, les provinces romaines de la péninsule ibérique n'ont pas pu faire l'économie de travaux d'aménagements afin d'optimiser la récolte des eaux de pluie et de sources, mais également de les rediriger vers les zones d'exploitation agricole ainsi que vers les différentes villes du Sud.

Ces travaux d'intérêt public souvent colossaux ne peuvent se passer d'un pouvoir étatique économiquement fort. Au-delà des coûts qu'ils induisent et des ressources nécessaires à l'organisation de leurs travaux, s'y ajoute la gestion de l'eau, notamment acheminée sur des kilomètres par des aqueducs.

De cette organisation administrative, certaines sources écrites nous sont parvenues et nous permettent de comprendre, dans une certaine mesure, comment s'organisait la gestion des ressources hydriques.

L'une des plus importantes, est sans doute la *Lex Ursonensis*², texte fondateur de la *Colonia Iulia Genetiva (Urso)*, l'actuelle ville d'Osuna (entre Málaga et Séville), dont des fragments d'une copie en bronze de l'époque flavienne furent découverts en 1870-71.

Dans ce registre de lois, il est possible de constater, aux chapitres 99 et 104, qu'il est, par exemple, interdit d'obstruer les bassins limites. De plus, ces deux chapitres nous renseignent sur la présence de canaux et de bassins privés à proximité de ceux publics, qui étaient utilisées pour l'irrigation et l'élimination des surplus d'eau. Le chapitre 99 régleme la concurrence des magistrats pour la construction des canalisations d'eau publique. Dans le chapitre 104, il est fait mention du contrôle colonial des terres situées de part et d'autre de l'aqueduc, afin de pouvoir réaliser des travaux d'entretien de l'ouvrage. Les sanctions encourues par ceux qui viendraient à obstruer le passage de l'eau y sont également spécifiées.

² Sur ces lois voir JUREWICZ, 2007, p. 293-326.

En dehors de ces lois, l'administration romaine se chargeait de réglementer l'utilisation de l'eau des canaux d'arrosage, ce qui est défini comme étant « la servitude de l'eau ». Ces règles ne sont pas uniformes et peuvent changer d'une province à l'autre selon notamment la pluviométrie des différentes régions. En cas de manque d'eau, ce qui arrivait fréquemment, il était nécessaire de préciser plus concrètement les conditions de transport des eaux de pluie.

Provenant de *Baelo Claudia*, ancienne cité située au sud de l'Andalousie, un texte gravé sur une tablette de bronze spécifiait les sanctions qui devaient être appliquées si quelqu'un venait à faire des dégâts sur des conduites d'eau afin de s'approprier illégalement une partie de l'eau pour son usage personnel³.

Aucune indemnisation n'était faite aux propriétaires de terrains qui étaient expropriés afin de permettre la construction de canaux, ni lorsqu'il s'agissait de sources fournissant l'eau transportée par ces canaux. Des mentions de ce type ont été retrouvées à *Castulo* et à *Valentia Edetanorum*⁴, où un terrain de particulier fut confisqué car il se trouvait sur le tracé de la construction d'un aqueduc.

Malgré toutes ces informations, nous ne savons pas exactement comment la gestion de l'eau était organisée dans l'administration romaine, car aucune trace écrite en Hispanie ne nous renseigne suffisamment. Qui devait techniquement gérer l'eau ? A qui celle-ci appartenait ? A quelles fins ces eaux étaient-elles destinées ? Comment et dans quelle mesure les classes dominantes s'approprièrent-elles les ressources hydriques ? Est-ce que toutes les eaux étaient étatisées ou certaines sources demeuraient-elles privées ?

L'Afrique du Nord serait susceptible de nous éclairer. Une petite ville dans l'oasis de Tacape (Gabes, Tunisie) possédait un système de contrôle et de distribution des eaux d'irrigation où chaque paysan disposait de l'eau durant un espace de temps bien déterminé (Pline, *Nat. Hist.*, XVIII, 188 et ss.). A Lamasba (Merouana, Algérie), le partage de l'eau entre paysans était également réglementé sur une inscription qui est parvenue jusqu'à nous (*CIL* VIII, 4440 = 18587). Sur ces partages, Barceló et Poveda nous offrent une vision très intéressante dans laquelle la tradition indigène fut prise en compte dans la réglementation. Celle-ci décrit une alternance et un ordre dans la distribution de l'eau, distinguant ce qui était appelé *aqua ascendere* (eau montante) et *aqua descendere* (eau descendante). Bien que ces derniers termes incitent à la réflexion sur leur sens, ils nous permettent de nous interroger sur la manière dont l'organisation de la gestion de l'eau par les peuples locaux put être intégrée dans la législation romaine et ainsi perdurer.

D'ailleurs les lois de Contrebia Leucade, ancienne cité d'origine celtibère située au sud-est de la Rioja (Espagne), nous montrent comment les traditions d'irrigation indigène n'ont pas été modifiées et se sont maintenues durant toute l'occupation romaine, alors que la capacité d'action des peuples locaux était très limitée et dépendait entièrement de l'autorité romaine⁵.

A cela, il est encore possible d'ajouter le chapitre 79 de la *Lex Ursonensis* dans lequel il est bien stipulé que les services publics devaient entretenir et garder en état les installations qui existaient avant l'arrivée des colons romains. Cela était le cas des *aqua stagna* et des marécages, qui, bien qu'inutiles pour l'agriculture, convenaient très bien pour les besoins du bétail.

Malheureusement, pour le cas de *Tarraco*, aucune source épigraphique sur ce sujet ne nous est parvenue. On peut toutefois supposer que la gestion de l'eau du point de vue administratif ne devait guère différer des précédents exemples.

³ D'ORS 1959, p. 367-371 ; JIMÉNEZ 1973, p. 273-295.

⁴ Respectivement *CIL* II, 3280 et 3747.

⁵ TORRENT 1982, p. 637-653.

L'occupation romaine a dû elle aussi profiter des installations déjà en place dans la région avant son arrivée et en réglementer la gestion en se basant sur l'organisation préexistante. La monumentalisation des systèmes hydrauliques, notamment avec la construction de l'aqueduc de Les Ferreres, doit entrer dans le cadre d'une optimisation de l'utilisation des ressources hydriques régionales disponibles, au vu de l'importance que prit la cité dès l'époque impériale.

L'eau et les aqueducs en Espagne méditerranéenne

En Hispanie, c'est vers la fin de la République que Rome commença la transformation des systèmes d'eau déjà existants. Si dans le cas de *Tarraco*, des aqueducs furent construits, il n'était pas toujours nécessaire d'avoir à recourir à leur usage pour ravitailler en eau les villes.

En effet, les systèmes indigènes qui existaient auparavant pouvaient largement suffire à remplir cette fonction. Dans des cas comme Ségovie (nord-ouest de Madrid), l'aqueduc qui y fut construit servait principalement au prestige de la ville et à améliorer sa qualité de vie, du fait que ses habitants avaient besoin de moins d'efforts pour obtenir de l'eau et que l'eau ainsi transportée se trouvait être également plus pure. Les eaux captées pour la consommation des villes provenaient rarement des rivières, car celles-ci étaient de moins bonne qualité que celles des petites sources, des ruisseaux et surtout des eaux souterraines, dont la qualité est excellente. Celle-ci était donc parfois captée très loin des villes et pouvait être acheminée dans certains cas sur 50 à 100 km. Cependant, la longueur d'une conduite d'eau ne permet pas d'en caractériser l'ampleur. Des ponts et tunnels peuvent en raccourcir le trajet et surtout être construits ultérieurement à l'occasion de rénovations.

De plus, avec les développements urbains, ainsi que le niveau de confort qui les accompagnait, les villes se paraient de fontaines, de nymphées et de thermes. De telles installations augmentaient la consommation en eau, demandant alors de plus grandes quantités. D'où la nécessité de se doter de réseaux d'eau toujours plus performants, multipliant aqueducs et citernes, sans oublier, dans certains cas, l'érection de barrages afin d'élever l'eau pour la dévier dans des canaux.

Parallèlement à ces besoins domestiques et publics, il ne faut pas oublier que l'artisanat, comme notamment les ateliers de poterie et de teinturerie, avaient besoin également d'eau pour leur fonctionnement, et que le développement des quartiers artisanaux a contribué à faire augmenter les besoins en eau des villes.

En termes de construction, les Romains élaboraient leurs aqueducs sous la forme de canaux rectangulaires, couverts par une voûte ou des dalles. A intervalles réguliers, des regards étaient implantés dans la construction afin de pouvoir en inspecter l'intérieur et entretenir l'ouvrage. Ce mode de construction, hérité du savoir-faire étrusque se perpétue du IV^e s. av. J.-C. jusqu'au III^e s. après J.-C. Ces canaux maçonnés n'étant pas étanches, il était indispensable d'éviter la perte d'eau, mais surtout les infiltrations causant la détérioration de l'ouvrage. L'intérieur des canaux était donc enduit d'un revêtement étanche composé de chaux grasse et de débris de tuileau, de briques et de poteries concassées. Ce mortier hydraulique, appelé *opus signinum*, pouvait aussi contenir d'autres adjuvants.

Les contraintes principales dans l'élaboration d'un aqueduc sont plusieurs. D'une part son profil en long doit posséder la pente la plus régulière possible afin de permettre un écoulement de l'eau lui-même régulier. Dans certains cas, lorsqu'il est nécessaire, des chutes d'eau, par pentes raides ou par cascades, sont aménagées. C'est ce que l'on observe notamment sur deux aqueducs entourant la ville de Lyon: les aqueducs de l'Yzeron et de Brevenne. Le premier possède une succession de puits de chute d'une hauteur de 2,5 m qui permet à l'eau de perdre 38 m de dénivelé sur une longueur de

490 m ; le deuxième possède, plusieurs chutes dans son parcours : au niveau de Courzieu, il descend de 44 m pour une distance de 200 m, tandis qu'à Chevinay, il chute de 87 m sur une longueur de 300 m ; de plus, sur son tracé on relève trois autres chutes de 30 à 40 m. D'autre part, les points d'arrivée de l'eau dans les citernes de la ville doivent être suffisamment hauts pour permettre la redistribution dans toute la ville, car le réseau d'alimentation joue sur les différences de hauteur entre les réservoirs et les arrivées de l'eau afin que la gravité donne une pression suffisante à la sortie des canalisations.

D'une manière générale, ces contraintes font que les différents ouvrages sur le cheminement d'un aqueduc doivent s'adapter à la topographie en évitant souvent des trajectoires trop sinueuses. C'est la raison pour laquelle ces canaux peuvent être tout autant posés à même le sol, que portés par des murs ou des ponts, ou être totalement dissimulés dans des tunnels creusés dans la roche (FIG. 2).

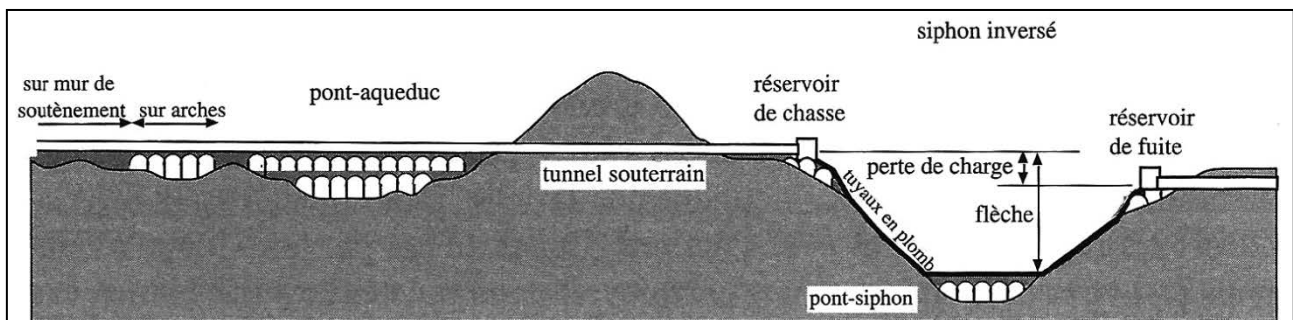


FIG. 2 : Types d'ouvrages rencontrés sur les aqueducs romains.

Pour garantir l'altitude des citernes par rapport au reste de la ville, très souvent des ponts à arcades ou ponts-aqueducs, étaient aménagés à proximité des villes. C'est d'ailleurs ce type d'ouvrages très impressionnants que l'on nomme couramment aqueduc, alors que le terme vient du latin *aquae ductus* et qu'il signifie « conduire l'eau ». En cela, l'aqueduc correspond à l'ensemble du canal d'acheminement de l'eau et n'est pas uniquement restreint aux ponts-aqueducs qui ne représentent qu'une fraction de l'aqueduc lui-même.

Ces grands ouvrages à arches sont utilisés surtout pour franchir des vallées. Cependant, si la vallée en question était trop profonde, pour limiter les coûts en matériel de construction, l'aqueduc passait par un siphon inversé. Il s'agit d'une brusque rupture de pente dans laquelle l'eau passait par un ou plusieurs tuyaux de plomb avant de remonter de l'autre côté de la vallée après avoir traversé un pont construit au fond et d'une hauteur raisonnable en termes de coûts de construction.

En comparaison, à l'heure actuelle, les aqueducs modernes ressemblent à des pipelines. L'eau est mise sous pression par pompage dans de grandes conduites, à l'image des oléoducs et des gazoducs. Ce système permet d'amener l'eau à une altitude plus élevée que celle où elle est captée à la base, contrairement aux aqueducs romains qui ne fonctionnaient que par la force de la gravité.

En dehors des divers dégâts que pourraient occasionner des contraintes climatiques ou géophysiques, telle qu'intempéries et glissements de terrain qui demanderaient des rénovations exceptionnelles du système de transport de l'eau, la durée de vie d'un aqueduc est essentiellement tributaire de la qualité de l'eau qu'il véhicule. Ainsi, alors qu'une eau non-calcaire peut permettre à un ouvrage une certaine longévité, une eau au contraire très calcaire déposera, sur les parois du canal, du tartre et d'autres concrétions qui réduisent la section de l'ouvrage et peuvent facilement diviser par deux le débit de l'eau en l'espace d'une dizaine d'années seulement. C'est pourquoi, de tels ouvrages nécessitent un entretien régulier.

La cité de *Tarraco* et l'aqueduc de Les Ferreres

Si le problème d'approvisionnement en eau demeure constant, il a été démontré⁶ que la cité de *Tarraco* n'a pas été implantée à cet emplacement par hasard. Elle se trouve à proximité de la rivière Francoli et en dessus d'un important réseau de cavités karstiques ainsi que d'un lac souterrain (FIG. 3). Celui-ci, situé juste au-dessous du *forum* colonial, fût découvert lors de la construction d'un parking souterrain dans les années 1990. S'il n'est pas possible de savoir si les habitants de l'agglomération en connaissaient l'existence, il est toutefois évident que la configuration géologique permettait d'installer un grand nombre de puits afin d'obtenir de l'eau à partir du sous-sol. Cependant, la ville s'étendant sur une colline à l'est de la rivière Francoli, dans les parties hautes de *Tarraco*, il n'aurait pas été possible de creuser assez profondément pour atteindre ces galeries. Dans cette partie de la cité antique, nous pouvons donc exclure ce type de dispositif pour l'approvisionnement en eau.

A ce réseau souterrain on peut ajouter trois points de captation différents. L'un se trouvait sur la rivière Gaya et les deux autres sur la rivière Francoli (FIG. 3). Contrairement à ce que nous avons suggéré sur le fait de ne pas capter l'eau des rivières, c'est bien de la rivière Francoli que l'eau de l'aqueduc de Les Ferreres venait. Elle était conduite sur un trajet qui faisait environ 15 km de long. Selon Pline l'Ancien, l'eau de la Francoli était d'une excellente qualité pour obtenir des plantes de lin dont les fibres étaient d'une incroyable blancheur : « *Et ab his Hispania Citerior habet splendorem lini praecipua torrentis in quo politur natura, qui adluit Tarraconem ; et tenuitas miri ibi primum carbasis repertis.* »⁷.



FIG. 4 : Pont-aqueduc de les Ferreres.

Le captage de l'eau était fait au moyen d'une retenue construite entre les villages actuels d'El Rourell et de Perafort. De ce point, l'eau était acheminée par une conduite, tout d'abord parallèle à la rivière, qui était un petit canal composé de murs en maçonnerie et recouvert d'une voûte, fait en *opus caementicium*. Au nord, près de la ville et de l'actuelle autoroute, le cheminement de l'eau devait traverser un profond ravin, c'est pourquoi un pont-aqueduc (FIG. 4), appelé également *Pont du Diable*, fut construit à cet endroit. Par manque de sources épigraphiques, la date exacte de sa construction reste encore inconnue. Cependant, il a probablement été construit entre l'époque d'Auguste et celle des Flaviens du I^{er} s. ap. J.-C., car il s'agit du moment où la ville prend de



FIG. 3 : Ressources hydriques de la région et probable emplacement du parcours de l'aqueduc de Tarragone.

⁶ GARCÍA *et al.* 2002, p. 38-41.

⁷ PLINE, *Nat. Hist.*, XIX, 2, 9.

l'extension et se pare d'œuvres urbaines monumentales, telles que théâtre, fontaines et thermes. Naturellement, l'eau arrivait dans un grand château d'eau au nord-est de la cité, dans les hauteurs de *Tarraco*, avant d'être redistribuée dans les zones résidentielles.

La structure du pont lui-même est faite en *opus quadratum*. Celui-ci est soutenu par une série de onze arches sur sa partie inférieure, ainsi que de vingt-cinq autres sur sa partie supérieure. Ces arcs ont une longueur de 5,90 m pour une distance d'empannement d'environ 8 m, avant de rejoindre les deux piles du pont en mur plein à chaque extrémité de l'ouvrage. La totalité de la structure mesure donc 217 m de long pour une hauteur maximale de 27 m. Le canal repose directement sur cette deuxième série d'arches et son revêtement intérieur est bien évidemment recouvert d'un enduit en *opus signinum*.

Comme bon nombre d'aqueducs, celui-ci a été construit alors que la cité de *Tarraco* était en plein développement et qu'elle s'apprêtait à devenir la capitale et le siège du Conseil provincial de l'Hispanie citérieure (région nord de la péninsule). Près du port maritime de la ville, des thermes publics sont construits à la même époque sur plus de 2'000 m² : il n'est pas difficile d'imaginer les besoins supplémentaires en eau que cela engendrait.

Parallèlement aux infrastructures publiques, la référence de Pline l'Ancien sur la qualité de l'eau de la rivière Francoli qui donnait du lin très blanc, sous-entend que l'artisanat se développait également. Ce qui augmentait par là même la demande en eau de la cité. Le lin est une matière très résistante et très isolante, aussi bien l'hiver que l'été, cependant l'exposition à la lumière le jaunit. La blancheur de ses fibres, apparemment presque exceptionnelle pour Pline, devait pouvoir donner des tissus de qualité. Des ateliers de teinturerie ont sans doute dû s'implanter assez tôt dans la ville, profitant de cette matière première de qualité, mais également en augmentant la demande en eau.

À ce développement artisanal s'ajoute un développement économique. Le port de *Tarraco* prend vite de l'importance dans le bassin méditerranéen et les exportations depuis la cité s'accroissent, notamment dans le cadre du commerce du vin. Il est difficile de savoir véritablement quand l'introduction de la viticulture eut lieu dans la région. Néanmoins, des vestiges datant de l'époque de l'installation des Grecs attestent des activités en lien avec l'exploitation de vignobles. Mais ce n'est que durant l'Empire romain, avec le développement du port, que l'exploitation de la vigne prend de l'ampleur et le vin de *Tarraco* une renommée dans tout le monde romain. Bien entendu, en ce qui nous concerne, de plus grandes exploitations viticoles ne peuvent elles aussi se passer d'une augmentation de la demande en eau.

Finalement, l'utilité de l'aqueduc de Les Ferreres étant grande, cette construction romaine fut utilisée bien au-delà de la période romaine, puisque elle a subi une restauration au X^e siècle. L'excellente conservation du pont-aqueduc jusqu'à nos jours s'explique par cette utilisation de très longue durée et par différentes rénovations qui ont eu lieu au XVIII^e siècle, entre 1856 et 1857, sous la direction de la *Commission des Monuments*, et dans le courant du XX^e siècle.

Depuis 1905, l'ouvrage a été déclaré monument national et classé au patrimoine mondial de l'UNESCO en 2000. Plus tard, afin de préserver le monument et son environnement naturel, la municipalité de la ville a racheté le terrain où il se trouvait ainsi que ses alentours, afin de créer le *Parc Ecohistòric del Pont del Diable* inauguré en 2005. Du reste de l'aqueduc, une partie en est encore visible dans la ville de Tarragone, au-dessus de l'actuelle Avenue de la Catalogne.

Bibliographie

- D'ORS 1959 = D'ORS A., « El bronce de Belo », dans : *Emérita*, 28, 1959, p. 367-371.
- DUPRÉ RAVENTÓS 2004 = DUPRÉ RAVENTÓS X., *Las capitales provinciales de Hispania 3 : Tarragona. Colonia Iulia urbs triumphalis Tarraco*, "L'Erma" di Bretschneider, Rome, 2004.
- FONT TULLOT 1988 = FONT TULLOT I., *Historia del clima de España : cambios climáticos y sus causas*, Instituto Nacional de Meteorología, Madrid, 1988.
- GARCÍA *et al.* 2002 = GARCÍA, M. *et al.*, « Les aigües subterrànies a Tarraco : natura i home », dans : *Empúries*, 53, 2002, p. 38-41.
- JIMÉNEZ 1973 = JIMÉNEZ J.L. « Los acueductos de Bellone Claudia (Bolonía, Cádiz) », dans : *Habis*, 4, 1973, p. 273-295.
- JUREWICZ 2007 = JUREWICZ A.R. « La lex Coloniae Genetivae Iuliae seu Ursonensis – rassegna della materia. Gli organi della colonia », dans: *Revue internationale des droits de l'antiquité*, 54, 2007, p. 293-326.
- PLINE, *Nat. Hist.* = PLINE, *Histoire naturelle* XIX, texte établi, traduit et commenté par ANDRÉ J., Les Belles Lettres, Paris, 1964.
- PRIETO 2008 = PRIETO A. « Les guerres de l'eau dans l'Hispanie romaine » dans : *Vers une gestion intégrée de l'eau dans l'empire romain*, « L'Erma » di Bretschneider, Rome, 2008, p. 77-87.
- REMOLÀ, RUIZ DE ARBULO 2008 = REMOLÀ J.A., RUIZ DE ARBULO J., « L'aigua a la colònia Tarraco », dans : *Empúries*, 53, 2008, p. 29-65.
- RIERA, CURRAS, EJARQUE, PALET, ORENGO, JULIA, MIRAS 2009 = RIERA, CURRAS A., EJARQUE A., PALET J.M., ORENGO H., JULIA R., MIRAS Y., « Variabilité climatique, occupation du sol et gestion de l'eau en Espagne de l'Âge du Fer à l'époque médiévale: intégration des données paléoenvironnementales et archéologiques » dans : E. HERMON (ed.), *Société et climats dans l'Empire romain : pour une perspective historique et systématique de la gestion des ressources en eau dans l'Empire romain*, Editoriale Scientifica, Naples, 2009, p. 251-280.
- TORRENT 1982 = TORRENT A. « El arbitraje en el bronce de Contrebia » dans: *Studi in onore di Cesare Sanfilippo* 2, Giuffrè, Milan, 1982, p. 637-653.
- VIOLLET 2004 = VIOLLET P.-L., *L'hydraulique dans les civilisations anciennes : 5'000 ans d'histoire*, Presses de l'Ecole nationale des ponts et chaussées, Paris, 2004.

Webographie

- Atlas climático digital de la península ibérica (consulté le 26 mai 2015)
http://opengis.uab.es/wms/iberia/espanol/es_cartografia.htm
- CARROUÉ 2004 = CARROUÉ L., « Gestion de l'eau en Espagne : les canaux de la discorde. » dans : *La Méditerranée, une géographie paradoxale*, 2004 (consulté le 21 mai 2015)
<http://geoconfluences.ens-lyon.fr/doc/etpays/Medit/MeditScient4.htm>
- Carte de l'Espagne (IDEE), produites par l'Infraestructura de Datos Espaciales de España
<http://mapaidec.icgc.cat/idecwebservices/mapawms/index.jsp?lang=es>

Sources des images

- FIG. 1 : Atlas climático digital de la península ibérica.
- FIG. 2 : VIOLLET 2004. p.171.
- FIG. 3 : Carte réalisée par l'auteur selon les informations de l'Infraestructura de Datos Espaciales de España.
- FIG. 4: Jordan. 2013. <http://www.stopennui.com/aqueduc-de-tarragone-en-espagne/>

Histoire et topographie d'une capitale de province romaine : les deux *fora* de Tarragone

Nathalie GRENON

Histoire de la recherche

En raison de la richesse des vestiges de Tarragone, les premières recherches archéologiques remontent au XVI^e siècle. A cette époque, des érudits tentent d'interpréter leurs découvertes et mettent en place d'importantes collections privées. Il faut relever qu'il y avait déjà eu des travaux conséquents, comme le *Livre des grandeurs et des choses mémorables de la métropolitaine, insigne et célèbre ville de Tarragone* publié par Lluís Pons d'Icart (1518-1578)¹. Ces recherches se limitent à la description des principaux monuments, ainsi qu'au relevé des inscriptions. Après ce premier essor, ce n'est qu'au XIX^e siècle que les investigations reprennent à Tarragone, principalement en raison du réaménagement du port et du quart sud-est de la ville. Ces travaux ont été nécessaires en raison des destructions qui ont eu lieu lors de la guerre d'indépendance contre Napoléon, entre 1811 et 1813². Ils ont donc permis la réalisation de nombreuses fouilles, principalement menées par Bonaventura Hernandez i Sanahuja (1810-1891), qui est le premier à proposer des travaux systématiques d'interprétation des restes archéologiques³. Toutes ces découvertes permettent la mise en place de riches collections qui vont constituer les premiers musées de la ville⁴. De plus, c'est à cette époque que sont créés le Service d'Archéologie et la Commission provinciale des Monuments, organisations qui permettent la protection du patrimoine archéologique, la création de musées, ainsi que la réalisation de fouilles⁵. C'est principalement dès la deuxième moitié du XX^e siècle que la ville est fouillée intensivement en divers lieux (amphithéâtre, forum provincial, murs d'enceinte, théâtre, villas suburbaines), ce qui donne lieu à de nombreuses publications⁶. Finalement, suite à l'inscription de *Tarraco* au patrimoine mondial de l'Unesco en 2000, l'archéologie a pris un nouvel essor dans la région de Tarragone et les recherches se sont intensifiées.

Histoire de l'occupation

La ville de Tarragone s'est développée sur une colline aux falaises abruptes, surplombant la mer Méditerranée de 80 m. Mais, pour le versant sud-ouest, le profil est moins raide et offre l'accès au fleuve Francoli (*Tulcis amnis* ; nom antique), ainsi qu'à une baie portuaire naturelle⁷. La topographie des lieux a permis l'établissement d'une ville⁸ sur une surface comprise entre 1'170 et 1'450m de long et entre 250 et 525 m de large. Cet emplacement était idéal pour plusieurs raisons : défense naturelle de la ville, plaine fertile propice à l'agriculture, baie portuaire naturelle protégée du vent. Au vu de ces propriétés, il n'est pas étonnant qu'une agglomération ibérique, peut-être la ville de Cesse, se soit établie sur le flanc nord-ouest de cette colline dès le V^e s. av. J.-C.⁹. Au III^e s. av. J.-C. les conflits romano-puniques amènent les Romains dans la région sous le commandement de Cnaeus Cornelius Scipio dans le but d'interrompre les voies d'approvisionnement de l'armée d'Hannibal. Ainsi, en 219 av. J.-C., un campement militaire romain est installé au sommet de la

¹ SADA et CAZES 2006, p. 13.

² DUPRÉ RAVENTÓS 2004, p. 15 ; 19.

³ MAR 1993, p. 108 ; MACIAS SOLÉ 2000, p. 83.

⁴ SADA et CAZES 2006, p.15-16.

⁵ MACIAS SOLÉ 2000, p. 83; DUPRÉ RAVENTÓS 2004, p. 19-20.

⁶ DUPRÉ RAVENTÓS 2004, p. 22-25.

⁷ MACIAS SOLÉ *et al.* 2006, p. 10 ; MACIAS SOLÉ *et al.* 2008, p. 50.

⁸ DUPRÉ RAVENTÓS 2004, p. 27.

⁹ SADA et CAZES 2006, p. 31; MACIAS SOLÉ *et al.* 2007, p. 252 ; DUPRÉ RAVENTÓS 2004, p. 27.

colline de Tarragone, surplombant l'*oppidum* ibérique qui se trouve à proximité¹⁰. Cette base militaire est renforcée par l'arrivée de l'armée de Publius Cornelius Scipio en 218 av. J.-C., ainsi que par l'installation d'un port à l'extrémité orientale de la baie¹¹. Elle devient alors le centre



FIG. 1: Carte de l'Espagne avec l'emplacement de Tarragone.

logistique de la conquête de la péninsule ibérique en raison de son emplacement idéal. Effectivement, Tarragone permet en quelques jours de navigation de se rendre à Marseille, Ampurias ou encore Rome. Etant à proximité de l'embouchure de l'Ebre, elle permet également un passage facile vers les terres ibériques par les plaines d'Ilerda ou par le bassin de l'Ebre (FIG. 1)¹².

En 197 av. J.-C., Rome crée les deux provinces hispaniques (Citerieure et Ulterieure) et attribue à Tarragone le droit

latin¹³. Dès lors, la cité connaît de profondes transformations urbanistiques avec notamment l'agrandissement de son enceinte, l'intégration de l'*oppidum* ibérique dans la ville romaine de Tarragone ainsi que la mise en place d'une planification urbaine. Mais c'est véritablement à partir de la seconde moitié du I^{er} s. av. J.-C. qu'il y a un vrai essor urbanistique en raison de son élévation en rang de colonie en 49 av. J.-C. par Jules César et de son rattachement à la tribu Galeria¹⁴. Cette attribution va de pair avec l'application de la *deductio* aux vétérans de la cité, en remerciement de leur aide lors des campagnes contre Pompée à la bataille d'Ilerda¹⁵.

En 27 av. J.-C., Auguste élève Tarragone au rang de capitale de la province de l'Espagne Citerieure¹⁶. Ces charges conduisent la ville à se munir des bâtiments administratifs et dédiés aux loisirs au détriment de divers aires résidentielles d'époque républicaine¹⁷. Jusqu'à la fin du I^{er} s. ap. J.-C., la ville connaît un véritable essor et le développement d'une architecture monumentale. A partir de la fin du II^e et au début du III^e s. ap. J.-C., la cité commence à perdre de sa prestance. A cette époque, l'empire romain souffre d'une crise économique, politique et sociale, ce qui a pour conséquence abandons et destructions, ainsi qu'une récession démographique dans la ville¹⁸. Effectivement, il y a un recul urbanistique, attesté par le comblement du réseau d'égouts et par l'apparition de dépotoirs domestiques dans les bâtiments abandonnés.

Entre le III^e et le IV^e siècle, le déclin de la ville devient effectif. Par exemple, le faubourg portuaire est abandonné et devient une zone funéraire, ainsi qu'une carrière urbaine¹⁹. Bien qu'aucune trace archéologique ne l'atteste, il est possible que cette déchéance de la cité soit liée à l'occupation et au pillage de la ville par les Francs en 260²⁰. Une autre explication est l'incapacité de la population à s'adapter aux changements de cette époque, comme par exemple à la perte de territoire par due à la séparation de la Tarraconaise et de la Galice vers 211 ap. J.-C. par ordre de Caracalla²¹. En effet, il

¹⁰ MAR 1998, p. 197; SADA et CAZES 2006, p. 31; MACIAS SOLÉ *et al.* 2006, p. 12.

¹¹ DUPRÉ RAVENTÓS 2004, p. 30.

¹² MACIAS SOLÉ *et al.* 2008, p. 50.

¹³ MAR 1998, p. 198; SADA et CAZES 2006, p. 34.

¹⁴ SADA et CAZES 2006, p. 36.

¹⁵ MACIAS SOLÉ *et al.* 2008, p. 52.

¹⁶ SADA et CAZES 2006, p. 40; MACIAS SOLÉ *et al.* 2006, p. 12.

¹⁷ DUPRÉ RAVENTÓS 2004, p. 43.

¹⁸ MAR 1998, p. 214; MACIAS SOLÉ *et al.* 2006, p. 14.

¹⁹ SADA et CAZES 2006, p. 48.

²⁰ DUPRÉ RAVENTÓS 2004, p. 38 ; PERICH ROCA 2014, p. 143.

²¹ MAR 1998, p. 215.

est possible de relever que certaines zones intramuros sont abandonnées, tandis que d'autres quartiers restent occupés²².

Finalement, à partir de la fin du IV^e et au début du V^e siècle, la ville se transforme par l'édification de basiliques, la reconversion de bâtiments ainsi que par la définition d'une nouvelle trame urbaine²³. Au V^e siècle, plus précisément en 408, Tarragone retrouve même son rôle d'origine en étant élevée au rang de capitale du territoire hispanique et retrouve ainsi sa fonction stratégique pour les opérations militaires. Mais, cet essor et ce dynamisme prennent fin dès le milieu du V^e siècle, à la chute de l'empire romain d'Occident, principalement en raison de son intégration au royaume de Tolosa, dirigé par le roi Wisigoth Euric²⁴. On assiste alors à un véritable processus de christianisation de l'espace urbain et à une vie d'un caractère plus agricole²⁵. Son histoire romaine prend définitivement fin vers 713-714 par l'occupation musulmane de la ville²⁶.

Evolution urbaine d'une cité romaine de province

La *Colonia Iulia Urbs Triumphalis Tarraco* incarne un exemple impressionnant du mode d'urbanisation d'une cité provinciale romaine. Elle est la plus grande cité de l'ouest méditerranéen en s'étendant sur plus de 80 ha à son apogée²⁷. De plus, au fil de son histoire, la trame urbaine évolue et s'étoffe.

Au début de son histoire romaine, c'est-à-dire dès 218 av. J.-C., l'espace est simultanément occupé par une base militaire romaine et par une cité ibérique. Ce *castrum*

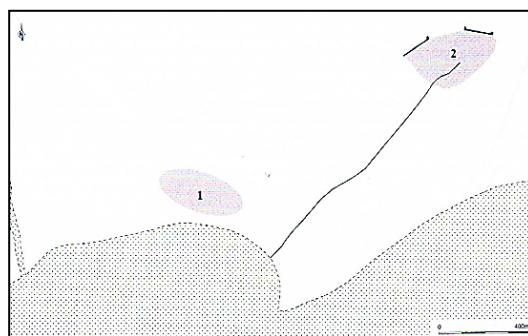


FIG. 2: Plan de Tarragone.

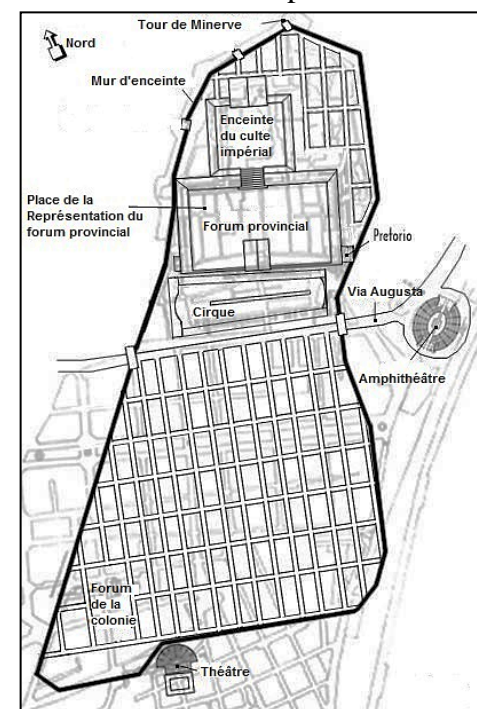


FIG.3: Plan de la ville de Tarragone.

romain s'établit

au sommet de la colline (2), à 1km de l'établissement ibérique (1) et de la baie du port (FIG. 2)²⁸. Aux alentours de 200 av. J.-C., les Romains érigent un mur cyclopéen qui délimite une surface de 5 à 6 ha au sommet de la colline. Ajoutons encore que, bien que la ville ibérique reste indépendante, l'influence romaine commence à se faire remarquer, principalement par l'établissement d'une trame urbaine et par les preuves archéologiques d'un commerce intensif avec le reste de la Méditerranée²⁹.

A l'issue des guerres celtibériques, c'est-à-dire dans la seconde moitié du II^e s. av. J.-C., l'agrandissement de l'enceinte permet l'établissement d'une trame urbaine qui englobe l'ancien *oppidum* ibérique ainsi que la zone portuaire³⁰. Ce mur d'enceinte oriente la ville dans l'axe longitudinal de la colline, c'est-à-dire sud-ouest nord-est. Ainsi, sur une surface d'environ 59 ha, tous les bâtiments sont régis par une grille orthogonale, adaptée au terrain, de 1

²² PERICH ROCA 2014, p.142.

²³ SADA et CAZES 2006, p. 50-51.

²⁴ MACIAS SOLÉ *et al.* 2006, p. 16.

²⁵ DUPRÉ RAVENTÓS 2004, p. 39.

²⁶ SADA et CAZES 2006, p. 53.

²⁷ MACIAS SOLÉ 2000, p. 97 ; MACIAS SOLÉ *et al.* 2006, p. 24 ; MACIAS SOLÉ *et al.* 2007, p. 253.

²⁸ MACIAS SOLÉ *et al.* 2010, p. 51.

²⁹ MAR 1993, p.76-77.

³⁰ DUPRÉ RAVENTÓS 2004, p. 30.

à 2 x 1 *actus* d'*insulae* (FIG. 3)³¹. La ville se compose donc théoriquement de 55 à 60 blocs urbains planifiés topographiquement, avec des irrégularités au niveau du *forum* de la colonie qui a conservé la planification de la ville ibérique. Pour la zone extra-muros, cette trame urbaine n'est pas respectée, principalement en raison des aspérités du terrain³². Toutefois, elle reste en connexion par l'installation de grands espaces publics tels que le théâtre et les thermes.

Dès la période julio-claudienne, et durant toute la période impériale, le visage de la cité se transforme radicalement, principalement en raison de sa promotion au rang de capitale de la province d'Espagne Citérieure en 26 av. J.-C. Son développement est également lié à la croissance économique et démographique de l'empire romain sous Auguste. Dès lors, la ville est divisée en deux : la partie haute correspondant au centre administratif, militaire et religieux de la cité, et la partie basse qui comporte la zone résidentielle. Cette séparation est due à la réalisation de deux terrasses, creusées dans la roche sur le haut de la colline. De plus, un quartier portuaire d'une superficie de 8 à 10 ha et une zone suburbaine d'environ 10 à 15 ha se développent en dehors des murs³³.

A partir du V^e siècle, mais surtout au VI^e siècle, la ville perd sa splendeur. Au niveau urbanistique, cela a pour conséquence la reconversion de certains édifices de spectacle en zone résidentielle, un processus de démantèlement et de recyclage, ainsi que l'abandon des anciens lieux de culte³⁴. Bien loin d'une désertion totale, on note en réalité plutôt une évolution dans le mode de fonctionnement de la cité. Effectivement, les sources archéologiques attestent la conversion de bâtiments administratifs et ludiques en quartiers résidentiels, ainsi que de la présence des élites romaines et wisigothiques dans la banlieue du port³⁵. En bref, jusqu'au VII^e siècle, la ville est occupée et se transforme au gré de son histoire autant par l'abandon et la reconversion que par le maintien de certains quartiers. En revanche, au VII^e siècle, en raison de la conquête musulmane, Tarragone perd définitivement ses caractères urbanistiques, qu'elle ne recouvre d'ailleurs pas avant la fin du X^e et le début du XII^e siècle.

La ville de Tarragone à travers ses principaux monuments

Les murs d'enceinte

Dès la première installation romaine, le besoin s'est fait sentir de mettre en place un mur défensif. Effectivement, les Romains avaient déjà protégé leur campement avec une enceinte faite de bois, de pierres et de terre. En 200 av. J.-C., ils édifient un premier mur en dur à environ 1 km du port et du foyer ibérique qui délimite un territoire de 5 à 6 ha sur la colline de Tarragone³⁶. Cette enceinte réalisée en *opus siliceum*³⁷ mesure 6m de haut et 4.5 m de large et est renforcée par une série de tours avec poterne. Ces tours monumentales comportent de meurtrières qui permettent de lancer des dards de scorpions, empêchant ainsi l'assaut des murs³⁸.

Entre 150 et 100 av. J.-C., on observe une seconde phase de construction de l'enceinte, où le mur est non seulement renforcé et réparé, mais également agrandi. Dès lors, l'enceinte culmine à 12 m de haut et délimite une parcelle de 59 ha qui s'étend du haut de la colline jusqu'à la zone

³¹ DUPRÉ RAVENTÓS 2004, p. 34 ; MACIAS SOLÉ 2000, p. 93-94 ; MACIAS SOLÉ *et al.* 2010, p. 51. Précisons qu'un *actus* mesure 35m² et est séparé par des espaces de 6m de large qui correspondent aux rues.

³² MACIAS SOLÉ 2000, p. 94-95 ; SOLÉ *et al.* 2007, p. 263.

³³ MACIAS SOLÉ *et al.* 2006, p. 46 ; MACIAS SOLÉ *et al.* 2007, p. 252.

³⁴ MAR 1998, p. 219 ; MACIAS SOLÉ *et al.* 2008, p. 62.

³⁵ PERICH ROCA 2014, p. 143-144.

³⁶ MACIAS SOLÉ *et al.* 2006, p. 20.

³⁷ Cette technique consiste à construire un mur à partir de grands blocs de pierre, à peine dégrossi, dont le poids des blocs assure la stabilité de l'édification.

³⁸ AQUILUÉ *et al.* 1991, p. 40. Ces dards de scorpions sont soit des machines de guerre, soit la dénomination d'un certain type de flèches.

portuaire³⁹. Ce nouvel aménagement suit la pente de la colline et profite des diverses aspérités du terrain tels que les falaises et les crêtes⁴⁰. Au niveau architectural, la base de l'enceinte se compose d'un mélange de terre et de pierres, et à partir d'une certaine hauteur l'espace interne entre les pans de blocs est comblé par des briques⁴¹. En cas d'attaque, deux rampes, situées à l'est et à l'ouest, permettent aux garnisons et aux machines de guerre d'atteindre l'espace de ronde. Par contre, aucune nouvelle tour monumentale n'est édiflée. Finalement, cette deuxième enceinte perdure au fil du temps et régit l'implantation de la ville médiévale de Tarragone.

Les deux *fora*

Tarragone se distingue par le fait qu'elle ait deux *fora* : le *forum* de la colonie et le *forum* provincial. Leur présence est due à l'histoire de la ville. Effectivement, lorsque Tarragone devient une colonie romaine à l'époque républicaine, elle installe un premier *forum* au sud-est de la ville. Puis, dans la première moitié du I^{er} siècle, la ville connaît de nombreuses transformations, principalement en raison de son élévation au rang de capitale de la province d'Espagne Citérieur. C'est à cette époque que Tarragone devient une ville à deux *fora* : celui de la ville qui a évolué depuis l'époque tardo-républicaine et un nouveau qui sert de centre administratif et religieux de la province⁴².

- Le *forum* de la colonie

Le *forum* de la colonie (FIG. 3 et 4) se trouve au sud-est de la ville, et sépare la cité de la zone portuaire. Cet emplacement décentralisé est en cohérence avec le mode scénique suivi à Tarragone qui vise l'exaltation des monuments impériaux⁴³. Bien qu'il y ait eu une première phase à l'époque républicaine, le réaménagement et la monumentalisation de cet espace durant la 1^{ère} moitié du I^{er} s. ap. J.-C. en ont effacé toutes les traces. En revanche, la phase impériale est connue depuis la seconde moitié du XIX^e siècle. A cette époque, la place du *forum* mesure 156 m de long et 74 m de large. Elle est principalement accessible par un portique, voire un arc de triomphe monumental commémorant la victoire d'Auguste sur le côté ouest⁴⁴. Il y a également une seconde porte à l'angle sud-est du Forum qui facilite l'accès au théâtre.

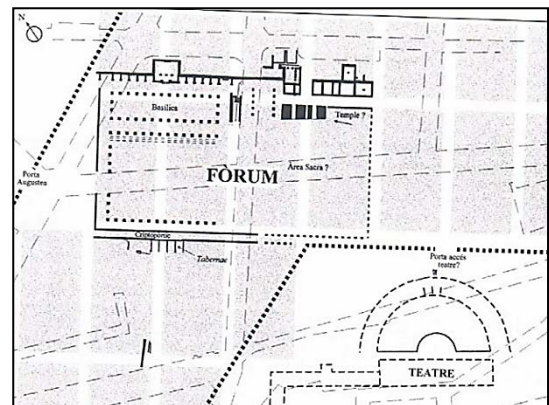


FIG. 4: Plan du *forum* de la colonie.

Dans sa première moitié, le *forum* accueille la basilique judiciaire constituée de 3 *naves* et d'une *péristasis* de 4x14 colonnes⁴⁵. Entre ces colonnes, des piédestaux témoignent de la présence de statues, dédiées par l'élite urbaine à l'empereur, ainsi qu'à la famille impériale. Dès l'origine, son côté nord était bordé par une série de 12 petits locaux commerciaux ou administratifs disposés de chaque côté d'une grande pièce axiale⁴⁶. Cette grande salle annexe de 13.07 m de long et de 11.2 m de large est séparée de la nef latérale nord de la basilique, tout d'abord par trois colonnes intermédiaires et par la suite par un seuil⁴⁷. Elle fait office de cour de justice et de salle du culte

³⁹ MACIAS SOLÉ *et al.* 2006, p. 18 ; 22.

⁴⁰ MACIAS SOLÉ 2000, p. 84.

⁴¹ AQUILUÉ *et al.* 1991, p. 41.

⁴² *Ibid.*, p. 62.

⁴³ MACIAS SOLÉ 2000, p. 94.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 95; DUPRÉ RAVENTÓS 2004, p. 45.

⁴⁵ AQUILUÉ *et al.* 1991, p. 54-55.

⁴⁶ DUPRÉ RAVENTÓS 2004, p. 44.

⁴⁷ AQUILUÉ *et al.* 1991, p. 55.

impérial⁴⁸. Au sud de la basilique se trouve l'*area sacra* qui se compose d'une place et peut être également d'un temple sur *podium*⁴⁹. Il est aussi possible, en raison de la monumentalisation de cette place publique à l'époque augustéenne qu'un autel ait été installé, dédié par la cité à Auguste en 15 ap. J.-C.⁵⁰.

- Le forum provincial

Le *forum* provincial (FIG. 5) se trouve au sommet de la colline de Tarragone, à l'emplacement du *castrum* romain. Selon les preuves céramiques et épigraphiques, l'aménagement des trois terrasses remonte autour de 60 ap. J.-C. et l'achèvement des travaux est daté de l'époque domitienne avec la conversion de la zone résidentielle de la terrasse inférieure en cirque⁵¹. Précisons que le *forum* provincial est installé sur les deux terrasses supérieures et possède une superficie de 7.5 ha, délimité par l'enceinte tardo-républicaine. Dans cet espace se trouve d'une part l'enclos du culte impérial sur la terrasse supérieure et, d'autre part, la place officielle du *forum* sur la terrasse inférieure - les deux zones étant reliées par différents accès⁵². Cet ensemble est également nommé « *Concilium Provinciae Hispaniae Citerioris* », en référence au modèle du Palatin. En d'autres termes, selon cet archétype, il se compose d'un espace cultuel dédié à Auguste, d'un *forum*, ainsi que d'un cirque sur la troisième terrasse⁵³.

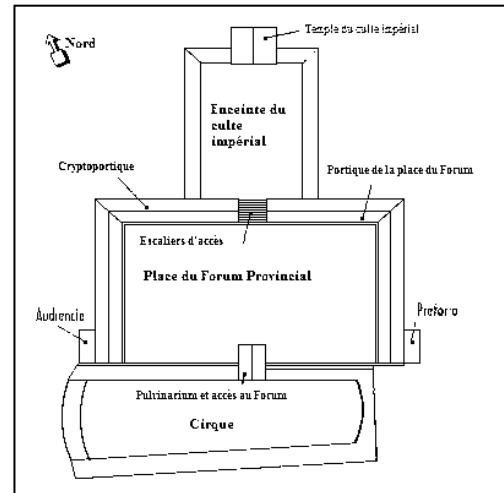


FIG. 5: Plan de la partie haute de la ville.



FIG. 6: Clipeus de Jupiter-Amón.

Pour revenir à la composition du *forum* provincial, sur sa terrasse supérieure est installé l'enclos du culte impérial. Cette place rectangulaire de 153 x 136 m est délimitée sur trois côtés par un portique de 9 m de haut qui comporte des fenêtres de 2.05 m de haut et 12 colonnes de 5 m de haut⁵⁴. Ajoutons que les colonnes corinthiennes témoignent, par leur qualité de réalisation et leur esthétique, que l'ouvrage a été réalisé dans les ateliers impériaux à la fin de l'époque augustéenne ou au début de la période julio-claudienne. Ainsi, ces éléments architecturaux permettent de dater cet ensemble de la seconde moitié du I^{er} s. ap. J.-C.⁵⁵. De plus, la partie haute de ce portique est décorée d'une frise monumentale ornée de disques de marbre de 1.5 m de diamètre portant des représentations de personnages mythologiques, tels que Jupiter-Amón et Méduse (FIG. 6)⁵⁶. Finalement, aux extrémités des portiques latéraux, se trouvent des niches qui sont probablement destinées à contenir des statues.

Au centre de la face septentrionale du portique un temple dédié au culte impérial ou à la déesse Rome a probablement été installé. Effectivement, les seuls témoignages de ce monument sont une série de fragments d'une frise corinthienne qui comporte non seulement des guirlandes et des bucranes, mais également les symboles religieux liés au culte impérial tels que le bonnet (*apex*),

⁴⁸ MACIAS SOLÉ *et al.* 2006, p. 48.

⁴⁹ MACIAS SOLÉ 2000, p. 95.

⁵⁰ AQUILUÉ *et al.* 1991, p. 58; DUPRÉ RAVENTÓS 2004, p. 44.

⁵¹ MAR 1999, p. 111; MACIAS SOLÉ *et al.* 2007, p. 270.

⁵² DUPRÉ RAVENTÓS 2004, p. 46.

⁵³ MAR 1998, p. 203.

⁵⁴ *Ibid.*, 117; DUPRÉ RAVENTÓS 2004, p. 49.

⁵⁵ MAR 1998, p. 129-131.

⁵⁶ AQUILUÉ *et al.* 1991, 65; MAR 1998, p. 137.

l'aspersoir (*aspergillum*), la cruche (*urceus*) et la patère (*patera*)⁵⁷. Enfin, devant ce temple, un autel de 12 x 6 m a été installé⁵⁸. Au sud de la place, un cryptoportique facilite l'accès entre les deux terrasses⁵⁹. D'ailleurs, il est possible de pénétrer dans cet ensemble religieux par un accès central dans le prolongement de la place officielle, ainsi que par deux portes latérales.

Pour conclure avec la terrasse supérieure, l'édit de Théodose de 380 y interdit les cultes païens. Ainsi, cette place perd sa fonction avec l'arrêt définitif des cérémonies du culte impérial pour prendre, entre la fin du II^e et le début du III^e siècle, une fonction plus administrative et politique⁶⁰.

Sur la deuxième terrasse se trouve la place du *forum* provincial qui est la plus grande place de l'empire avec ses 175 m de large et 318 m de long⁶¹. Pourtant, son expansion est limitée au nord par le cirque et l'enclos du culte impérial et à l'ouest par le mur d'enceinte⁶². De plus, elle est délimitée sur trois de ses côtés par un portique, renforcé par un cryptoportique sur ses deux côtés les plus courts⁶³. Le portique septentrional est interrompu par un escalier monumental qui donne accès à l'enclos du culte impérial. En dehors de cet escalier, cette place communique à son extrémité méridionale avec les différents niveaux des portiques ainsi qu'avec la partie supérieure du cirque par deux grandes tours : tour « Pretorio » et tour « Antiga Audiencia »⁶⁴.

Cette place accueille tous les organes liés à l'administration de la province de l'Espagne Citérieure, tels que les archives, les trésors ainsi que la salle de réunion du conseil provincial⁶⁵. En son centre, se trouvent des jardins ainsi qu'un espace dédié à l'installation de statues de l'élite provinciale élevées sur des piédestaux. En bref, cette place de la Représentation incarne le *forum* provincial, bien entendu en relation avec l'ensemble cultuel impérial.

Le cirque

Cet édifice (FIG. 7) a été érigé dans le courant du II^e s. ap. J.C., en cohérence avec le programme d'exaltation religieuse et politique de la divinisation des empereurs⁶⁶. Érigé sur une aire résidentielle datant de la République, sa construction est dictée par les dimensions et les caractéristiques générales de la ville haute, et l'intégration de constructions antérieures dans sa structure interne est nécessaire⁶⁷. Ainsi, diverses techniques sont utilisées afin d'assurer la continuité de la construction malgré les variations de terrain. L'ensemble architectural comprend une façade composée d'une succession de 48 arcs formant une triple frise avec de faux piliers surmontés de chapiteaux⁶⁸.

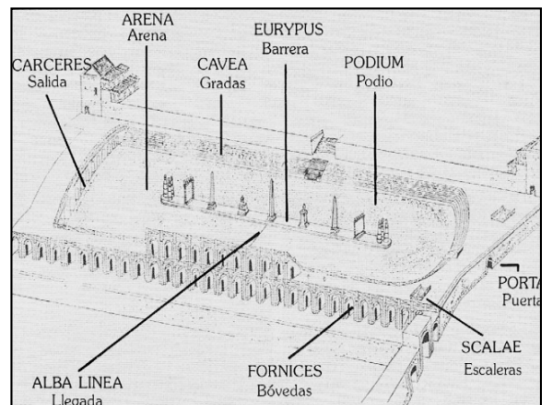


FIG. 7: Plan du cirque.

D'une longueur de 325 m et d'une largeur variant entre 100 m pour son côté oriental et 115 m pour son côté occidental, il comporte une piste de 290 m de long qui mesure entre 67 (est) et 77m

⁵⁷ MAR 1998, p. 135.

⁵⁸ MAR 1998, p. 121.

⁵⁹ DUPRÉ RAVENTÓS 2004, p. 49.

⁶⁰ MACIAS SOLÉ *et al.* 2010, p. 61.

⁶¹ MAR 1998, p. 157; MACIAS SOLÉ *et al.* 2006, p. 30.

⁶² MAR 1998, p. 158.

⁶³ AQUILUÉ *et al.* 1991, p. 67; MAR 1998, p. 115.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 69; *Ibid.*, p. 158.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 69.

⁶⁶ MAR 1998, p. 284; SOLÉ *et al.* 2006, p. 34.

⁶⁷ MACIAS SOLÉ *et al.* 2010, p. 56.

⁶⁸ RUIZ DE ARBULO 2000, p. 53.

(ouest) de large. Précisons que la piste est séparée en deux par l'*euripus*, d'une longueur de 190 m, qui accueille des obélisques et de petits temples. Un cirque imposant qui permet d'accueillir environ 25'000 spectateurs⁶⁹. Les spectateurs peuvent y accéder par différentes entrées : soit par un portique interne sur le côté méridional qui donne accès aux gradins, ainsi qu'au *pulvinarium* (loge impériale), soit, au niveau septentrional, depuis le cirque, qui est la seule entrée possible du fait de la présence du *forum* provincial, ainsi que du *pulvinarium*. En bref, par sa position, il endosse le rôle essentiel de mise en relation entre la partie officielle de la ville et ses aires résidentielles⁷⁰.

Le théâtre

Cet édifice (FIG. 8) est construit à l'époque d'Auguste, en dehors des murs d'enceinte et à proximité de la zone portuaire. Précisons que dans sa première phase de construction, c'est-à-dire au I^{er} s. ap. J.-C., on a recours à des matériaux locaux et à des éléments stuqués pour les décors⁷¹.

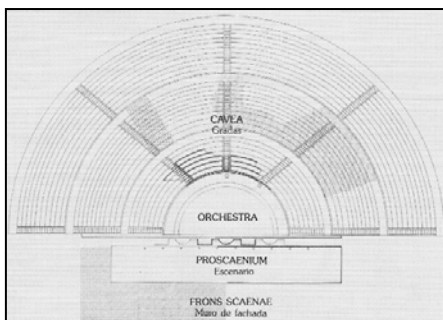


FIG. 8: Plan du théâtre.

Puis, dans une seconde phase, entre l'époque flavienne et antonine, les éléments de décors sont remplacés par des réalisations en marbre.

Profitant de la pente naturelle, une partie des gradins (*cavea*) est adossée à la colline, alors que le reste de l'édifice est soutenu par un cryptoportique. Il présente une *orchestra*, un *proscaenium* et un *frons scaenae*, façade monumentale comportant les décors. Cette dernière n'a pas seulement une fonction esthétique et de toile de fond aux spectacles, mais également de propagande politique par l'installation de nombreuses statues des empereurs et de la famille impériale⁷².

Pouvant accueillir entre 4'000 à 5'000 spectateurs, ce théâtre offre quelques rares représentations dramatiques, mais surtout des mimes et des combats de gladiateurs⁷³. Le public accède aux gradins par trois escaliers radiaux qui divisent la *cavea* en quatre secteurs. D'ailleurs, il s'installe selon son rang : les sénateurs dans l'*orchestra*, l'ordre équestre aux premiers rangs et la plèbe aux rangs supérieurs. Pour conclure, le théâtre avait un rôle politique important dans sa première phase, puisque les processions religieuses débutées au *forum* de la colonie s'y achèvent. Malgré la construction du cirque et de l'amphithéâtre, le théâtre perdure.

L'amphithéâtre

Ce bâtiment destiné aux spectacles (FIG. 9) est achevé dans la première moitié du II^e s. ap. J.-C. sur l'ancienne zone funéraire de la ville, située à l'extérieur de l'enceinte⁷⁴. Profitant de la topographie, le secteur ouest des gradins est creusé dans la roche de la colline, alors que le reste est construit à partir de voûtes de coffrage et de mortier⁷⁵.

Cet édifice aurait une dimension totale de 109.5 x 86.50 m, avec une arène mesurant 61.5 x 38.5 m et des gradins d'une hauteur de 24 m. Pouvant ainsi accueillir jusqu'à 14'000 spectateurs, on y organise non seulement des représentations théâtrales, mais également des chasses, des combats d'animaux et des expositions

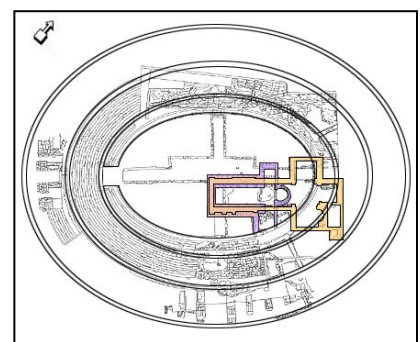


FIG. 9: Plan de l'amphithéâtre avec la basilique wisigothique et l'église romane.

⁶⁹ RUIZ DE ARBULO 2000, p. 54; MACIAS SOLÉ *et al.* 2010, p. 60.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 56; *Ibid.*, p. 36.

⁷¹ RSAT 1998, p. 87.

⁷² RSAT 1998, 78-81 ; se référer à la figure 8.

⁷³ AQUILUÉ *et al.* 1991, p. 48 ; RSAT 1998, p. 78 ; MACIAS SOLÉ *et al.* 2006, p. 50.

⁷⁴ MACIAS SOLÉ *et al.* 2006, p. 40 ; DUPRÉ RAVENTÓS 2004, p. 36.

⁷⁵ AQUILUÉ *et al.* 1991, p. 81-84.

athlétiques⁷⁶. D'ailleurs, pour assurer le bon déroulement de ces différents spectacles, l'arène présente des aménagements souterrains, tel que des ascenseurs et des contrepoids.

Au V^e siècle, en raison de la conversion au christianisme de l'empire, l'amphithéâtre perd sa fonction et son espace est réutilisé pour la construction d'une basilique wisigothique⁷⁷. Puis, au XII^e siècle, l'église romane de « Mare de Déu del Miracle » remplace l'ancienne basilique. Cette superposition de bâtiments est caractéristique de l'amphithéâtre de Tarragone, visible encore de nos jours malgré la destruction des édifices religieux.

Conclusion

La ville de Tarragone est riche en monuments prestigieux. De ce patrimoine, la majeure partie est conservée, et encore visible de nos jours. Tout d'abord, la partie haute de la ville incarne le centre historique, dont l'enceinte a défini l'installation de la ville moyenâgeuse. Or, sur les 5km de mur qui délimitait un périmètre de 59 ha, seuls 1300 m sont conservés en ce lieu. D'ailleurs, il est possible de voir un certain nombre de tours et de portes : tour « del Arquebisbe », tour « del Cabiscol », tour de Minerve, porte « del Socors », rampe de la place « de l'Escorxador ».

En ce qui concerne le *forum* provincial, en dehors des quelques pans de murs conservés, l'agencement des bâtiments témoigne des anciennes installations (FIG. 10). L'exemple le plus flagrant est l'ancien emplacement du cirque puisque de nos jours, la place de « la Font » remplace l'arène et les maisons qui l'entourent les gradins. En bref, la reconversion de la partie haute de la ville à partir de la fin de l'Antiquité a caché et non effacé ses monuments romains. En revanche, le *forum* de la colonie a moins souffert des reconversions moyenâgeuses ce qui permet aux visiteurs de voir le lieu où s'élevait à l'époque romaine la basilique judiciaire ainsi que l'*area sacra*. Finalement, le théâtre ainsi que l'amphithéâtre sont dans un bon état de conservation et ouvert au public.

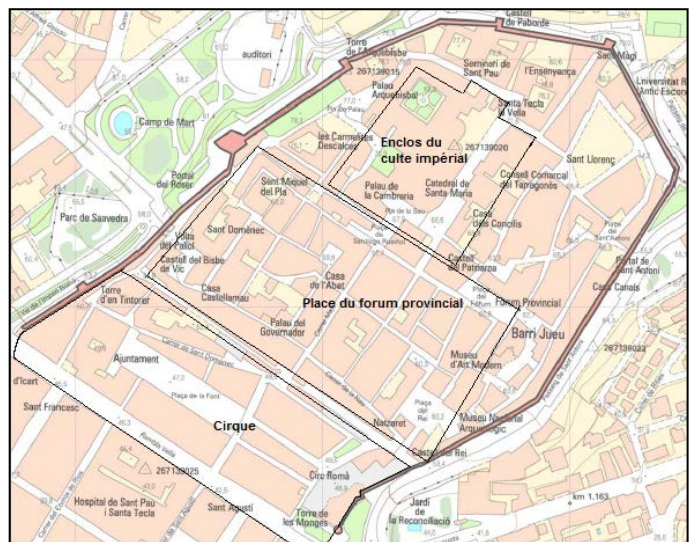


FIG. 10: Tracé du *Concilium Provinciae Hispaniae Citerioris* sur le plan actuel de la ville.

Cette conservation a permis d'inscrire au patrimoine mondial de l'UNESCO les monuments suivants : l'enceinte romaine, l'enclos du culte impérial, le forum provincial, le cirque, le *forum* de la colonie, le théâtre romain, l'amphithéâtre et les églises qui lui sont associés, le cimetière paléochrétien, l'aqueduc de « les Ferreres », la tour de Scipion, la carrière de « Médol », la villa « Centcelles » et son mausolée, la villa « del Munts », ainsi que l'arc de triomphe de « Béra »⁷⁸. De plus, les très nombreuses découvertes archéologiques sont conservées dans les différents musées de la ville, particulièrement dans le Musée National d'Archéologie de Tarragone.

⁷⁶ MACIAS SOLÉ *et al.* 2006, p. 40-42.

⁷⁷ MACIAS SOLÉ *et al.* 2006, p. 44.

⁷⁸ Site internet de l'UNESCO : <http://whc.unesco.org/fr/list/875/>, consulté le 19.07.2015.

Bibliographie

- AQUILUE *et al.* 1991 = AQUILUÉ X. *et al.*, *Tarraco : guía arqueológica*, Edicion El Mèdol, Tarragone, 1991.
- DUPRÉ RAVENTÓS 2004 = DUPRÉ RAVENTÓS X. (Éd.), *Tarragona. Colonia iulia urbs triumphalis Tarraco, Las capitales provinciales de Hispania 3*, "L'Erma" di Bretschneider, Rome, 2004.
- MACIAS SOLÉ *et al.* 2006 = MACIAS SOLÉ J. M. *et al.* (Éd.), *Tarraco, archeological visual guide. Virtual reconstruction of the city and its surroundings*, Digivision, Reus, Tarragona, 2006.
- MACIAS SOLÉ *et al.* 2007 = MACIAS SOLÉ J. M. *et al.* (Éd.), *Planimetria arqueologica de Tarraco*, Atlas d'Arqueologia Urbana de Catalunya 2, Institut Català d'Arqueologia Clàssica, Tarragona, 2007.
- MACIAS SOLÉ *et al.* 2010 = MACIAS SOLÉ J. M. *et al.*, "La acropolis de Tarraco y la implantacion urbana del culto imperial en la capital de la Hispania Citerior", dans: *Bollettino di Archeologia online* I, 2010.
- MAR 1993 = MAR R. (Éd.), *Els monuments provincials de Tarraco : noves aportacions al seu coneixement*, Universitat Rovira i Virgili, Tarragone, 1993.
- PERICH ROCA 2014 = PERICH ROCA A., "Las transformaciones urbanas en Tarraco. El ambito domestico a finales del alto imperio", dans: RAMALLO ASENSIO S. F. & QUEVEDO SANCHEZ A. (Éds.), *Las ciudades de la Tarraconense oriental entre los s. III-IV d.C. Evolution urbanistica y contextos materiales*, Ediciones de la Universidad de Murcia, Universidad de Murcia, 2014.
- PANZRAM 2002 = PANZRAM S., *Stadtbild und Elite: Tarraco, Corduba und Augusta Emerita zwischen Republik und Spätantike*, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 2002.
- RSAT 1998 = Reial Societat Arqueològica Tarraconense (RSAT), *Tàrraco. Patrimoni de la Humanitat*, Diari de Tarragona, Tarragona, 1998.
- RUIZ DE ARBULO 2000 = RUIZ DE ARBULO J.(Éd.), *Tàrraco 99 : arqueologia d'una capital provincial romana : Tarragona, 15, 16 i 17 d'abril de 1999 : actes de les Jornades d'arqueologia sobre intervencions a la ciutat antiga i al seu territori (1993-1999)*, Universitat Rovira i Virgili, Tarragona, 2000.
- SADA et CAZES 2006 = SADA P. et CAZES D. (Éds.), *Tarraco : capitale de l'Hispania citerior, Catalogue de l'exposition présentée du 5 juillet au 26 novembre 2006*, Musée Saint-Raymond, Toulouse, 2006.

Sources des images

- FIG. 1 : PANZRAM 2002, p. 12.
- FIG. 2 et 4: DUPRÉ RAVENTÓS 2004, respectivement p. 33 ; 43.
- FIG. 3: http://www.spanisharts.com/arquitectura/imagenes/roma/ciudad_tarraco.html, consulté le 19.07.2015..
- Fig. 5 : http://www.spanisharts.com/arquitectura/imagenes/roma/tarragona_foro.html, consulté le 19.07.2015.
- Fig. 6-9: AQUILUÉ *et al.* 1991, respectivement p. 65 ; 70 ; 50 ; 82-83.
- Fig. 10 : <http://whc.unesco.org/fr/list/875/>, consulté le 19.07.2015

La villa romaine d'Altafulla (Els Munts) à Tarragone

Julie BOTTERON

Situation géographique de la villa

La villa dels Munts se situe à Altafulla, à une dizaine de km de Tarragone, sur le replat de la colline du Cap Roig, face à la mer Méditerranée (FIG.1)¹. La situation géographique particulière de la villa

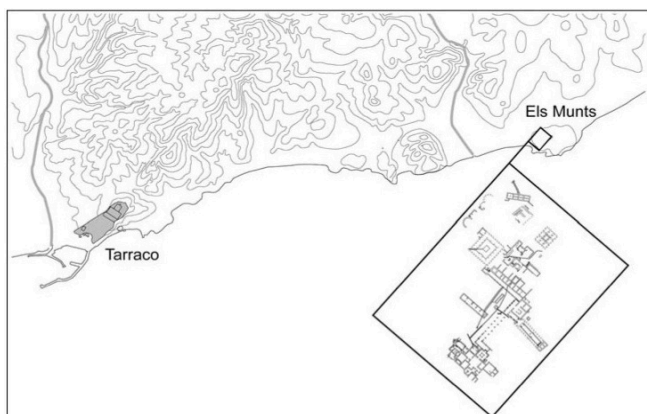


FIG. 1: Localisation de la villa Els Munts par rapport à Tarragone. tardive à l'ouest⁴.

permet le contrôle de tout le territoire à proximité². Le versant maritime de la colline accueille les structures d'habitat –*domus*– et de loisirs, tandis que la zone de production agricole –*pars rustica*– se développe sur le versant intérieur³. Différents vestiges liés aux diverses phases d'aménagement de la villa ont été trouvés aux alentours : des jardins, des bains à proximité du rivage au sud, des réservoirs d'eau et une carrière à l'est, ainsi qu'une nécropole à inhumation d'époque

Historique de la découverte du site

Suite à une première mention au XVI^e siècle, dans un ouvrage de Lluís Pons d'Icart⁵, le site de la villa dels Munts retombe dans l'oubli jusqu'au XX^e siècle⁶. Les premières études du matériel archéologique ont lieu en 1948 et 1953, avec la découverte de quatre mosaïques et d'une partie de l'édifice (*ambulatio* et *triclinium*) par José Sánchez Real et Isidre Valentines Llobell. Les fouilles sont reprises à la fin des années 1960 par Pedro Manuel Berges, le directeur du Musée archéologique de Tarragone, qui propose une première interprétation du site. Ensuite, les années 1990 voient émerger un nouveau projet de recherche dirigé par Francesc Tarrats Bou, qui permet d'accroître de manière significative les connaissances au sujet de la villa⁷, puis une campagne de fouilles reprend de 2004 à 2005⁸.

Evolution du site

Au I^{er} siècle ap. J.-C. est construite une première villa dont les vestiges sont masqués par la construction d'une seconde villa, de dimensions plus imposantes, au début du II^e siècle ap. J.-C.⁹.

¹ TARRATS BOU *et al.* 2007, p. 213.

² AQUILUE, DUPRE, MASSO, & RUIZ DE ARBULO 1991, p. 100.

³ MACIAS SOLE, MENCHON I BES, & MUÑOZ MELGAR 2005, p. 58.

⁴ TARRATS BOU & REMOLA VALLVERDU 2006, p. 99.

⁵ LI. PONS D'ICART (1572/1573), *Libro de las grandezas y cosas memorables de la metropolitana, insigne y famosa ciudad de Tarragona*, Lleida. Cité dans TARRATS BOU & REMOLA VALLVERDU 2006, p. 95 ; p. 116.

⁶ TARRATS BOU & REMOLA VALLVERDU 2006, p. 95.

⁷ TARRATS BOU *et al.* 2007, p. 213.

⁸ TARRATS BOU & REMOLA VALLVERDU 2006, p. 99.

⁹ TARRATS BOU *et al.* 2007, p. 214.

Elle est située à proximité du tracé de la *via Augusta* qui relie *Tarraco* à *Barcino* et est associée à sa *pars rustica* qui exploite le terrain fertile des alentours¹⁰.

Au début du II^e siècle ap. J.-C., le site se développe progressivement depuis le haut de la colline en direction de la mer, sur une surface d'environ 140 x 180 m (FIG. 2)¹¹. La *domus*, à deux étages, s'articule autour d'un péristyle en forme de L qui s'ouvre sur un jardin (*hortus*)¹². On accède ensuite à un cryptoportique, un couloir ouvert sur l'*hortus* qui permet d'accéder aux différentes pièces de la villa comme le *triclinium* ou les chambres privées, et qui mène à un escalier qui conduit au deuxième étage¹³. Au sud du *triclinium* se situe un *Mithraeum*, un édifice dédié au culte de Mithra, divinité d'origine orientale¹⁴. La villa est ensuite reliée par l'*ambulatio* à un ensemble thermal comprenant *apodyterium*, *caldarium*, *frigidarium*, ainsi que des latrines¹⁵. À proximité de la *domus*, de nombreuses canalisations, citernes et réservoirs d'eau comme la « Tartrana » démontrent l'importance du réseau hydraulique qui alimentait la villa, tandis qu'un autre ensemble thermal lié à la villa est situé en contrebas près de la plage¹⁶, et utilisé du II^e siècle jusqu'au milieu du III^e siècle ap. J.-C.

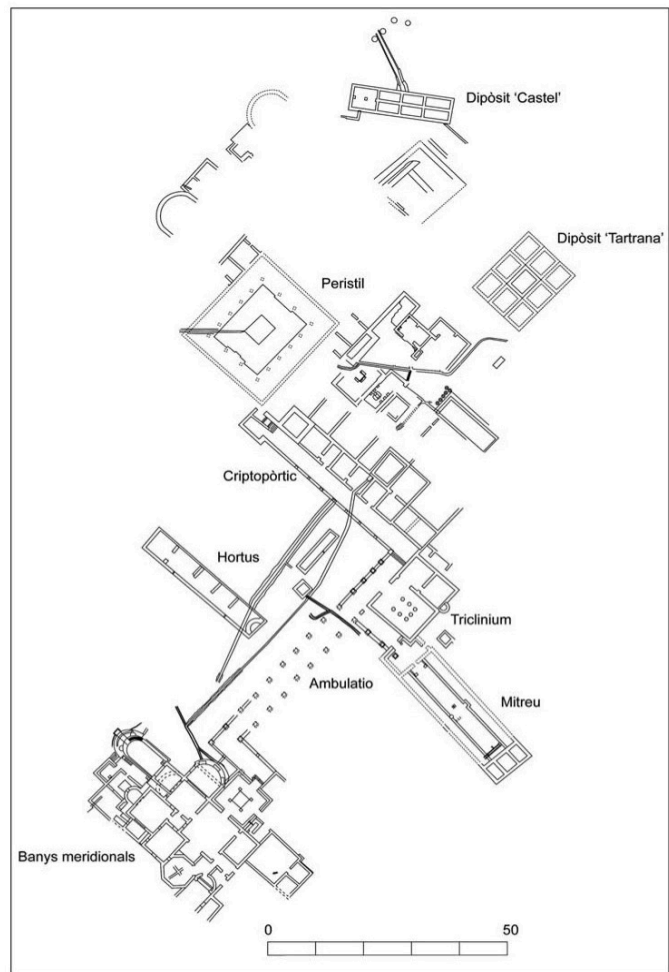


FIG. 2: Plan détaillé de la villa (II^e -milieu du III^e s. ap. J.-C.)



FIG. 3: *Signaculum* personnel de C. Valerius Avitus.

Grâce à la découverte d'un *signaculum* (un sceau) dans les vestiges de la villa (FIG. 3) qui a pu être mis en relation avec des inscriptions sur piédestaux à Tarragone, nous savons qu'un certain Caius Valerius Avitus et sa femme Faustine ont vécu dans la villa au II^e siècle ap. J.-C.¹⁷. Caius Valerius Avitus était l'un des deux *duumviri* de *Tarraco* – le poste le plus haut de l'administration locale – et était venu s'installer dans la région vers le milieu du II^e siècle depuis Augustóbriga (actuelle Muro de Agreda, Soria)¹⁸.

¹⁰ TARRATS BOU & REMOLA VALLVERDU 2006, p. 100.

¹¹ TARRATS BOU *et al.* 2007, p. 99.

¹² TARRATS BOU & REMOLA VALLVERDU 2006, p. 100.

¹³ <http://www.mnat.cat/?page=munts-visita> (consulté le 27 mai 2015).

¹⁴ TARRATS BOU & REMOLA VALLVERDU 2006, p. 101.

¹⁵ AQUILUE, DUPRE, MASSO, & RUIZ DE ARBULO 1991, p. 101.

¹⁶ TARRATS BOU & REMOLA VALLVERDU 2006, p. 100.

¹⁷ AQUILUE, DUPRE, MASSO, & RUIZ DE ARBULO 1991, p. 100.

¹⁸ RUIZ DE ARBULO 2014, p. 126.

Le luxe de la villa romaine dels Munts s'explique donc par le statut social de son propriétaire : un haut fonctionnaire provincial qui exerçait une activité politique à Tarragone tandis que sa demeure était située hors du centre urbain. Cette construction peut être considérée comme un exemple exceptionnel de domaine résidentiel et d'exploitation agricole en Catalogne par rapport à d'autres villas de la même époque comprenant *pars urbana* et *pars rustica*, qui ne présentent pas les mêmes caractéristiques¹⁹. Par ailleurs, la richesse des éléments ornementaux retrouvés dans la villa atteste du niveau économique et social de ses propriétaires²⁰. Les pièces et le couloir étaient pavés de mosaïques polychromes (FIG. 4 et 5) et les murs étaient peints de motifs géométriques et floraux.



FIG. 4: Mosaïque conservée au MNAT représentant la muse Euterpe provenant de la zone du cryptoportique (fin du II^e s.).



FIG. 5: Mosaïque de l'ambulatio.

Dans une des chambres, une fontaine présente une peinture représentant le dieu Océan ainsi qu'une inscription peinte faisant référence à son installation par Caius Valerius Avitus et son épouse Faustine. Dans certaines des pièces, on a retrouvé des mosaïques murales où figurent notamment les muses

Euterpe et Thalie. La fouille a livré une statue d'Antinoüs, un petit torse de Bacchus, un fragment de portrait de l'empereur Marc-Aurèle, ainsi que la tête d'une divinité féminine, qui provenaient probablement du péristyle²¹.

Durant le dernier quart du III^e siècle ap. J.-C., plus précisément entre les années 260 et 270, la villa est victime d'un incendie et sa reconstruction ne permet pas de recouvrer le niveau de richesse et de splendeur qu'elle connaissait auparavant²². Cet incendie est notamment attesté par le corps, presque carbonisé, d'une personne morte écrasée par l'effondrement d'un plafond dans une des pièces qui s'ouvrent sur le cryptoportique, ainsi que par les traces de feu sur les revêtements muraux et de sol²³.

Les données concernant la suite de l'occupation de la villa sont difficiles à interpréter. On sait toutefois que les parties les moins endommagées dans l'incendie continuent d'être habitées durant tout le Bas-Empire romain, comme le démontrent des vestiges décoratifs datant du IV^e et V^e siècles²⁴, alors qu'une nécropole est en usage sur le versant ouest de la colline depuis l'Antiquité tardive jusqu'aux VI^e-VII^e s.²⁵. Les chercheurs ignorent à quel moment la villa est abandonnée, mais la présence de matériel wisigothique, comme des boucles de ceinture, laisse supposer une utilisation du site jusqu'au VI^e ou VII^e s.²⁶. La villa subit ensuite une longue période de pillages²⁷,

¹⁹ AQUILUE, DUPRE, MASSO, & RUIZ DE ARBULO 1991, p. 99.

²⁰ *Ibid.*, p. 100.

²¹ <http://www.mnat.cat/?page=munts-visita> (consulté le 27 mai 2015).

²² <http://www.mnat.cat/?page=munts-historia> (consulté le 27 mai 2015).

²³ TARRATS BOU & REMOLA VALLVERDU 2006, p. 104.

²⁴ AQUILUE, DUPRE, MASSO, & RUIZ DE ARBULO 1991, p. 100.

²⁵ TARRATS BOU & REMOLA VALLVERDU 2006, p. 104.

²⁶ AQUILUE, DUPRE, MASSO, & RUIZ DE ARBULO 1991, p. 100.

²⁷ <http://www.mnat.cat/?page=munts-historia> (consulté le 27 mai 2015).

tandis que tout le secteur *pars urbana-pars rustica* est profondément altéré à la suite de travaux agricoles et de l'érosion des niveaux archéologiques²⁸.

La mise en valeur du patrimoine archéologique

Le site de la villa dels Munts, inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO en 2000²⁹, a donné lieu à la création d'un centre d'interprétation qui établit notamment des liens entre la villa et son centre urbain, Tarragone, ainsi qu'avec les autres sites archéologiques de la région. Certains des vestiges de la villa comme des mosaïques ont été transférés au Musée National Archéologique de Tarragone (MNAT)³⁰.

Bibliographie

AQUILUE, DUPRE, MASSO, RUIZ DE ARBULO 1991 = AQUILUE, X., DUPRE, X., MASSO, J., & RUIZ DE ARBULO, J., *Tarraco: guía arqueológica*, Edicions El Mèdol, Tarragona, 1991.

MACIAS SOLE, MENCHON I BES & MUNOZ MELGAR 2005 = MACIAS SOLE, J. M., MENCHON I BES, J. J., & MUÑOZ MELGAR, A., *Tàrraco: guía arqueològica visual. Reconstrucció virtual de l'urbs i els seus voltants*, Digivisió, Reus (2005).

RUIZ DE ARBULO 2014 = RUIZ DE ARBULO, J., "El *signaculum* de *Caius Valerius Avitus*, duoviro de *Tarraco* y propietario de la villa de Els Munts (Altafulla)." dans: *Pyrenae*, 1 (45), 2014, p.125-151.

TARRATS BOU & REMOLA VALLVERDU 2006 = TARRATS BOU, F., & REMOLA VALLVERDU, J. A., "La vil·la romana dels Munts (Altafulla, Tarragonès)", dans: J. A. REMOLA VALLVERDU (Ed.), *El territori de Tarraco: vil·les romanes del Camp de Tarragona. Actes del Seminari organitzat pel Museu Nacional Arqueològic de Tarragona, la Societat Catalana d'Estudis Clàssics i l'Institut Català d'Arqueologia Clàssica, amb la col·laboració de la Facultat de Lletres de la Universitat Rovira i Virgili, 14-16 de febrer de 2006* (95-117), Museu Nacional Arqueològic, Tarragona, 2006.

TARRATS BOU et al. 2007 = TARRATS BOU, F., REMOLA VALLVERDU, J. A., & SANCHEZ GIL DE MONTES, J., "La vil·la romana dels Munts (Altafulla, Tarragonès) i Tarraco.", dans: *Tribuna d'arqueologia* (2006), 2007, p. 213-228.

Sources des images

FIG. 1, 2 : TARRATS BOU *et al.* 2007, p. 214.

FIG. 3 : RUIZ DE ARBULO 2014, p.127.

FIG. 4, 5 : <http://www.mnat.cat/?page=munts-vis>

²⁸ TARRATS BOU & REMOLA VALLVERDU 2006, p. 102.

²⁹ <http://www.mnat.cat/?page=munts-historia> (consulté le 27 mai 2015).

³⁰ <http://www.mnat.cat/?page=munts-visita> (consulté le 27 mai 2015)

La sculpture ibérique

Roxane THARIN

Introduction

La sculpture ibérique n'a fait l'objet d'une recherche particulière que tardivement, c'est-à-dire à la fin du XX^e siècle¹. Avant cette époque, il n'y avait pas de sculpture proprement ibère reconnue. Ce sont les découvertes du Cerro de los Santos dans la seconde moitié du XIX^e siècle qui ont suscité les premières réflexions des chercheurs espagnols et européens. En 1897, la découverte de la Dame d'Elche a permis de préciser la chronologie de la sculpture ibérique.

Les repères chronologiques sont peu nombreux, mais nous disposons tout de même de contextes plus clairs et précis depuis les années 1970, grâce aux fouilles systématiques des nécropoles. C'est le cas de Pozo Moro (Albacete), qui fournit des informations sur la sculpture ibérique autour de 500 av. J.-C., ainsi que Baza (Grenade, Andalousie), une nécropole de la première moitié du IV^e siècle. Ces découvertes n'apportent pas seulement des précisions sur la chronologie de la sculpture, mais également sur sa fonction.

Chronologie et géographie

La sculpture ibérique à proprement parler apparaît autour du VI^e siècle av. J.-C. dans les régions facilement accessibles de la Méditerranée qui étaient fréquentées par les Grecs et les Phéniciens. Son influence orientale est bien visible dès les premières manifestations, notamment en ce qui concerne son répertoire animalier funéraire. L'âge d'or de la sculpture ibérique se situe entre le V^e et le III^e s. av. J.-C. De la seconde moitié du V^e à la fin du IV^e s., l'influence grecque devient plus perceptible, et le caractère ibérique de la sculpture s'affirme à travers le rendu des volumes, la schématisation et les dessins géométriques². Dès le III^e s. av. J.-C., la production de sculptures se concentre dans les sanctuaires comme le Cerro de Los Santos, avec la maîtrise conjointe des styles archaïsants et orientalisants. Par la suite, la romanisation va peu à peu s'affirmer dans le style ibérique.

La sculpture ibérique n'est pas présente de manière uniforme entre la Catalogne et l'Andalousie. Les foyers de forte concentration se situent surtout dans le sud de l'Espagne, sous le Jucar. Parmi les ateliers de sculpture principaux, ceux d'Elche se trouvent sur la côte orientale (Alicante), ceux de Pozo Moro et du Cerro de los Santos dans le sud-est et ceux de Porcuna en Andalousie³.

Les sanctuaires

La sculpture ibérique se retrouve principalement dans deux types d'endroits : les sanctuaires et les nécropoles.

¹ OLMOS et ROUILLARD 2002, p. 269.

² NICOLINI 1990-91, p. 54.

³ OLMOS et ROUILLARD 2002, p. 272-273.



FIG. 1: Ex-voto en bronze.

Dans les sanctuaires, il est possible de trouver des sculptures en bronze, terre cuite et pierre. Les objets en bronze et en terre cuite sont généralement de petite taille et ne se retrouvent que dans quelques sanctuaires⁴. Il s'agit d'offrandes représentant des figures masculines ou féminines debout, la plupart du temps nus, avec les bras ouverts en position de prière ou d'offrant (FIG.1), mais également des hommes armés et des cavaliers.

Les attitudes de ces figurines se retrouvaient déjà à l'âge du Bronze. Généralement, les parties du corps les plus indispensables, tels que la tête, les mains et les pieds, sont représentées de manière accentuée. Ces sculptures étaient fabriquées à grande échelle à partir de moules et

apparaissent autour du VI^e s. av. J.-C. Les figurines en terre cuite sont du même type que celles en bronze, mais se retrouvent dans des régions assez spécifiques, comme dans le sud de la péninsule, à Valence. Ce matériau était probablement utilisé lorsque le métal était difficilement disponible sur place.

Le matériau de prédilection pour la grande sculpture, tant dans le domaine funéraire que religieux, est la pierre. Les statues sont toujours taillées dans une pierre tendre locale, comme le grès ou un calcaire facile à travailler.



FIG. 2: *Gran dama oferente* de Cerro de los Santos.

L'ensemble le plus connu provient du sanctuaire de Cerro de los Santos, à Albacete. De nombreux ex-voto anthropomorphes et zoomorphes y ont été découverts. On y trouve des statues de femmes debout et assises, qui sont couvertes de riches vêtements et de parures de tradition orientalisantes⁵. C'est le cas de la *Gran dama oferente*, datée du III^e s. av. J.-C., un ex-voto représentant une femme habillée à la mode de la haute société ibérique, tenant avec ses deux mains le vase d'immortalité (FIG. 2)⁶. L'ensemble comprend également des personnages masculins portant des vêtements signalant la romanisation, comme la toge et le *pallium*. Ils font partie des derniers exemples de sculpture ibérique. Sur leurs visages, il est parfois possible d'observer une certaine individualisation, telle qu'on la retrouve dans le portrait romain.

D'autres sanctuaires ont livré des sculptures ibériques, notamment celui d'El Pajarillo (Jaén), avec une scène de combat entre un loup et un héros datant des environs du IV^e s. av. J.-C.

Dans un certain nombre de sanctuaires rattachés à des centres urbains, comme à Torreparedones (Cordoue), une tradition d'offrandes anthropomorphes schématiques et grossières peut s'observer.

⁴ NICOLINI 1968, p. 28.

⁵ TRUSZKOWSKI 2006, p. 83-161.

⁶ *Ibid.*, p. 97.

Les nécropoles

L'influence grecque est perceptible dans la sculpture ibérique dès le VI^e s. av. J.-C. Elle se manifeste cependant clairement à partir du V^e s. av. J.-C., dans des lieux comme la nécropole de Cerillo Blanco à Porcuna, dans la province de Jaén. Cet ensemble, considéré comme le plus important de la culture ibérique, regroupe plusieurs milliers de fragments de statues représentant en grande partie des guerriers avec des armes d'influence celtibère, mais aussi des hiérophantes et des griffons (FIG. 3)⁷.

Les chercheurs ont longtemps considéré ces sculptures comme étant de facture grecque, en particulier phocéennes, mais s'accordent aujourd'hui pour y voir plutôt l'œuvre de sculpteurs locaux inspirés par l'iconographie grecque.



FIG. 3 : Griffomachie. Combat entre un guerrier sans armes et un griffon.

Une des principales problématiques qui touche les sculptures ibériques en pierre est le fait qu'elles sont souvent retrouvées hors de leur contexte d'origine⁸. Il n'est donc pas toujours possible d'identifier le domaine auquel elles appartenaient. Cependant, il est aujourd'hui possible d'attribuer la plupart de ces sculptures au domaine funéraire. Les sculptures en pierre peuvent être divisées en deux groupes principaux : les figures animales et les figures humaines.

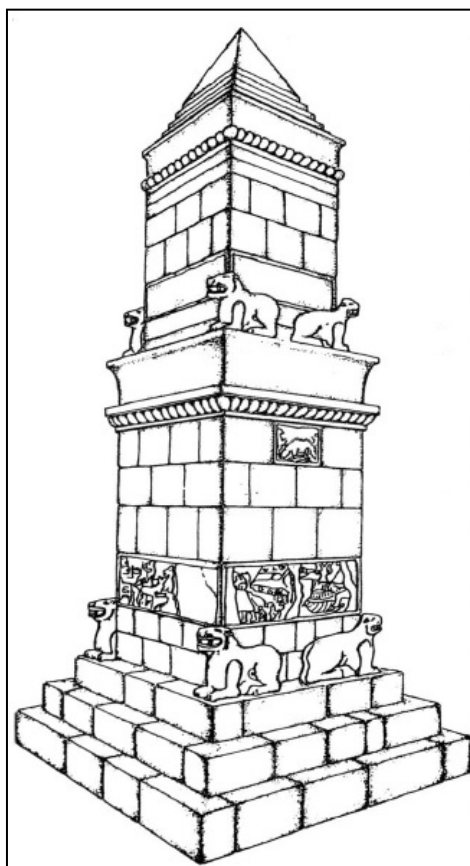


FIG. 4 : Monument de Pozo Moro.

Dès le début de l'époque ibérique, la sculpture est utilisée dans les nécropoles et est intégrée à l'architecture des monuments funéraires. C'est à partir du VI^e s. av. J.-C. que vont apparaître les premiers monuments funéraires avec répertoire sculpté, qui comportent des figures souvent animales⁹. L'exemple le plus remarquable se trouve à Pozo Moro (FIG. 4) : quatre lions sont flanqués à la base d'un édifice en forme de tour. Leur partie antérieure est en ronde bosse tandis que l'arrière est en haut-relief. Ce monument a permis par la suite d'attribuer d'autres sculptures zoomorphes du même type à des monuments turriformes qui ont aujourd'hui disparu. C'est le cas notamment de la « Bicha » de Balazote, une sculpture représentant un taureau androcéphale datant du VI^e s. av. J.-C. (FIG. 5).



FIG. 5 : Biche de Balazote.

⁷ BLANCO FREIJEIRO 1987.

⁸ OLMOS et ROUILLARD 2002, p. 271.

⁹ IZQUIERDO PERAILE 1996, p. 41.

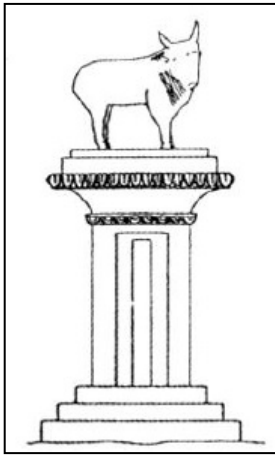


FIG. 6 : pilier-stèle ibérique avec sous-chapiteau décoré d'éléments végétaux (oves).

Dans le sud-est de la péninsule, il existe des monuments funéraires qui diffèrent légèrement de ceux du type de Pozo Moro : les piliers-stèles (FIG. 6)¹⁰. Dans les centres phénico-puniques de la péninsule, on connaît des monuments du même type dont la fonction était de signaler l'emplacement des tombes, une fonction qui a pu être importée dans la culture ibérique. Ces piliers comportent une corniche sur laquelle se trouve une plateforme couronnée par des statues zoomorphes, le plus souvent des taureaux et des lions, mais également des oiseaux, des cervidés, voire même des sirènes et des sphinx. Les sculptures animalières et hybrides occupent une grande place dans le répertoire ibère et leurs fonctions varient. Tandis que le taureau est garant de vie dans l'au-delà, le lion est un symbole du courage, du pouvoir et de l'aristocratie et se place comme protecteur de la tombe et du défunt¹¹. Parfois, les figures animales sont

reproduites à grande échelle, certainement dans le but de diffuser certains symboles aristocratiques à travers la péninsule.

Sur les piliers-stèles, il est également possible d'observer des motifs décoratifs qui trouvent un parallèle dans le monde grec, comme les séries d'oves, les volutes et les palmettes. D'autres types de décors en revanche, comme la corniche à gorge égyptienne, ont une provenance orientale et ont certainement été importés par des colons phéniciens¹². En plus des piliers-stèles, il existe également dans l'est de la péninsule toute une série de stèles anthropomorphes qui comportent des dessins gravés, et dont l'iconographie – palmier, paon – pourrait les rapprocher de milieux culturels tels que ceux d'Afrique du Nord¹³.

Age d'or de la sculpture ibérique

Dès le IV^e s. av. J.-C., toute une panoplie de sculptures en ronde bosse et de reliefs représentant des figures humaines voient le jour. Parmi ces œuvres, l'image féminine détient désormais un grand rôle¹⁴. Ce changement s'observe tant dans les sanctuaires que dans les nécropoles, et témoigne probablement d'une modification au sein de la société ibérique. Dans les nécropoles, on observe un processus de féminisation du rituel funéraire. Des figures trônant assises, des bustes ainsi que d'autres types de représentations mettent en scène une femme ibérique idéalisée, parfois une déesse, qui prend part au rituel de passage vers l'au-delà. Parmi ces sculptures, on trouve notamment la Dame de Baza ainsi que le fameux buste de la Dame d'Elche.

¹⁰ IZQUIERDO PERAILE 1996, p. 36.

¹¹ *Ibid.*, p. 60.

¹² *Ibid.*, p. 68.

¹³ OLMOS et ROUILLARD 2002, p. 274.

¹⁴ IZQUIERDO PERAILE 1996, p. 61.

La dame d'Elche (FIG. 7) a été découverte en 1897 sur le site romain de l'Alcudia, au sud d'Elche, près d'Alicante¹⁵. Elle se trouve actuellement au Musée archéologique national de Madrid, mais a appartenu au Musée du Louvre jusqu'en 1941. Cette sculpture est un chef-d'œuvre de l'art ibérique et pendant longtemps, elle a été le point de référence de la sculpture ibérique en pierre. La statue a été trouvée dans une cachette contre la muraille de la ville d'Ilici, dans laquelle elle avait probablement été intentionnellement déposée, ce qui explique son excellent état de conservation. Elle représente une femme richement vêtue d'un costume ibérique. Son diadème, constitué de trois rangées de perles, ainsi que les deux grosses roues de chaque côté de sa tête, qui servaient à caler ses tresses enroulées, sont des bijoux également caractéristiques de la culture ibérique. Des restes de peinture rouge, bleue et jaune sur les lèvres et la coiffe indiquent que cette statue était à l'origine polychrome. À l'arrière du buste se trouve une cavité qui a suscité plusieurs hypothèses au sujet de sa fonction. Aujourd'hui, il est communément admis que la statue servait d'urne funéraire. Du point de vue technique, on note une influence principalement grecque.



FIG. 7 : Dame d'Elche.

Notons qu'à Elche, plusieurs autres pièces ont été découvertes, dont un célèbre buste de guerrier à qui il manque les bras et la tête. Cette concentration de sculptures indique probablement l'existence d'un atelier local¹⁶.

La dame de Baza (FIG. 8), découverte en 1971 dans la nécropole du même nom à l'intérieur d'une tombe du IV^e s. av. J.-C. et datant de la même époque, est une statue de femme assise sur un trône.



FIG. 8 : Dame de Baza.

Elle est sculptée dans du calcaire, la pierre locale¹⁷. Sa polychromie est extraordinairement bien conservée et permet de voir que la peinture recouvrait toute sa surface. Une cavité sur le côté droit qui contenait des restes de crémation montre qu'elle servait elle aussi d'urne funéraire. C'est une des rares statues à avoir été retrouvée dans son contexte original et sa découverte marque une étape importante dans la connaissance de la sculpture ibérique. En effet, elle a permis de rectifier la chronologie et de revoir l'évolution stylistique des sculptures des régions méridionales et du sud-est de la péninsule. Elle a notamment permis de dater la Dame d'Elche du IV^e s. av. J.-C. mais également les sculptures provenant du Cerro de los Santos, qu'on

¹⁵ RAMOS FERNANDEZ 1997, p. 11.

¹⁶ GAGNAISON 2006, pp. 153-172.

¹⁷ *La dama de Elche* 2006, p. 14.

attribue désormais aux IV^e et III^e s. av. J.-C.¹⁸.

Outre l'importance de l'image féminine, d'autres éléments novateurs peuvent s'observer à partir de la fin du V^e s. av. J.-C. Par exemple la différenciation d'une classe d'âge, avec des représentations de jeunes filles intégrées dans la construction de piliers-stèles ou des images d'enfants ou d'adolescents gravés sur certains monuments funéraires. C'est le cas notamment des *Damitas* (FIG. 9), des figures de jeunes filles disposées horizontalement sous le chapiteau. Ces représentations indiquent que les jeunes devaient prendre part à certains rituels funéraires. Dans les sanctuaires, la sculpture devient presque exclusivement anthropomorphe à partir du IV^e s. av. J.-C.

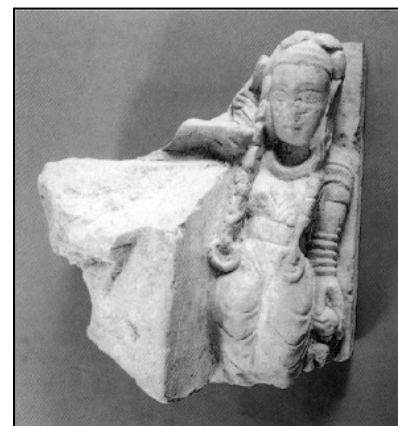


FIG. 9 : *Damita* du pilier-stèle de la nécropole du Corral de Saus (Valence).

Dans les nécropoles, les thèmes iconographiques les plus fréquemment rencontrés sont l'affrontement mythique entre le héros et le monstre, la chasse aristocratique, les guerriers combattants ou les hommes armés¹⁹. Certaines sculptures étaient disposées de manière ostentatoire sur les tumulus et représentaient principalement des cavaliers ou des chevaux seuls, ainsi que des taureaux. Les sculptures telles que les bustes de dames étaient plutôt placées à l'intérieur des puits ou des chambres funéraires et servaient généralement d'urnes.

Conclusion

L'étude de la sculpture ibérique en pierre et de son iconographie soulève plusieurs pistes de réflexion. Non seulement, elle permet d'étudier la dimension artistique de la culture ibérique, mais également les aspects de son système socio-économique. En effet, c'est dans ce contexte que les élites aristocratiques vont exhiber leur pouvoir et leur prestige²⁰. Dans les nécropoles, la sculpture devient le miroir du pouvoir exercé par les élites. Dans les sanctuaires, la grande statuaire témoigne du rôle d'intégration culturelle. Ainsi, des sites comme Cerro de los Santos nous permettent de voir le processus de romanisation qui s'opère au sein des classes dirigeantes autour du III^e s. av. J.-C.²¹.

En ce qui concerne les matériaux employés par les Ibères pour leurs sculptures, ils interpellent. En effet, alors que les civilisations alentour, en particulier les Grecs, utilisent le marbre en abondance, on peut se demander pourquoi les Ibères utilisent un calcaire tendre de qualité bien inférieure. Cette tendance se retrouve également dans le monde phénicien, en particulier dans le domaine funéraire. Ce choix est peut-être lié à des impératifs économiques ainsi qu'à la disponibilité ou non du matériau sur place.

Lorsqu'on se penche sur l'histoire de la sculpture ibérique, on s'aperçoit qu'elle a été marquée par un évènement important. Il s'agit de la destruction volontaire d'un grand nombre de statues entre la seconde moitié du V^e et les débuts du IV^e s. av. J.-C., qui affecte particulièrement les régions du sud-est ainsi que la haute Andalousie²². Généralement, seules les parties principales sont détruites,

¹⁸ NICOLINI 1990-91, p. 54.

¹⁹ IZQUIERDO PERAILE 1996, p. 67.

²⁰ *Ibid.*, p. 58.

²¹ OLMOS et ROUILLARD 2002, p. 278.

²² *Ibid.*, p. 275.

comme les têtes, les bras et les jambes, les chevaux des cavaliers etc. Les fragments de certaines sculptures, comme celles de Porcuna, seront enterrés dans une tranchée. Cependant, les sculptures détruites sont généralement placées par la suite dans une fosse aménagée spécifiquement pour elles. Cet acte de destruction reflète peut-être un changement de pouvoir dans l'aristocratie ibérique.

Bibliographie

BLANCO FREIJEIRO 1987 = BLANCO FREIJEIRO Antonio, « Las esculturas de Porcuna I, Estatuas de guerreros », dans : *Boletín de la Real Academia de la Historia* 184-3, 1987, pp. 405-445.

GAGNAISON *et al.* 2006 = GAGNAISON Cyril *et al.*, « Une ébauche de sculpture ibérique dans les carrières de la Dame d'Elche. Le buste d'El Ferriol (Elche, Alicante) », dans : *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n°36, 2006, p. 153-172.

La dama de Elche 1996 = *La dama de Elche : Figura y Simbolo*, Fundación Universitaria de Investigación Arqueologica La Alcudia, Elche, 2006.

LE MEAUX 2010 = LE MEAUX Hélène, *L'iconographie orientalisante de la Péninsule ibérique : questions de styles et d'échanges (VIII^e-VI^e siècles av. J.-C.)*, Casa de Velázquez, Madrid, 2010.

IZQUIERDO PERAILE 1996 = IZQUIERDO PERAILE Isabel, « Les piliers-stèles ibériques : Un type de monument funéraire aristocratique », dans : *Mélanges de la Casa de Velázquez*, T. 32-1, 1996, p. 35-70.

NICOLINI 1968 = NICOLINI Gérard, « Gestes et attitudes des figurines de bronze ibériques », dans : *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n°4, 1968, p. 27-50.

NICOLINI 1990-91 = NICOLINI Gérard, « Sculpture ibérique et plastique méditerranéenne », dans : *Protohistoire ibérique*, 1990-91, p. 54.

OLMOS et ROUILLARD 2002 = OLMOS Ricardo et ROUILLARD Pierre, « Sculpture préromaine de la Péninsule Ibérique », dans : *Documents d'archéologie méridionale*, T. 25, 2002, p. 269-283.

RAMOS FERNANDEZ 1996 = RAMOS FERNANDEZ R. (ed.), *La dama de Elche, más allá del enigma*, *Actas del seminario, Valencia 10-11 mayo 1996*, colección Debates sobre Patrimonio Artístico 1, Generalitat Valenciana, Valencia, 1997.

TRUSZKOWSKI 2006 = TRUSZKOWSKI Elisabeth, *Etude stylistique de la sculpture du sanctuaire du Cerro de los Santos, Albacete (Espagne)*, Ed. Monique Mergoïl, Montagnac, 2006.

<http://www.spainisculture.com/resultados/busquedaGeneral.html?l=fr&q=iberique&enviar>.

Sources des images

- FIG. 1 : NICOLINI 1968, pl. 4.
- FIG. 2, 5, 7, 8 : © Santiago Relanzón.
- FIG. 3 : © Ministerio de Cultura, Museo provincial de Jaén.
- FIG. 4, 6, 9 : IZQUIERDO PERAILE, 1996, p. 37, p. 50, p. 63.

Carthagène

Des Phéniciens à la Seconde Guerre Punique

Sophie NATALE

Dès le XII^e siècle av. J.-C., une première vague de marchands phéniciens met les voiles vers l'ouest du bassin méditerranéen dans le but de fonder de nouvelles colonies commerciales. Ces installations devaient entre autres drainer vers les cités phéniciennes levantines, desquelles elles dépendaient politiquement, les ressources qui leur étaient nécessaires pour payer les divers tributs qui leur étaient demandés par les Assyriens¹. Leur choix s'est, entre autres, progressivement porté sur la Péninsule ibérique, notoirement riche en métaux tels que l'étain au nord-ouest ou l'argent au sud-est. Divers éléments attestent la présence phénicienne dans la région de la Murcie avant la fondation de Carthagène durant le dernier tiers du III^e siècle av. J.-C. S'ils ne permettent pas de confirmer une réelle occupation de la région, ils n'en laissent pas moins supposer une activité plus intense que de simples contacts commerciaux sporadiques. On peut citer par exemple une ancre métallique retrouvée à Carthagène, aujourd'hui malheureusement disparue, datée du IX^e s. av. J.-C. qui portait une inscription phénicienne². Les épaves ont également joué un rôle important à cet égard, en particulier celle du Bajo de la Campana, à laquelle nous allons porter une attention particulière dans ce travail. Comme nous le verrons, sa cargaison offre un aperçu des ressources qui ont incité les Barcides à s'installer dans la région entre les deux premières guerres puniques. La suite de ce travail se concentrera sur la muraille de la capitale punique de la Péninsule ibérique dans le but d'offrir un aperçu du sud-est ibérique pré-romain.

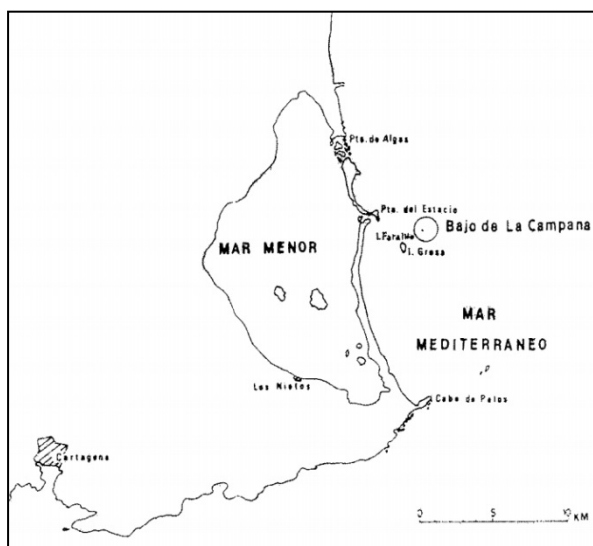


FIG. 1: Situation de Carthagène et du Bajo de la Campana.

L'épave du Bajo de la Campana et l'ARQUA

Le gisement archéologique du Bajo de la Campana se trouve à 40 km au nord-est de la ville de Carthagène, à 2,5 km environ d'un bras de terre appelé « La Manga del Mar » séparant la Mer Méditerranée de la Mar Menor (FIG. 1). Il se trouve sur une sorte de récif qui dépassait de quelque 50 cm du niveau de la mer jusqu'au milieu du XX^e siècle de notre ère, non loin de l'Isla Grossa et du Farallón, à un point de passage nécessaire pour se rendre en Mar Menor. Il tient son nom, signifiant littéralement « sous la cloche », du fait qu'à l'origine, une cloche signalait le danger qu'il représentait aux navigateurs³. Actuellement, le récif est à 1,5 m de profondeur, et ses côtes descendent entre 12 et 14 m plus bas sauf en un endroit, où une faille descend entre 19 et 24 m au-dessous du niveau de la mer.

¹ JONES 2012, p. 2.

² RODERO RIAZA 1985, p. 218.

³ JONES 2012, p. 67.

Le site a été découvert en 1958 par des plongeurs venus récupérer de la ferraille sur des épaves modernes. L'année suivante, des amateurs viennent plonger dans le récif et ramènent de leur expédition un ensemble d'une douzaine de défenses d'éléphants qu'ils intègrent à leur collection privée jusqu'à leur donation au Ministère de la Culture espagnol en 1979⁴. Ce dernier est alors déjà au courant du potentiel archéologique de la zone ; en effet, une première prospection avait été effectuée en 1972. Il faut attendre 1988 pour que le

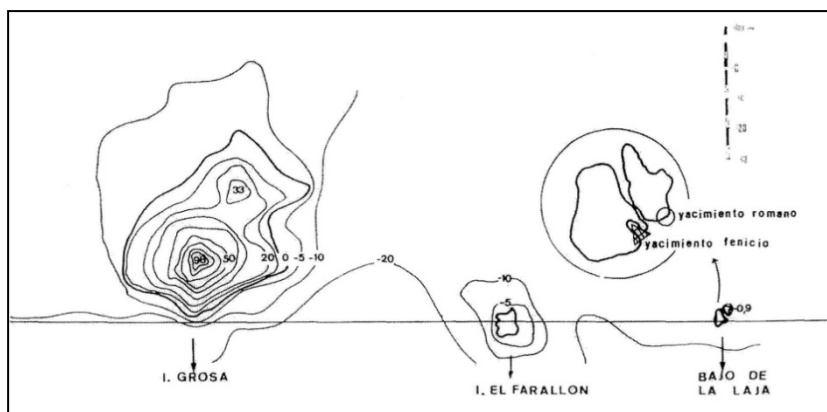


FIG. 2 : Relevé du site archéologique du Bajo de la Campana.

Ministère de la Culture réitère l'expérience et l'approfondisse. A cette date, on fait les premiers prélèvements, ainsi qu'un relevé planimétrique du site. Différentes concentrations de matériel ont ainsi pu être observées (FIG. 2), indiquant la présence de trois épaves antiques⁵. Les objets les plus récents appartenaient à la cargaison d'un navire de l'époque impériale, plus précisément du I^{er} s. ap. J.-C. Un second chargement, lui, est daté du II^e s. av. J.-C. Enfin, la troisième épave – celle qui nous intéresse ici – est celle d'un navire commercial phénicien contenant des marchandises très variées la datant entre 625 et 675 av. J.-C.⁶

Dès 2006, des études du matériel de ces épaves commencent, en collaboration entre le Ministère de la Culture espagnole et l'Institute of Nautical Archaeology (INA), une organisation internationale basée au Texas. Cette collaboration aboutit ensuite à un projet de sondage intrusif en 2007, puis à des campagnes de fouilles extensives entre 2008 et 2011⁷. Le mobilier issu de ces fouilles est directement envoyé au Musée national d'archéologie sous-marine de Carthagène (ARQUA). Ce dernier a pour mission de restaurer, étudier et conserver les vestiges mis au jour durant des fouilles subaquatiques autour de la Péninsule ibérique. Les périodes le concernant vont de l'âge du Fer au Moyen-Age. Du point de vue de la médiation culturelle, l'ARQUA tente non seulement d'exposer au public les différentes découvertes faites en milieu aquatique, mais aussi quels sont les principes de l'archéologie sous-marine. A cet effet, une partie du musée est dédiée aux questions de la protection du patrimoine, des techniques employées lors de fouilles subaquatiques et des étapes nécessaires à la restauration des divers objets qui y sont découverts. En ce qui concerne le gisement du Bajo de la Campana, la plupart des objets prélevés durant les campagnes de l'Institute of Nautical Archaeology sont encore en restauration.

Les marchandises composant la cargaison de l'épave phénicienne sont de natures diverses, allant de la matière première à l'objet fini : ivoires d'éléphants, lingots de métal, minerai de plomb, peignes en bois, ambre de la Baltique, pignons de pin, graines, ancres de pierre, pièces d'arrimage, amphores, assiettes, bols à trépied, lampes à huile, cruches, pichets, meubles en bronze et en bois, et un autel⁸. Comme on le verra plus loin, ce chargement provient d'au moins cinq zones

⁴ MEDEROS MARTÍN & RUIZ CABRERO 2004, p. 265.

⁵ JONES 2012, p. 68.

⁶ MEDEROS MARTÍN & RUIZ CABRERO 2004, p. 277.

⁷ JONES 2012, p. 68.

⁸ *Ibid.*, p. 68-69.

géographiques différentes, illustrant l'étendue des contacts commerciaux entretenus par les Phéniciens au tournant des VII^e et VI^e s. av. J.-C.

Parmi les objets les plus représentatifs de ces échanges, on compte tout d'abord des amphores de type R-1, un plat gris et des bols à trépied. Les premières contenaient sans doute de l'eau claire et leur dégraissant - un mélange de schiste argileux, de quartz, de mica et de calcaire - semble indiquer qu'elles venaient des environs de Malaga. Cette théorie est corroborée par la composition du reste de l'ensemble⁹. Une amphore ovoïde de type T-2.1.1.2. est quant à elle issue d'un atelier du Centre de la Méditerranée par sa pâte jaune pâle et son dégraissant à base de quartz. Ce type d'amphores est très connu sur la côte levantine de la Péninsule ibérique, qui semble être son espace de répartition principal. Si la logique voudrait qu'elles soient d'origine carthaginoise, des analyses faites sur des amphores identiques venant d'autres sites, comme celle retrouvée dans une tombe de Pithécusses, laissent plutôt penser qu'elles seraient produites en Sardaigne¹⁰. D'autres toutefois, perçoivent dans la composition de l'argile des éléments leur prêtant une origine carthaginoise¹¹.

Le troisième ensemble est constitué de 4 lingots d'étain. De dimensions variables, ils sont hémisphériques, à l'exception de l'un d'entre eux, le plus grand, qui est de forme oblongue. L'étain est pur à 99,5% et contient des traces de zinc. La principale région fournissant de l'étain pour l'ouest méditerranéen est au nord-est de la Péninsule ibérique et comprend la Galice et le nord du Portugal actuels¹². Un autre type de métal a également été retrouvé parmi ces produits finis et semi-finis : de l'argent. Contrairement aux objets cités ci-dessus, ce dernier est sous forme de matière première ; il s'agit en effet de galènes argentifères. Selon les analyses archéo-métallurgiques auxquelles elles ont été soumises, elles proviendraient de Mazarrón, à l'ouest de la future Carthagène.

Déterminer l'origine précise du dernier type de marchandise s'avère plus délicat qu'en ce qui concerne les ensembles précédemment cités. Il s'agit de défenses d'éléphants dont les dimensions oscillent entre 30 et 146 cm. A la douzaine découverte par des plongeurs à la fin des années 1950, les fouilles récentes menées par l'INA ont ajouté au moins 41 exemplaires supplémentaires¹³. Il paraît évident que ces ivoires viennent du nord de l'Afrique, cependant, il est pour ainsi dire impossible de proposer une provenance exacte. Elles auraient pu être commercialisées aussi bien sur la côte méditerranéenne du Maroc, que sur la péninsule de Tanger, à Melilla ou sur la côte algérienne ou encore dans les environs de Lixus. Il en va de même pour leur destination, tout comme pour leur lieu de traitement : l'ivoire aurait pu être travaillé à Cadix ou à Malaga avant d'être envoyé dans les terres intérieures de la Péninsule ibérique ; il aurait aussi pu être envoyé brut pour être façonné par des artisans locaux selon leurs goûts, procédé attesté dans la région dès le Chalcolithique¹⁴.

Au moins neuf des défenses extraites de l'épave du Bajo de la Campana portent des inscriptions, dont quatre font partie des premières trouvailles de 1958. Leur interprétation a été abondamment sujette à discussion, notamment en ce qui concerne les défenses découvertes au milieu du XX^e siècle. Selon ces analyses, les deux premières peuvent se lire « bd^cštrt / ^cbd » et « ^cbd ». Le mot

⁹ MEDEROS MARTÍN & RUIZ CABRERO 2004, p. 266.

¹⁰ *Ibid.*, p. 268.

¹¹ POLZER 2014, p. 235.

¹² MEDEROS MARTÍN & RUIZ CABRERO 2004, p. 269.

¹³ POLZER 2014, p. 231.

¹⁴ MEDEROS MARTÍN & RUIZ CABRERO 2004, p. 272.

« bd^cštrt » est un anthroponyme largement attesté dans le monde phénico-punique. Le terme « ^cbd », quant à lui, est plus sujet à interprétations. La traduction littérale est en effet « serviteur », et la fonction se retrouve tant dans des contextes religieux que laïques¹⁵. La troisième inscription a été déchiffrée de deux manières différentes. Une première lecture, « r^c mlk^c nš », donnerait une interprétation relativement similaire à ce que l'on retrouve dans les deux premiers graffiti, avec un anthroponyme et une formule de courtoisie. Toutefois, la séparation des lettres pourrait être faite différemment et donner « r^c mlk^c nš », où l'anthroponyme – attesté dans le monde punique – serait cette fois « r^c mlk ». La formule « ^cnš » serait dès lors mise en relation avec une idée de « tribut, contribution » qui, si l'on se tourne vers le palmyrénien, pourrait être en lien avec une fonction de l'administration financière semblable au *quaestor* romain. Enfin, la dernière inscription porte les lettres « m^c », qui pourraient être interprétées comme la forme courte d'un anthroponyme ou encore comme une abréviation en rapport avec une ordonnance administrative ou un décret. Dans cette ligne interprétative, ces graffiti nous en disent en revanche peu au sujet de la provenance des ivoires nord-africains, puisque les différents anthroponymes pourraient se référer tant à l'expéditeur qu'au destinataire, ou bien même au propriétaire de la marchandise¹⁶. Quant aux défenses gravées découvertes au cours des fouilles de l'INA, toutefois, elles semblent apporter des éléments contestant le caractère profane qui leur a précédemment été attribué. Leur lecture met en évidence des noms théophores parfois accompagnés de formules propres aux *ex voto* phéniciens¹⁷. Par ailleurs, les défenses d'éléphant, qu'elles portent ou non des inscriptions, sont des offrandes attestées dans le monde phénicien¹⁸. Ainsi, on confèrerait aujourd'hui plus volontiers un caractère votif que commercial à cette partie de la cargaison du Bajo de la Campana.

D'après l'étude de son chargement, différents itinéraires semblent ainsi imaginables pour ce navire phénicien. Il aurait par exemple pu partir de Melilla ou de Lixus avec ses ivoires, passer par Cadix, faire un arrêt important à Malaga pour se ravitailler en eau douce avant de partir pour les environs de Carthagène ou peut-être La Fonteta, située à l'embouchure du Segura, à mi-chemin entre Alicante et la Murcie. Quoi qu'il en soit, on ne manquera pas de noter que les métaux à l'état brut ou travaillés en lingots sont les seules marchandises de l'épave du Bajo de la Campana qui sont issues d'une exploitation des ressources de la Péninsule ibérique. Du reste, les galènes argentifères de Murcie semblent annoncer, quelque trois siècles en avance, l'exploitation intensive qui fera en partie la grandeur de la Carthagène barcide, à tel point qu'elle introduira une nouvelle valeur de monnaie en argent pour payer ses mercenaires¹⁹.

Qrt Hdst, la « ville neuve » punique

La cité punique a été fondée aux alentours de 229/228 av. J.-C. par le gendre et héritier d'Amilcar Barca, Asdrubal, dans une volonté d'asseoir la domination punique sur la Péninsule ibérique. L'emplacement pour la fondation de ce nouveau bastion de la dynastie des Barcides était un point géo-stratégique de la Péninsule suffisamment proche de Carthage, à laquelle elle était soumise politiquement, pour que cette dernière bénéficie du capital militaire et économique de la région²⁰. Si la ville actuelle offre une étendue de terres unifiée, ce n'était pas le cas au III^e s. av. J.-C. (FIG. 3).

¹⁵ MEDEROS MARTÍN & RUIZ CABRERO 2004, p. 276.

¹⁶ *Ibid.*, p. 278.

¹⁷ POLZER 2014, p. 232.

¹⁸ *Ibid.*, p. 234.

¹⁹ NOGUERRA CELDRÁN, MADRID BALANZA & VELASCO ESTRADA 2011, p. 480.

²⁰ *Ibid.*, p. 480.

En effet, le choix d'Asdrubal s'est porté sur une petite péninsule d'une quarantaine d'hectares offrant deux axes de circulation principaux bordés de cinq collines²¹. Du sud-est au sud-ouest, la mer constituait, comme aujourd'hui, une protection naturelle, la ville étant par ailleurs située à l'intérieur d'une profonde baie. Au nord, une lagune disparue à l'heure actuelle, l'Almarjal, poursuivait ce rôle, de telle sorte que seul le nord-est de la ville était relié au continent par un isthme emprunté plus tard par la *via Heraclea*, appelée *via Augusta* dès l'époque impériale.

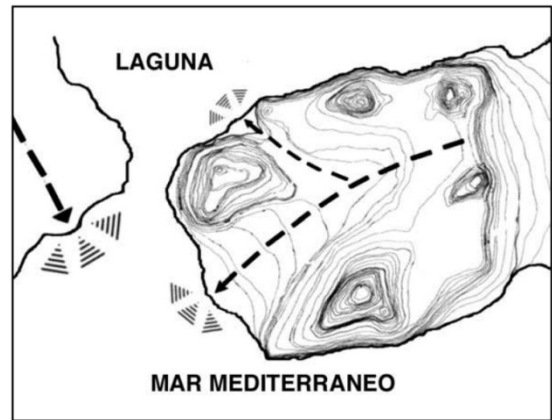


FIG. 3 : Topographie de la Carthagène antique.

Cet emplacement correspond parfaitement aux habitudes que l'on a observées lors de la création d'une nouvelle colonie phénico-punique, comme on peut le constater en comparant la topographie antique de Carthagène à celles d'Utique, Motyé ou même Carthage²². Outre des défenses naturelles, la région offrait un certain nombre d'avantages économiques ; en effet, on y trouvait galènes argentifères, fortes concentrations de sel et champs d'Alfa – une plante utilisée dans la fabrication de cordages. Ces ressources s'ajoutaient aux diverses marchandises transitant dans le réseau carthaginois, la nouvelle cité punique régulant sans doute le trafic entre la Péninsule et le Nord de l'Afrique²³.

La muraille punique

Comme pour la plupart des cités puniques, ce que nous connaissons de la capitale barcide de la Péninsule ibérique nous vient traditionnellement des sources littéraires, et principalement du livre X des *Histoires* de Polybe (II^e siècle av. J.-C.). Toutefois, l'archéologie nous permet progressivement de modifier cet état de fait. En ce qui concerne les 20 ans séparant la fondation de Carthagène par Asdrubal de sa prise par *P. Cornelius Scipio* durant l'hiver 209-208 av. J.-C., deux pans de muraille y ont énormément contribué. Il en va de même pour les différents travaux de dragage et sondages effectués dans la baie de la ville actuelle, qui ont livré une importante quantité d'amphores du dernier tiers du III^e s. av. J.-C.²⁴.

Le premier fragment de muraille que nous allons aborder ici se situe sur l'isthme reliant la ville



FIG. 4 : site du lieu-dit *La Milagrosa*.

punique au reste du continent, au lieu-dit La Milagrosa (FIG. 4), point faible des défenses naturelles de Carthagène. La fouille de cette partie de la muraille était à l'origine un projet de sauvetage lié à la construction d'un parking.

²¹ MARTÍNEZ ANDREU 2004, p. 15.

²² RODERO RIAZA 1985, p. 218.

²³ NOGUERRA CELDRÁN, MADRID BALANZA & VELASCO ESTRADA 2011, p. 481

²⁴ *Ibid.*, p. 480.

Au bout du compte, elle aura été faite en deux campagnes entre décembre 1987 et mars 1989, mettant en évidence 4 phases d'occupation²⁵. La première précède de peu la construction de la muraille, datant de la seconde moitié du III^e siècle av. J.-C. Elle est marquée par des structures mises en place à même le substrat rocheux épousant les inégalités du terrain. La seconde est la construction de la muraille punique, moment d'occupation intense de l'endroit. La troisième phase voit une réutilisation partielle de la muraille au début de la romanisation de Carthagène. Un hiatus énorme sépare ensuite cette phase de la dernière identifiée, puisque aucune occupation de la zone n'est identifiée avant la seconde moitié du XVIII^e s., moment durant lequel des fosses d'inhumation et d'autres structures à caractères funéraires sont aménagées.

Les fouilles de 1987-89 ont permis de mettre au jour des structures maçonnées parallèles à 6 m de distance l'une de l'autre suivant une orientation nord-sud. Le mur extérieur est conservé sur une longueur de 15 m, contre 30 m en ce qui concerne le mur intérieur. Tous deux ont été élaborés au moyen de l'*opus quadratum* avec des blocs de grès mesurant 120 à 130 cm de long pour 60 cm de haut. Par endroits, la structure est conservée sur une hauteur de 3,2 m. L'espace séparant les deux murs est cloisonné au moyen de murs perpendiculaires aux deux principaux, créant ainsi de petites pièces rectangulaires par lesquelles on accédait de l'intérieur de l'enceinte. Elles servaient sans doute à abriter des troupes ou comme espace de stockage, non sans rappeler le système défensif de Carthage que décrit Appien (*Histoire romaine*, VIII, 95). Ces espaces étaient sans doute couverts d'un solide toit, comme en attestent des restes de grosses poutres de bois, fournissant peut-être même des élévations à plusieurs étages²⁶. En effet, les fouilles et ce que nous connaissons des traditions phénico-puniques en matière de système défensif laissent supposer plusieurs assises de blocs supplémentaires. Celles-ci pourraient par ailleurs être surmontées de blocs de pisé ou d'adobe formant un rempart.

Le second pan de muraille que nous allons évoquer ici a été découvert sur le Mont Molinete (FIG. 5). Ce dernier, selon Polybe (*Histoires*, X, 10, 9), accueillait une place forte ainsi que le palais



FIG. 5 : Site du sommet du Mont Molinete.

d'Asdrubal, la fameuse *arx Hasdrubalis*²⁷. Aujourd'hui, un parc archéologique siège au sommet de la colline riche en vestiges de toutes les époques, et un programme de recherches a été mis en

place en vue de déterminer quelle proportion des traditions puniques ont perduré après la romanisation de la ville. Une première série de campagnes de fouille, qui se sont déroulées en 1977 et 1978, a livré une grande quantité de céramique et a mis au jour une partie de la muraille. Plus récemment, le projet en lien avec la création du parc archéologique visait à compléter la documentation issue de ces anciennes fouilles par de nouvelles campagnes en 2010 et 2011.

²⁵ MARTÍN CAMINO & BELMONTE MARÍN 1993, p. 162.

²⁶ *Ibid.*, p. 163.

²⁷ NOGUERRA CELDRÁN, MADRID BALANZA & VELASCO ESTRADA 2011, p. 481.

Ces nouvelles fouilles se sont articulées en deux temps : une première opération reprenait la documentation à l'est, là où la structure s'approche d'un bâtiment interprété comme un sanctuaire à Atargatis. Cette zone comprend également un mur de voûte du II^e siècle av. J.-C. ainsi qu'un temple italique de l'époque républicaine. La seconde opération avait lieu à l'ouest, où la structure a largement souffert des aménagements postérieurs. Ce secteur est du reste appelé « muraille du Doyen » en raison de la construction d'une muraille par un doyen de la Cathédrale de Carthagène au XVI^e s.²⁸. La structure d'époque moderne n'est toutefois pas la seule à avoir endommagé les vestiges puniques ; en effet, un parement romain du II^e s. av. J.-C. ainsi que des habitations construites durant les XVIII^e et XIX^e s. s'y sont également employés, sans oublier la muraille romaine dont le tracé s'est littéralement superposé à celui de l'époque barcide.

Les campagnes récentes ont permis de mieux appréhender l'organisation du sommet du Mont Molinete en mettant en évidence les relations entre les différentes parties de la muraille. Située au sommet du versant septentrional de la colline, la structure fait face à l'Almarjal dans un axe est-ouest. La pièce maîtresse est un mur encastré dans une excavation de la roche mère qui est interprété comme un mur de terrassement d'une longueur conservée de 28 m. Sa maçonnerie, composée d'argile et de pierres calcaires, est très irrégulière, tout comme son épaisseur. Deux terrasses s'articulent autour de lui, l'une au sud, la terrasse supérieure, et l'autre au nord, la terrasse inférieure. La limite orientale de ce mur de terrassement, faite de blocs de grès, serait conservée et se situerait non loin du sanctuaire dédié à Atargatis, aussi appelée *Dea Syria*, qui se trouvait sur la terrasse inférieure²⁹. Comme on l'a dit plus haut, la limite occidentale de la structure a entièrement disparu. Aucune structure d'importance ne semble s'articuler avec la muraille punique sur la terrasse supérieure, du moins au vu des vestiges conservés.

La terrasse inférieure a quant à elle livré plusieurs structures. On note tout d'abord le sanctuaire susmentionné, qui s'inscrirait en réalité dans un complexe plus important qu'on a supposé lors des campagnes de la fin des années 1970³⁰. Deux citernes ont par ailleurs pu être mises en évidence. Une première mesure 3,22x1,52 m et s'insère dans une structure rectangulaire de 4,11x2,77 m. Elle a été l'objet d'un réemploi récent limitant les vestiges qui ont pu y être mis au jour, de même que l'analyse de son mortier hydraulique qui a par endroits été bétonné. La seconde est légèrement plus grande, avec des dimensions de 3,5x1,5 m, et s'enfonce à 1,8 m au-dessous du niveau de sol de la terrasse inférieure. L'isolation est un enduit mélangé de chaux et de petits fragments de céramique. Les deux citernes, dites *a bagnarola* (ou à double abside de type carthaginois), sont construites de la même manière, à savoir par des assises irrégulières de blocs de grès et d'argile.

Concernant le matériel archéologique issu de ces fouilles, la majorité de la vaisselle fine semble provenir de zones sous contrôle punique, comme le détroit de Gibraltar, Ibiza, le Nord de l'Afrique ou le Centre du Bassin méditerranéen. Ce type d'artisanat offre un contraste évident avec les productions locales. Cette observation serait cohérente avec les horizons puniques étudiés dans le reste de la ville, où prédominent les céramiques fines de type Campanien A et les productions d'Ibiza.

Une première hypothèse concernant cet ensemble de structures voudrait qu'il s'inscrive dans le complexe de l'*arx Hasdrubalis* dont nous parle Polybe. Cependant, le palais du fondateur de

²⁸ NOGUERRA CELDRÁN, MADRID BALANZA & VELASCO ESTRADA 2011, p. 483.

²⁹ *Ibid.*, p. 488.

³⁰ *Ibid.*, p. 484.

Carthagène est actuellement inconnu du point de vue archéologique. En outre, ces vestiges semblent manquer de faste pour qu'ils soient rattachés à une résidence aristocratique. En effet, il paraît relativement douteux que ces murs irréguliers pourvus d'une élévation en pisé ou, plus probablement, en adobe, dont le sol de terre battue a été mise en place à même le substrat rocheux, accueille le souverain barcide³¹. Il n'est toutefois pas impossible que le Mont Molinete ait plutôt été le siège d'une sorte d'acropole que celui d'un palais, comme en témoignerait le complexe religieux incluant entre autres le bâtiment dédié à Atargatis.

En second lieu, il serait envisageable que ces murs s'inscrivent en réalité dans le système défensif de la ville et soient à mettre en relation directe avec les vestiges de La Milagrosa. Si l'on se tourne vers les citernes, on note que l'une d'entre elles au moins semble s'articuler avec une structure maçonnée à son extrémité nord. Ce constat laisserait supposer l'existence d'un second mur au nord du mur de terrassement. Un certain nombre de structures pourraient en outre constituer les parois intérieures d'une muraille à caserne ressemblant à celle que l'on retrouve au lieu-dit La Milagrosa. Par ailleurs, différentes zones posaient des difficultés d'interprétation lors de la fouille du Mont Molinete. Elles seraient dès lors considérées comme des cages d'escalier ou des points de passage vers les pièces à l'intérieur de la muraille, situées sur la terrasse inférieure³².

Bien qu'elles aient pu être connectées, ces murailles ne sont pas exactement identiques. La différence majeure entre ces deux pans de muraille réside dans leur exécution. Comme on l'a dit plus haut, celle du Mont Molinete est réalisée en maçonnerie irrégulière, mélangeant calcaire et argile, avec une élévation en adobe. Toutefois, la muraille située sur l'isthme reliant Carthagène au reste de la Péninsule est faite de blocs formant un *opus quadratum*, et les cloisons des espaces intermédiaires entre les parois intérieure et extérieure en *opus africanum*, avec des élévations cette fois-ci plus vraisemblablement en pisé. Diverses raisons pourraient expliquer ces variations. Tout d'abord, la muraille de La Milagrosa se trouve à l'endroit le plus vulnérable de la ville et devait, en cas d'attaques, être capable de résister à des assauts de béliers. Ainsi, il fallait qu'elle soit des plus résistantes. Au contraire, située au sommet du versant nord du Mont Molinete, l'autre pan de muraille risquait fort peu d'être la cible d'armes de siège et l'adobe, décrit par Pline comme plus résistant que le ciment (*Histoire naturelle*, XXXV, 169), offrait sans doute une protection apparemment suffisante à moindre coût³³. Quoi qu'il en soit, les deux murailles semblent s'inscrire dans un même mouvement de planification urbaine.

Le système défensif « à casernes » de Carthagène s'inscrit clairement dans une tradition phénico-punique mise en œuvre au Levant au tournant des X^e et IX^e s. av. J.-C. en réponse au développement du bélier assyrien³⁴. Différentes phases d'évolution de ce système défensif se distinguent dans tout le monde phénicien, et plus particulièrement dans l'Ouest méditerranéen. Il se retrouve dès le VIII^e s. av. J.-C. dans les environs de Cadix ou d'Alicante, entre autres. Comme on l'a évoqué plus haut, les espaces entre les parois intérieure et extérieure de la muraille servaient de lieu de stockage de ressources alimentaires, de matériel militaire ou de troupes, dans le but de résister au mieux à un siège. Il est évident que ce système poliortétique répond autant au climat belliqueux et troublé qui règne alors en Méditerranée qu'à une volonté d'assertion de la domination barcide sur la Péninsule

³¹ NOGUERRA CELDRÁN, MADRID BALANZA & VELASCO ESTRADA 2011, p. 498.

³² *Ibid.*, p. 499.

³³ *Ibid.*, p. 501.

³⁴ *Ibid.*, p. 500.

ibérique³⁵. Il ne sera toutefois pas suffisant pour résister aux assauts des troupes romaines à l'hiver 209-208 av. J.-C.

Synthèse

Comme on a pu le voir au travers de l'étude du gisement du Bajo de la Campana, la présence phénicienne dans la région de Carthagène avant la fondation de cette dernière est indubitable. Or il ne s'agit pas d'une occupation isolée, mais d'un espace commercial intégré à un réseau comprenant une bonne partie de l'Ouest méditerranéen. La cargaison de cette épave illustre non seulement l'hétérogénéité des marchandises transportées par les navires phéniciens, mais elle annonce également l'intérêt qui sera porté à la région de Murcie par les Barcides trois siècles plus tard. A la fondation de Carthagène, ces derniers mettent en œuvre une planification urbanistique et poliorcétique suivant une tradition bien connue dans le monde phénico-punique. Que ce soit pour le choix de l'emplacement de la ville punique ou l'architecture de sa muraille à casernes, la nouvelle Carthage porte en effet bien son nom.

Bibliographie

- JONES 2012 = JONES, J. Y., *Phoenician explanation : Examination of the public interpretation for the Bajo de la Campana shipwreck excavation*, Thesis in Maritime Archaeology, Flinders University of South Australia, Bedford Park, 2012, 113 p.
- MARTÍN CAMINO & BELMONTE MARÍN 1993 = MARTÍN CAMINO, M. & BELMONTE MARÍN, J. A., « La muralla púnica de Cartagena : Valorización arqueológica y análisis epigráficos de sus materiales », dans : *Aula Orientalis*, 11, 1993, p. 161-171.
- MARTÍNEZ ANDREU 2004 = MARTÍNEZ ANDREU, M., « La topografía en Carthago Nova. Estado de la cuestión. », dans : *Mastía* 3, 2004, p. 11-30.
- MEDEROS MARTÍN & RUIZ CABRERO 2004 = MEDEROS MARTÍN, A. & RUIZ CABRERO, L. A., « El pecio fenicio del Bajo de la Campana (Murcia, España) y el comercio del marfil norteafricano », dans : *Zephyrus* 57, 2004, p. 263-281.
- NOGUERRA CELDRÁN, MADRID BALANZA & VELASCO ESTRADA 2011 = NOGUERRA CELDRÁN, J. M., MADRID BALANZA, M. J. & VELASCO ESTRADA, V., « Novedades sobre la *arx Hasdrubalis* de *Qart Hadast* (Cartagena) : Nuevas evidencias arqueológicas de la muralla púnica », dans : *Cuadernos de Prehistoria y Arqueología del Universidad Autonoma de Madrid*, 37-38, 2011, p. 479-507.
- POLZER 2014 = POLZER M.E., « The Bajo de la Campana Shipwreck and Colonial trade in Phoenician Spain », dans : *Assyria to Iberia at the Dawn of the Classical Age*, Yale University Press, New Haven and London, 2014, p. 230-242.
- RODERO RIAZA 1985 = RODERO RIAZA, A., « La ciudad de Cartagena en época púnica », dans : *Aula Orientalis* 3, 1985, p. 217-225.

Sources des images

- FIG. 1et 2: MEDEROS MARTÍN & RUIZ CABRERO 2004, p. 266, 267.
FIG. 3: MARTÍNEZ ANDREU 2004, p. 15.
FIG. 4 : MARTÍN CAMINO & BELMONTE MARÍN 1993, p. 168.
FIG. 5: NOGUERRA CELDRÁN, MADRID BALANZA & VELASCO ESTRADA 2011, p. 486.

³⁵ NOGUERRA CELDRÁN, MADRID BALANZA & VELASCO ESTRADA 2011, p. 500-501.

Carthagène

Histoire et topographie de la ville romaine

Joëlle VICARI

Carthagène se trouve au sud-est de la péninsule ibérique, au milieu de deux chaînes de reliefs, sur une plaine orientée sud-est/nord-ouest. Ce territoire protégé par les reliefs a rapidement été occupé par des populations tartessiennes déjà au VI^e s. av. J.-C. Cependant l'énorme potentiel économique de la région n'a été complètement exploité qu'à partir de 228-227 av. J.-C., avec l'implantation du premier établissement punique dans la région.

Avec la conquête romaine en 209 av. J.-C., Carthagène entre dans un univers économique et politique nouveau et arrive, au cours des siècles à occuper une place importante dans cet univers romain. Ceci est bien visible dans l'évolution urbaine de la ville, miroir d'un succès économique, commercial et politique à l'échelle méditerranéenne.

Histoire de la ville

Carthagène est traditionnellement liée à la cité de *Mastia Tarseion*¹, ville de fondation ibère ou tartessienne (au VI^e s. av. J.-C.) : la cité punique devait se trouver à l'emplacement même de cette ancienne ville ibérique. La première trace de peuplement punique est connue en 227 av. J.-C., année durant laquelle Asdrubal Barca, beau-frère d'Hannibal fonde la ville de Qart-Hadast² (*cf. contribution de Sophie*)

Conquise par Scipion, le futur Africain, en 209 av. J.-C. à l'issue d'un bref siège, la ville punique a été rebaptisée *Carthago Nova*. Nommée ainsi pour la distinguer de la Carthage d'Afrique. À l'époque romaine, *Carthago Nova* est aussi connue sous d'autres noms, davantage liés aux ressources naturelles et économiques caractéristiques de la ville, tels que *Carthago Spartaria*, et *Carthago Argentaria*³.

Carthagène est déjà à cette époque une ville qui attire beaucoup de monde. Dès le début du II^e s. av. J.-C., on observe l'installation d'une garnison dans la ville⁴. Grâce au prestige des minerais de la région un grand nombre d'étranger venant d'autres régions sous domination romaine convergent à Carthagène. *Carthago Nova* devient ainsi, dès les premières phases de l'occupation romaine, une des villes portuaires les plus importantes de l'Hispanie Citérieure.

En 45 av. J.-C., *Carthago Nova* est élevée au titre de colonie par Jules César sous le nom de *Colonia Urbs Iulia Nova Cartago*. Ce nouveau titre est probablement dû au soutien fournit par la ville à César pendant les guerres civiles entre 49 et 45 av. J.-C.

Le nouveau statut de la ville entraîne un renouvellement au niveau urbain, incluant le réaménagement de la ville grâce à la construction de routes qui ont permis la régularisation de l'espace urbain sur un plan quadrangulaire. Cette période se conclut à l'époque augustéenne avec la construction du théâtre et la monumentalisation du *forum*.

Au cours du I^{er} s. ap. J.-C. certaines zones de la ville non habitées ni exploitées aux époques puniques et républicaines sont occupées. C'est le cas de la zone comprise entre El Cerro de Molinete et Monte de la Concepción⁵. Le théâtre en particulier, situé sur le flanc ouest du Monte de la Concepción offre un bon exemple de la recherche de monumentalisation qui est typique de cette période.

A partir du II^e s. ap. J.-C., le tissu urbain de Carthagène se détériore progressivement. Cette détérioration qui atteint son maximum au III^e s. ap. J.-C. est due à l'épuisement des minerais de la

¹ MORET 2002, p. 257-276.

² MEROÑO MOLINA 2014, p. 100.

³ <http://www.regmurcia.com/servlet/s.SI?sit=a,75> [consulté le 16.6.2015]

⁴ NOGUERA 2002 p. 51.

⁵ <http://www.regmurcia.com/servlet/s.SI?sit=a,75> [consulté le 16.6.2015]

région et au repli des garnisons romaines vers le *Limes* nord oriental de l'Empire. Ce n'est pas un hasard si à cette époque seule la partie occidentale de la ville reste habitée.

Un nouvel essor de la ville s'observe vers la fin du III^e s. ap. J.-C., quand, en 298, l'Empereur Dioclétien place *Carthago Nova* à la tête d'une des six régions de la péninsule, la *provincia Carthaginiensis*.

Les invasions du V^e s. ap. J.-C. n'ont pas épargné Carthagène qui subit le pillage vandale en 425. Après la disparition de l'Empire romain d'Occident, la ville passe sous contrôle wisigoth pendant quelques dizaines d'années.

Après un bref retour au monde romain sous Justinien en 555, la ville reste sous contrôle wisigoth et est progressivement abandonnée, réduite à un petit port de pêcheurs.

Topographie et urbanisme



FIG. 1 : Plan de Carthagène sur la base des principales découvertes archéologiques.

La ville est divisée en trois grandes zones : le port naturel, la péninsule et les collines. Polybe (*Historiae*, X, 10)⁶ nous donne une description de la ville au moment où il s'y rendit en 144 av. J.-C. L'auteur grec nous dit entre autres que Carthagène se situe sur une presqu'île délimitée au sud-ouest par la Méditerranée et au nord par une lagune ou un estuaire. Cette presqu'île était reliée à la terre ferme par une zone sableuse et un pont (FIG. 1)⁷.

Le centre-ville de Carthagène était coincé entre les cinq collines de la ville, l'Arx Asdrubalis (l'actuel Cerro de Molinete) et les Mons Saturnii, Aletis, Vulcanii et Esculapii (l'actuel Monte de la Concepción).

Une des difficultés majeures a été d'adapter le plan orthogonal romain à la topographie irrégulière et accidentée de Carthagène. Lors du grand renouvellement

urbanistique de la ville entre le I^{er} s. av. et le I^{er} s. ap. J.-C., le plan orthogonal romain a probablement été adapté aux structures préexistantes de la ville punique, dont les murailles et les routes ont été réutilisées. Il en va de même pour le système de terrassement qui permettait de relier la zone centrale de la ville à la zone basse des versants nord et sud du Cerro de Molinete et du Monte de la Concepción⁸.

La structure de base de Carthagène, présentait déjà des caractéristiques orthogonales, bien que désordonnées, qui ont ainsi pu être reprises à l'époque romaine, tels que les deux artères principales, le *cardo* qui traverse la ville du nord au sud et le *decumanus* de l'est à l'ouest. Les deux portes de la ville se trouvaient l'une sur la voie qui donne accès à la *Via Augusta* en direction de Tarragone et l'autre sur celle qui relie la mer à la lagune intérieure.

⁶ MEROÑO MOLINA 2014, p.100.

⁷ <http://www.regmurcia.com/servlet/s.SI?sit=a,75> [consulté le 16.6.2015]

⁸ <http://www.regmurcia.com/servlet/s.SI?sit=a,75> [consulté le 16.6.2015]

- L'évolution du plan urbain de *Carthago Nova*

Trois grandes phases de réaménagement et modification du plan urbain de Carthagène ont pu être établies⁹.

La première phase se développe à l'époque tardo-republicaine entre la conquête romaine de la ville et les premières décennies du I^{er} s. av. J.-C. Il s'agit d'une étape de restauration et de réutilisation d'anciens bâtiments déjà en fonction à l'époque punique, comme par exemple la muraille, les ateliers, les citernes, les dépôts et le port. La conquête de P. Cornelius Scipion en 209 av. J.-C. donne une première impulsion au développement urbanistique de la ville. Bien que la plupart des bâtiments et des établissements déjà existants aient été réutilisés, la structure de la ville a dû s'adapter aux exigences de la planimétrie standardisée des villes romaines. A cette époque la totalité des activités de construction se concentraient dans la zone la plus basse de la ville : elles concernaient en particulier l'assainissement de cette zone, qui était périodiquement inondée et qui, par conséquent, n'était pas viable. Un canal a donc été construit pour relier la lagune à la Méditerranée¹⁰.

Dans cette partie orientale de la ville ont été construites, dès les premières années de domination romaine, les zones d'habitat. Ces bâtiments reprennent dans la plupart des cas des structures puniques préexistantes, semi-enterrées, avec un soubassement en pierre¹¹. La rareté d'autres nouveaux bâtiments découle du fait qu'après la conquête romaine la ville revêtait la même fonction qu'à l'époque punique¹². De la même manière que lorsqu'elle était carthaginoise, durant les premières décennies de la domination romaine, Carthagène constitue un port d'importance stratégique d'un point de vue commercial et aussi militaire.

La deuxième phase de développement urbanistique de Carthagène commence au début du I^{er} s. av. J.-C., avec l'arrivée de colons en provenance de l'Italie, mais aussi d'autres régions de la péninsule ibérique, attirés par les promesses économiques liées à l'activité d'extraction des minerais et au commerce. D'autres centres satellites commencent alors à paraître autour de la ville, tels que el Castillet et Sierra Minera.

Cette croissance démographique considérable a favorisé le développement des activités économiques et donné une nouvelle impulsion au secteur des constructions. C'est lors de cette deuxième phase que des techniques de construction et de décoration typiquement italiennes commencent à apparaître. Il s'agit principalement du style toscan, de l'*opus caementicium* et de l'*opus signinum*, ainsi que des peintures murales du I^{er} style pompéien. Ces éléments se combinent encore avec des éléments de la tradition punique, tel que l'*opus africanum*¹³.

Les premiers aménagements monumentaux du port paraissent durant cette deuxième phase et sont une réponse à la croissance des activités commerciales à Carthagène. On assiste également à la construction des premiers édifices religieux complètement romains, tel le temple italique construit au sommet du Molinete, qui répondent aux nécessités de la population hétérogène de la ville.

Vers la moitié du I^{er} s. av. J.-C., les structures qui dans un premier temps avaient été réutilisées et réaménagées, ont presque complètement disparu de la ville : de nouveaux établissements, construits en l'espace de cinquante ans ont pris leur place et leur fonction. Tel est le sort de la muraille défensive construite par Scipion suite à la conquête de la ville, qui est remplacée par une autre enceinte à la suite de Guerres Celtibères de 133 av. J.-C.

La troisième phase de changements urbains à Carthagène se situe entre le milieu du I^{er} s. av. J.-C. et la fin du II^e s. ap. J.-C.

Au moment où Carthagène est élevée au rang de colonie, la ville est divisée en deux secteurs distincts : la zone d'habitat à l'est et la zone destinée aux espaces publics à l'ouest. Le rôle de plus

⁹ MEROÑO MOLINA 2014, p.104.

¹⁰ *Ibid.*, 104.

¹¹ *Ibid.*, p.98.

¹² *Ibid.*, p. 104.

¹³ *Ibid.*, p.104.

en plus important de la ville sur le plan économique et commercial en Méditerranée occidentale a entraîné de nouveaux aménagements d'ordre fonctionnel, tel le réseau de canalisation et d'approvisionnement d'eau.

Ce réaménagement se fait sur trois niveaux : le plan urbanistique, l'homogénéisation des structures et des bâtiments déjà existants et le développement artistique des monuments cachant la propagande impériale. Cependant, la façon dont les monuments se présentent à Carthagène est le résultat d'un processus de standardisation commencé durant le II^e s. av. J.-C.

Dès cette époque, on assiste aussi au début de la monumentalisation des infrastructures préexistantes. Le moteur de ces transformations sont les élites locales, qui, voulant justifier le statut de la ville en tant que fille naturelle de Carthage, se lancèrent dans une imitation du programme de *publica magnificentia* lancé par Auguste à Rome¹⁴.

Le monument qui montre le mieux cette nouvelle architecture qui se met en place à l'époque



FIG. 2 : Vue du théâtre romain de Carthagène.

augustéenne, est le théâtre (FIG. 2). Situé sur la partie nord occidentale du Cerro de la Concepción, le théâtre se trouvait proche du port romain de la ville¹⁵. Son emplacement même se trouve dans ce qui était probablement une dépression naturelle dans le flanc de la colline ; la *cavea* complètement appuyée contre le flanc du relief, exploité pour y aménager les gradins, atteint un diamètre de 87 m¹⁶. Le théâtre avait une capacité maximale de 7'000 spectateurs. La *cavea* est divisée en trois secteurs, segmentés par cinq escaliers (*ima cavea*) et neuf (*media et summa cavea*). L'accès au théâtre était possible par des

portes monumentales. Sur celles-ci on retrouve les dédicaces à Lucius et Caius Jules César, qui permettent de dater la construction du théâtre entre 5 et 1 av. J.-C. L'*orchestra* mesure 13 m ; la scène est emblématique des changements architectoniques mis en place à Carthagène qui s'accompagnent de la recherche de différents matériaux pour sa réalisation, tels que le *marmora lunensis* (marbre de Carrara) ou des roches d'extraction locale, tel le travertin rouge des carrières de Mula (près de Murcie)¹⁷.

Les nouvelles constructions concernent aussi les canalisations et la distribution de l'eau à toute la ville. Bien que *Carthago Nova* se trouve en bord de mer, l'eau reste un bien précieux et rare : un aqueduc partant de Fuente de Cubas, 2 km au nord de la ville, alimente le *Castellum Aquae* de Cerro de Molinete. De ce lieu, toute une série de canalisations assuraient la distribution en eau.



FIG. 3 : Vue générale des thermes depuis l'ouest.

C'est durant les premières décennies du I^{er} s. ap. J.-C. que des thermes sont aménagés le long de flanc méridional du Cerro del Molinete (FIG. 3)¹⁸. Le *frigidarium*, avec l'*apodyterium* est le premier espace que l'on rencontre et on y accède par un péristyle, qui est une des particularités des thermes de *Carthago Nova*¹⁹. On accède ensuite au *tepidarium* et au *caldarium*. Les thermes ont subi des changements entre la fin du III^e et le début IV^e s. en raison d'un incendie, qui a

¹⁴ SOLER HUERTAS, NOGUERA CELDRÁN 2011, p. 1097.

¹⁵ RAMALLO ASENSIO *et al.* 2010, p.203.

¹⁶ *Ibid.*, p. 208.

¹⁷ SOLER HUERTAS, NOGUERA CELDRÁN, 2011, p. 1097.

¹⁸ NOGUERA CELDRÁN *et al.* 2012, p.80.

¹⁹ *Ibid.*, p. 82.

causé la destruction du bâtiment²⁰.

A côté des thermes, faisant partie de l'actuelle *Insula I* du *Barrio del Foro*, se trouve un édifice singulier : l'*Edificio del Atrium*, utilisé pour les réunions et les banquets et consacré à une divinité probablement d'origine orientale. L'édifice était aménagé autour d'un *atrium* qui, dans sa partie centrale, abritait une citerne. Depuis cette zone centrale on avait accès aux quatre salles de banquets. L'*Edificio del Atrium* n'est cependant pas contemporain des thermes, puisqu'il a été édifié à la fin du I^{er} s. ap. J.-C.



FIG. 4: Partie centrale de l'*Edificio del Atrium*

Le développement de la ville et la construction de nouveaux bâtiments ne s'arrête pas à l'époque augustéenne, mais se poursuit durant le I^{er} et II^e s. ap. J.-C. Un nouveau programme décoratif est mis en place dans les espaces publics de la ville et certains monuments, tel l'*aedes Augustii* ont été rebâtis²¹. Ce genre de processus était assez courant dans les villes hispaniques du I^{er} et II^e s. ap. J.-C. Dès la fin du II^e s. ap. J.-C., la ville commence à se vider de ses habitants. La zone d'habitation à l'est est progressivement abandonnée et l'espace urbain se réduit à sa seule zone du port.

Au cours du III^e siècle, la ville vit une renaissance économique grâce aux réformes apportées par Dioclétien à la structure administrative de l'empire. Le port est modernisé et des thermes sont construits entre l'actuelle calle Honda et la Plaza de los Tres Reyes. D'autres bâtiments sont renouvelés, tel le théâtre qui est réaménagé comme espace commercial.

Conclusion

Comme beaucoup d'autres villes conquises, Carthagène a dû s'adapter aux exigences de la romanisation. Cette métamorphose s'est faite par étapes : si dans un premier temps la ville a gardé ses traits et ses caractéristiques originelles, au fil du temps Carthagène a vu ses structures originelles disparaître sous les nouveaux monuments et bâtiments romains.

Or la romanisation n'a pas été la seule et plus importante cause de ces changements. Le renouvellement du plan urbain, des structures administratives et fonctionnelles, semble dépendre davantage d'un souci de disposer des infrastructures nécessaires au développement d'un commerce florissant. Ce phénomène s'observe du reste ailleurs, où les changements majeurs des villes semblent avoir lieu au moment où les activités commerciales atteignent leur apogée.

²⁰ NOGUERA CELDRÁN *et al.* 2012, p.82.

²¹ SOLER HUERTAS, NOGUERA CELDRÁN 2011, p.1097.

Bibliographie

<http://www.regmurcia.com/servlet/s.SI?sit=a,75> [consulté le 16.6.2015]

MEROÑO MOLINA 2014 = MEROÑO MOLINA Rocío, « Urbanismo romano de Carthago Nova: condicionantes, características y sistemas de ejecución, dans: *@rqueología y Territorio* n° 11, 2014, p. 97-112.

NOGUERA CELDRÁN 2012 = NOGUERA CELDRÁN José Miguel, « Carthago Nova: Urbs privilegiada del Mediterráneo occidental », dans: José BELTRÁN FORTES, Oliva RODRÍGUEZ GUTIÉRREZ (Ed.), *Hispaniae urbes. Investigaciones arqueológicas en ciudades históricas*, Universidad de Sevilla, Sevilla, 2012.

NOGUERA CELDRÁN et al. 2012 = NOGUERA CELDRÁN José Miguel, MADRID BALANZA M^a José, MARTÍNEZ PERIS Izaskun, CÁNOVAS ALCARAZ Andrés, « El barrio del foro romano », dans: *Restauratiòn & rehabilitatiòn – revista internacional del patrimonio Històrico* 116-117, 2012.

NOGUERA 2002 = NOGUERA José Miguel, 2002, « Carthago Nova: una metrópoli hispana del Mediterráneo occidental », dans: *Cartagena romana. Historia y epigrafía*, Tabularium, Murcia, 2002.

RAMALLO ASENSIO et al. 2010 = RAMALLO ASENSIO Sebastián F., RUIZ VALDERAS Elena, MURCIA MUÑOZ Antonio, « La scaenae frons del teatro de Carthago Nova », dans: Sebastián F. RAMALLO ASENSIO, Nicole RÖRING (eds.), *La Scaenae frons en la arquitectura teatral romana, Actas del Symposium Internacional celebrado en Cartagena los días 12 al 14 de marzo de 2009 en el Museo del Teatro Romano*, Universidad de Murcia, Fundación Teatro Romano de Cartagena, Cartagena, 2010.

SOLER HUERTAS Begoña, NOGUERA CELDRÁN José Miguel, 2011 « Urban developm ent and monumentalisation in the roman colony Vrbs Iulia Nova Karthago (Cartagena, Hispania Citerior) » dans: Trinidad NOGALES, Isabel RODÀ (eds.), *Roma y las provincias: modelo y difusión*, vol. II, Hispania Antigua, Serie Arqueológica, 3, L'”Erma” di Brestchneider, Rome, 2011.

Sources des images

FIG. 1 : MEROÑO MOLINA, 2014, p.99

FIG. 2 : <http://www.regmurcia.com/servlet/s.SI?sit=a,75> [consulté le 16.6.2015]

FIG. 3 et 4 : NOGUERA CELDRÁN et al., 2012, p. 81 ; 82.

La ville romaine de *Lucentum*

Céline CHÉTELAT

Situé à 3.5 km au nord-est du centre d'Alicante, le quartier d'Albufereta abrite les vestiges de la ville romaine de *Lucentum*. Cette zone urbaine d'environ 25'000 m² est aujourd'hui entourée par un mur de 600 m qui sépare le site des buildings modernes (FIG. 1). *Lucentum* fait partie du site archéologique appelé « Tossal de Manises », qui a été occupé depuis la fin du V^e voire le début du IV^e s. av. J.-C. Le Tossal de Manises se trouve au sommet d'une colline, à 38 m au-dessus du niveau de la mer et près de la côte¹.



FIG.1: Site du Tossal de Manises.

En 1780, le Comte de Lumières a suggéré que les ruines découvertes sur le site du Tossal de Manises appartenaient à *Lucentum* qui était jusque-là localisée à l'extérieur d'Alicante. Le site est à nouveau fouillé durant les années 1930, lorsque le quartier d'Albufereta a été drainé². Des traces d'occupations ibéro-puniques sont alors découvertes. Cependant, les vestiges architecturaux sont essentiellement romains, endommageant les fondations antérieures. Au tournant des années 1960, des travaux de construction débutent dans le but d'agrandir la ville moderne d'Alicante, menaçant ainsi le site archéologique qui est alors classé comme « Monument historique et artistique important ». Cependant, malgré cette catégorisation protectrice, *Lucentum* est désormais surplombé par les culminants édifices modernes. Rafael Pérez Jiménez, architecte, et Manuel Olcina Doménech, archéologue, entreprennent des démarches de conservation du site durant la dernière décennie du XX^e siècle³. En 1998, le Tossal de Manises est ouvert au public, permettant ainsi aux visiteurs de découvrir des vestiges tels que le *forum* de *Lucentum*, les thermes romains et l'enceinte préromaine⁴.

Premier établissement urbain

Les premières traces sur le Tossal de Manises, remontant au V^e-IV^e s. av. J.-C., sont rares et peu connues. Parmi ces vestiges, de la céramique grecque a été découverte dans la terre utilisée pour la construction de l'avant-mur. L'hypothétique établissement ibérique de cette époque aurait donc été détruit par les constructions romaines. Cependant, des fouilles au Tossal de les Basses situé à proximité de l'Albufereta vers la mer, ont montré une occupation datant également du IV^e s. av. J.-C., ce qui permet de suggérer qu'un faible noyau urbain ibérique se serait plutôt installé à proximité de la mer⁵.

La première phase urbaine documentée du Tossal de Manises remonterait donc au premier tiers du III^e s. av. J.-C., au moment où la présence punique est attestée. On constate donc un déplacement urbain, du Tossal de les Basses au Tossal de Manises. A ce jour, la continuité entre les deux sites est

¹ Site du musée archéologique d'Alicante : <http://www.marqalicante.com> (consulté le 5 juin 2015).

² MOLINA LAMOTHE, PEREZ JIMENEZ, OLCINA DOMENECH 2005, p. 144.

³ VIDAL 1944, p. 131.

⁴ MOLINA LAMOTHE, PEREZ JIMENEZ, OLCINA DOMENECH 2005, p. 144.

⁵ OLCINA DOMENECH, TENDERO PORRAS, GUILABERT MAS 2010, p. 231-233.

encore discutée. Les raisons du transfert du noyau urbain seraient liées au commerce et au contrôle du territoire. En effet, la position en hauteur du Tossal de Manises permet d'avoir une vue dominante sur la région et sur la mer, dont la baie d'Alicante. Le contrôle englobe un territoire d'environ 50 km. Par ailleurs, les voies de communications reliant l'intérieur des terres ibériques à la mer passaient par la baie d'Albufereta. Le fleuve côtier de Vinalopó était un axe de circulation majeur entre le nord et le sud de la Péninsule ibérique⁶.

Les conditions naturelles de ce site de hauteur permettaient une meilleure protection mais cela semble avoir été insuffisant, car un mur de fortification avec des tours a été érigé au cours du III^e s. av. J.-C. L'enceinte, dont la forme était irrégulière, entourait le sommet de la colline. L'espace intérieur mesure entre 2.2 et 2.5 ha. La partie orientale du mur, là où la pente est la plus douce, est la mieux documentée⁷.

Des grandes tours rectangulaires ponctuaient le mur de fortification (FIG. 2). Par exemple, la tour VI dont la surface faisait 82.8 m² (10.16 x 8.15 m), était accessible par une porte unique qui permettait d'entrer à l'intérieur tripartite de la tour. La tour VIII, également tripartite, possédait des portes indépendantes. Elle mesurait 11.30 x 6.70 m pour une surface de 75.71m². Un parallèle peut être fait avec la fortification découverte à Carthage où les tours étaient aussi constituées d'une porte unique et de trois pièces. Ce parallèle

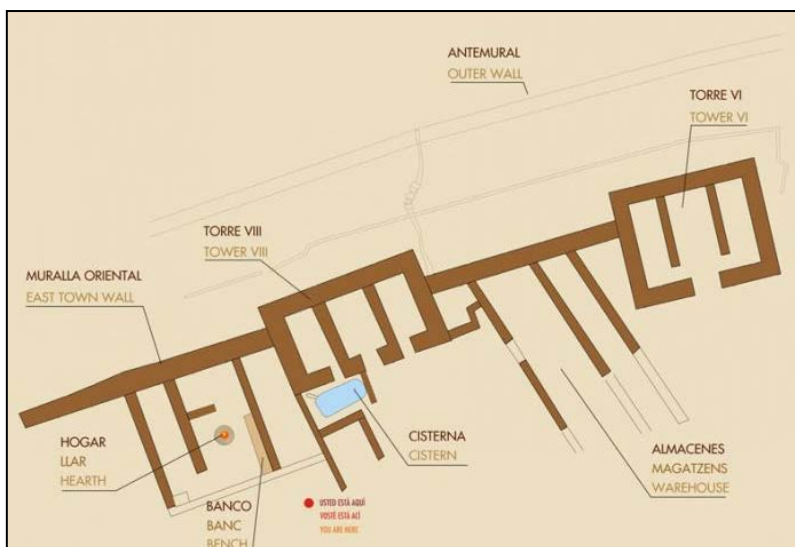


FIG. 2: Enceinte préromaine (tours VIII et VI et citerne).

confirme une installation punique sur le site. Les tours semblent avoir servi d'artillerie. En effet, près de la tour VIII, à l'intérieur d'une citerne préromaine sept projectiles en pierre volcanique ont été trouvés. Ces projectiles ont été lancés au-dessus de la muraille et dépassaient l'avant-mur qui se trouvait à 10 m de la fortification. Entre le mur et l'avant-mur, un remplissage de terre et de pierres a permis de proposer une datation de l'enceinte au début du III^e s. av. J.-C.⁸.

A l'intérieur de l'enceinte, des citernes ont été mises au jour et peuvent être divisées en trois catégories. Les deux premières, de forme elliptique, se rattachent au moment de la construction des tours. Le dernier type est également antérieur à l'époque romaine, mais il est de forme quadrangulaire. C'est le cas de la citerne préromaine n°1 attribuée à la première catégorie, qui se situe au sud-est de la tour VI dans un édifice appelé "*Casa del patio triangular*", soit la maison à la cour triangulaire. De 4 m de profondeur, sa construction est contemporaine de l'érection de la fortification, car le mur défensif fermait l'édifice où se trouvait la citerne. Depuis la citerne, l'eau était amenée dans la tour VI par un système de tuyauteries en terre cuite. Un système similaire a été constaté pour la citerne qui approvisionnait la tour VIII par le côté sud-ouest. Les deux citernes de forme elliptique témoignent d'une présence punique sur le Tossal de Manises ; en effet, les premières attestations de ce type remontent au IV^e s. av. J.-C. et ont été trouvées à Carthage. Quant à la construction des citernes elliptiques, elle date du III^e, date supposée de l'édification de l'enceinte⁹.

⁶ OLCINA DOMENECH, TENDERO PORRAS, GUILABERT MAS 2010, p. 234.

⁷ *Ibid.*, p. 235-236.

⁸ *Ibid.*, p. 236-237.

⁹ *Ibid.*, p. 237-239.

L'ensemble de la céramique trouvée est caractéristique du II^e s. av. J.-C., mais des amphores utilisées pour le commerce remontent au III^e s. D'après une hypothèse proposée par Olcina Doménech, Tintero Porras et Guilabert Mas, ces amphores auraient également servi à l'approvisionnement de l'armée carthaginoise¹⁰. Sur l'une des céramiques découvertes pour ce premier établissement urbain, une scène de chasse est représentée sur un récipient où un cavalier sur son cheval poursuit des chèvres sauvages (FIG. 3). Des têtes en terre cuite représentant Tanit et Coré sont les seuls témoignages religieux de cette période. Du mobilier en bronze a également été trouvé, dont des colliers, des clous, *etc.*¹¹. Un fragment de verre peint avec un décor narratif provenant de l'intérieur du mur oriental, dans une partie nommée "Casa del Incendio", est l'un des rares témoignages ibériques du III^e-II^e s. av. J.-C.¹²



FIG. 3: Reproduction d'un décor de céramique du III^e s. av. J.-C.

D'après l'ensemble des données archéologiques, le caractère punique du premier établissement urbain du Tossal de Manises semble donc aujourd'hui indiscutable. En effet, le mobilier présente peu de traits ibériques alors que les ressemblances avec la culture punique sont nombreuses. Par ailleurs, la construction de l'enceinte confirme l'hypothèse d'une installation carthaginoise, car les raisons de l'édification de ce mur par des indigènes sont douteuses. Dans le cas où l'enceinte aurait été érigée dans un but de protection contre les Carthaginois, pourquoi ces derniers auraient-ils transmis les connaissances techniques nécessaires ? Les Ibères de la baie d'Albufera ne semblent pas avoir connu cette technique, mais ils ont pu être des alliés des Carthaginois avec lesquels ils ont bâti la ville. En effet, une installation à cet endroit paraît avoir été attrayante pour les Puniques car la situation géographique permet un contrôle des voies maritimes et terrestres stratégiques pour le commerce. La question qui persiste est de savoir s'il s'agissait d'une installation exclusivement punique ou si une cohabitation avec les Ibères a eu lieu. D'après les dernières hypothèses, une telle configuration semble se confirmer, car les Carthaginois se seraient implantés dans un lieu où un faible noyau rural ibérique préexistait avant d'être assimilé¹³.

Comme on l'a vu, la présence punique, attestée dès le premier tiers du III^e siècle, perdure jusqu'au tournant du II^e s. av. J.-C. (210-180 av.). Le site punique a été à cette époque gravement endommagé par un incendie, dont les traces ont été trouvées lors des fouilles des citernes préromaines et de la partie nord-orientale et sud-occidentale du mur de fortification. A la suite de cela, une stagnation est constatée, bien que le site du Tossal de Manises ne semble pas avoir été totalement abandonné. Les étapes de constructions postérieures à cet incendie et antérieures à l'établissement romain sont floues. A la différence des vestiges romains de Carthagène qui sont immédiatement superposés aux fondations carthaginoises, la ville de *Lucentum* présente une rupture à cause d'événements locaux visibles à travers des traces d'incendie et d'écroulements ; elle n'est donc pas à attribuer à un châtement des Romains¹⁴.

Lucentum

Au milieu du I^{er} s. av. J.-C., un nouvel établissement urbain voit le jour sur le Tossal de Manises avec la construction de la ville romaine de *Lucentum* qui, d'après Pline l'Ancien¹⁵, fait partie du *conuentus Carthaginensis*, une subdivision provinciale comprenant le sud de l'Hispanie citérieure et

¹⁰ OLCINA DOMENECH, TENDERO PORRAS, GUILABERT MAS 2010, p. 241.

¹¹ VIDAL 1944, p. 134-135.

¹² OLCINA DOMENECH, TENDERO PORRAS, GUILABERT MAS 2010, p. 242.

¹³ *Ibid.*, p. 245-247.

¹⁴ *Ibid.*, p. 240-245.

¹⁵ PLINE, *Hist. Nat.*, III, 18 : « Aujourd'hui la province entière est divisée en sept juridictions : Carthagène, Tarragone, Caesaraugusta, Clunia, Asturica, Lucus, Braca. ».

une partie de la Bétique¹⁶. Elle accède au statut de *municipium* sous le règne d'Auguste¹⁷ et, comme l'indique Pline l'Ancien, la population reçoit les *ius Latii* : « [...] puis *Lucentum*, jouissant du droit des Latins [...] »¹⁸. Il s'agit de la première mention de *Lucentum* dans un texte littéraire ; le nom de la ville étant déjà apparu dans des inscriptions depuis le I^{er} s. av. J.-C.

Ce statut a engendré un mouvement de monumentalisation urbain qui débute au tournant de notre ère. Le commerce gagne de l'importance et la ville connaît une période prospère jusqu'à la fin du I^{er} s. ap. J.-C., comme en témoignent l'extension du site au-delà de l'enceinte et l'édification de nouveaux bâtiments¹⁹. Néanmoins, la population était modeste – ni riche, ni pauvre. Le centre ville ou les alentours étaient dépourvus de décorations somptueuses et le matériel de construction était simple, contrairement à ce que l'on retrouve dans les cités économiquement importantes ou dans les capitales de province²⁰. Nous présentons ici les principaux témoignages archéologiques mis en évidence par les fouilles.

- La porte orientale

Lucentum était accessible par deux portes situées à l'est et au sud-ouest de la ville. A ce jour, uniquement la porte orientale a été fouillée. L'importance majeure de celle-ci est due à la route partant de *Lucentum* et menant à la *Via Augusta*, une des voies principales du réseau routier romain reliant Rome à Cadix en longeant les côtes méditerranéennes²¹.

Lors de l'édification de la fortification punique au III^e s. av. J.-C., la porte orientale était légèrement plus haute, le pourtour de la ville étant plus restreint. Par la suite, durant l'occupation romaine, la porte fait l'objet de plusieurs réaménagements. Au milieu du I^{er} s. av. J.-C., les changements

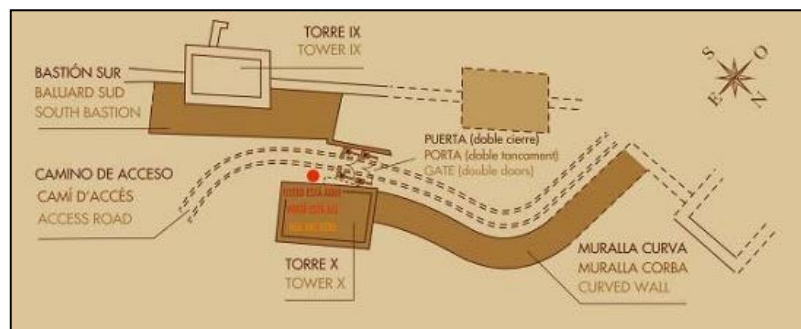


FIG.4: La porte orientale.

apportés ont pour but d'améliorer le rôle défensif (FIG. 4). La tour X et un bastion s'appuyant contre l'ancienne tour IX encadrent alors l'entrée constituée de deux portes doubles en bois et mesurant 2.7 m de large²².

Avec l'instauration de la *Pax Romana* au début de notre ère, la porte subit de nouvelles modifications, perdant son statut défensif au profit d'une valeur symbolique, reflétant la richesse de la ville. Cette rénovation peut être aussi liée au changement de statut de *Lucentum*, devenue à cette époque un *municipium*. Dans la partie intérieure de l'enceinte, la direction de la route a été modifiée afin de passer par une zone de la pente moins raide²³.

¹⁶ DEL ROSARIO PÉREZ CENTENO 1998-1999, p. 211.

¹⁷ FERNANDEZ DIAZ, OLCINA DOMÉNECH 2006, p. 166.

¹⁸ PLINE, *Hist. Nat.*, III, 4.

¹⁹ Site du musée archéologique d'Alicante : <http://www.marqalicante.com/> (consulté le 5 juin 2015).

²⁰ MOLINA LAMOTHE, PEREZ JIMENEZ, OLCINA DOMENECH 2005, p. 142.

²¹ Site du musée archéologique d'Alicante : <http://www.marqalicante.com/> (consulté le 5 juin 2015).

²² *Ibid.*

²³ MOLINA LAMOTHE, PEREZ JIMENEZ, OLCINA DOMENECH 2005, p. 146.

- La rue de *Popilius*

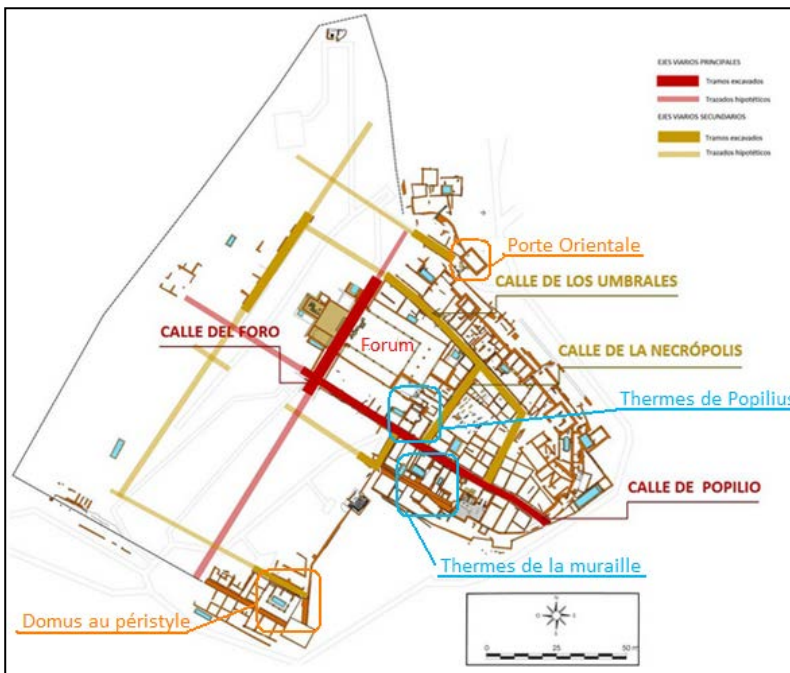


FIG. 5 : Plan de la ville de Lucentum.

Accessible par une échelle, un second étage aurait servi de logement pour le propriétaire²⁵.

- Les thermes

Deux thermes publics ont été découverts sur le long de la rue de *Popilius*. Plus petit, l'édifice thermal portant le même nom que la rue est le premier à avoir été construit à la fin du I^{er} av. J.-C. Vers 23-29 ap., des rénovations sont apportées au complexe thermal. Cette datation a été proposée grâce à une monnaie incrustée dans le mur sud-est.

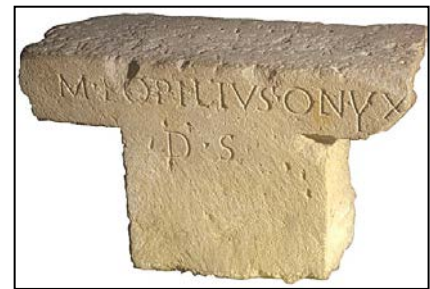


FIG. 6: inscription de M. Popilius Onyx.

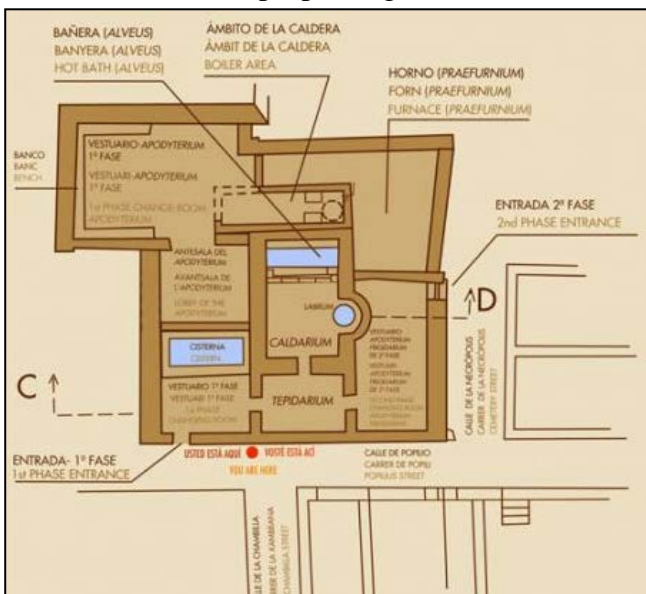


FIG. 1: Plan des thermes de Popilius

Une inscription sur une pierre en forme de T et comportant le nom de Popilius a été découverte dans l'*apodyterium* (FIG. 6). Ce riche affranchi impérial a participé financièrement aux travaux de rénovation du complexe thermal²⁶.

La superficie totale de ce complexe a été estimée à 320 m²; cependant l'ensemble des thermes n'a pas encore été fouillé. D'après le plan de la seconde phase, l'entrée se trouvait sur la rue de la Nécropole, sur le côté est (FIG. 7). Une grande porte conduisait au vestiaire et au *frigidarium* grâce à quelques marches. Cette première salle, mesurant 7.15 x 3.70 m, est l'adjonction faite par Popilius. De là, on entrait dans le *tepidarium*, puis dans le *caldarium* où des sièges ont été installés dans le fond du bassin. Le *caldarium* était chauffé grâce à un

²⁴ MOLINA LAMOTHE, PEREZ JIMENEZ, OLCINA DOMENECH 2005, p. 146.

²⁵ Site du musée archéologique d'Alicante : <http://www.marqalicante.com/> (consulté le 5 juin 2015).

²⁶ FERNANDEZ DIAZ, OLCINA DOMÉNECH 2006, p. 166-167.

système d'hypocaustes alors que la chaleur du *tepidarium* provenait d'un bûcher. A l'ouest du *tepidarium*, l'ancien *frigidarium* était l'entrée initiale des thermes qui donnait sur la rue de *Popilius*. Quant à la salle du premier *frigidarium*, elle a été par la suite utilisée pour contenir une citerne. A l'exception du *caldarium*, l'ensemble des sols du complexe thermal était en *opus signinum*, un revêtement imperméable à l'eau composé de fragments de briques ou de tuiles et mortier fin de chaux²⁷.

Le vestiaire et *frigidarium* est l'*apodyterium*, la pièce la plus richement décorée du complexe. La partie inférieure de l'ensemble décoratif ornant les murs nord-est et nord-ouest a été partiellement conservée (FIG. 8). L'épaisseur des murs diffère :

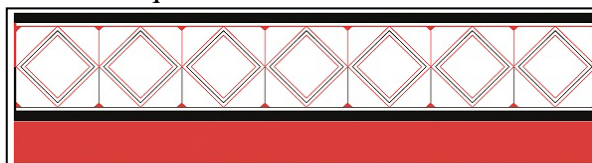


FIG. 8: Reconstitution à partir des fragments conservés de la décoration peinte.



FIG. 9: Plan des thermes de la Muraille.

60 cm pour la façade nord-ouest et 65-70 cm pour celle nord-est. Deux couches de mortier ont été appliquées avant la couche de peinture. Il semblerait qu'une esquisse ait été réalisée mais que les motifs aient été d'un tout autre type en fin de compte. Un socle rouge était surmonté par une bande noire de 10 cm. Au-dessus, des losanges, dont la diagonale atteignait presque 80 cm de longueur, étaient peints en rouge. A l'intérieur de ces motifs géométriques, deux losanges étaient ajoutés, l'un noir et l'autre rouge. Une seconde bande noire, similaire à la précédente, terminait le décor²⁸.

A l'extrémité sud-est de la même rue, les thermes de la muraille (FIG. 9) étaient de taille plus importante. L'origine du nom est due à la démolition d'une partie de la fortification lors de la construction du complexe thermal. Bâties au I^{er} s. ap. J.-C., ils sont postérieurs aux thermes de *Popilius*. En arrivant, on pénétrait dans une large pièce angulaire considérée comme l'*apodyterium* où la lumière s'immisçait à travers des panneaux de verres translucides. Une porte menait au *frigidarium* où le bassin d'eau froide était annexé à la salle à plan rectangulaire. Puis, les usagers des thermes continuaient vers le *tepidarium* et le *caldarium* qui étaient chauffés par un système d'hypocauste. Une chaudière en bronze permettait également de chauffer les murs grâce à un système de tuyauteries²⁹.

- Le Forum

A 75 m au nord des thermes de *Popilius*, se trouve le forum romain construit en 10 av. J.-C. et rénové sous le règne de Tibère, lors du programme de monumentalisation de *Lucentum*. L'entrée occidentale est située sur la route du forum considérée comme le *decumanus maximus*³⁰. En 1998, à cet emplacement, des empreintes de pieds et de pattes datant du I^{er} s. ap. J.-C. et ayant été conservées grâce à la pluie sont découvertes³¹.

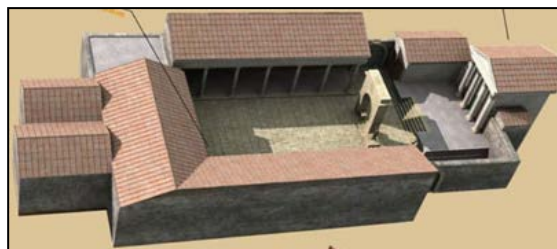


FIG. 10: Reconstitution du forum.

Le forum (FIG. 10) était séparé en deux par une rue transversale avec une canalisation servant à l'évacuation des eaux. Cette rue possédait également deux ouvertures par lesquelles les chars accédaient au forum. La première partie était entourée par

²⁷ FERNANDEZ DIAZ, OLCINA DOMÉNECH 2006, p. 168.

²⁸ *Ibid.*, p. 169-173.

²⁹ MOLINA LAMOTHE, PEREZ JIMENEZ, OLCINA DOMENECH 2005, p. 148-149.

³⁰ FERNANDEZ DIAZ, OLCINA DOMÉNECH 2006, p. 176.

³¹ Site du musée archéologique d'Alicante : <http://www.marqalicante.com/> (consulté le 5 juin 2015).

un portique à trois côtés avec des colonnes attiques. Le portique sud était double. Une arche, un autel et des bases de statues se trouvaient à proximité de la zone sacrée qui n'a pas encore été fouillée. Néanmoins la position et les caractéristiques du *forum* permettent d'émettre l'hypothèse d'un temple à quatre colonnes à cet endroit³².



FIG. 11: Main en bronze.

Un fragment de statue (FIG. 11) a été découvert en 2005 dans les ruines de la porte nord-orientale du *forum*, détruite par un incendie. Ce fragment en bronze appartenait à une statue qui mesurait 2.2 m de hauteur et qui représenterait un empereur en tenue militaire. Le seul élément retrouvé est une main tenant la garde d'une épée. Regardant dans la direction opposée, deux aigles ornaient l'arme. A l'un des doigts, une bague était gravée de l'image d'un *lituus*, un objet utilisé par les augures. D'après le travail du métal et les détails du fragment, la statue est datée du I^{er} av. J.-C. On pense qu'elle était placée sur un piédestal dans le *forum*³³.

- La *domus* au péristyle

La *domus* au péristyle se trouve au sud de *Lucentum* et dispose d'une cour à péristyle qui est à l'origine de son nom. Sa proximité avec l'enceinte a comporté la partielle démolition de celle-ci. La surface de la *domus* était d'environ 400 m². Depuis la rue, on accédait directement à la cour intérieure, au centre de laquelle une grande citerne pouvait contenir jusqu'à 20'000 l d'eau de pluie qui était amenée au moyen d'un système de tuyauteries et canaux³⁴.

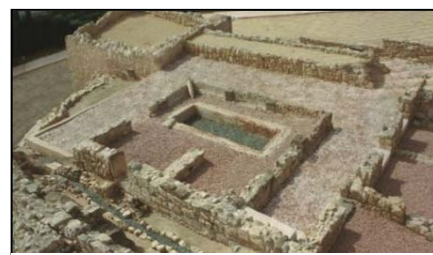


FIG. 12: Vestiges de la *domus* au péristyle.

L'accès aux différentes pièces se faisait par la cour (FIG. 12). Trois *cubicula* ont été identifiées. Les salles traversant l'enceinte détruite ont été interprétées comme servant aux activités officielles : un *oecus* (salon), un *tablinium* (salle de réunion) et un *triclinium* (salle à manger). Le troisième côté du péristyle est difficilement identifiable à cause du manque d'éléments. Cependant, l'hypothèse d'une cuisine et d'un garde-manger a été émise³⁵.

Le corpus épigraphique

A la fin des années 1990, le corpus épigraphique de la région de *Lucentum* comportait 44 inscriptions (38% domestiques, 39% funéraires, 15% monumentales et 8% votives). Deux textes funéraires sont présentés ici, du fait de leur importance. Le premier, datant du milieu du I^{er} s. ap. J.-C. a été découvert en 1986. Le nom de



P(ublius) ASTRANI
/ VS VENVTVS /
IIIIII AVG(ustalis) /
LVCENTIS
ANNOR(um) XXIII
/ T(e) R(ogo)
•P(raeteriens)•D(ic
as)•S(it)•T(ibi)•T(er
ra) LEVIS

FIG. 13: stèle de P. Astranius Venustus et sa transcription.

Publius Fulvius Asclas Pompeianus est mentionné. D'après son nom, ce personnage serait originaire de Pompéi. Cependant, les *Fulvii* étaient une famille importante dans l'histoire romaine qui viendrait de *Tusclulum* près de Rome. Cette inscription témoigne donc la présence de commerçants italiens qui se sont installés en Hispanie³⁶.

Le second exemple est une inscription (FIG. 13) sur une stèle rectangulaire en marbre de 31.1 x 28.4 x 2 cm, datée du II^e s. ap. J.-C. Des taches de rouille sur les côtés suggèrent que des agrafes métalliques étaient utilisées pour l'accrocher à un monument. Le texte épigraphique compte cinq lignes et chaque lettre mesure entre 2.5 et 5 cm. L'épithaphe funéraire de *Publius Astranius*

³² MOLINA LAMOTHE, PEREZ JIMENEZ, OLCINA DOMENECH 2005, p. 149-150.

³³ Site du musée archéologique d'Alicante : <http://www.marqalicante.com/> (consulté le 5 juin 2015).

³⁴ Site du musée archéologique d'Alicante : <http://www.marqalicante.com/> (consulté le 5 juin 2015).

³⁵ Site du musée archéologique d'Alicante : <http://www.marqalicante.com/> (consulté le 5 juin 2015).

³⁶ STEFANILE 2014, p. 268-271.

Venustus précise que ce personnage a été un des six *seviri augustales* de la ville de *Lucentum*. En tant qu'affranchi, il a été choisi par la ville pour assumer les pratiques liées à la célébration du culte impérial, ce qui témoigne d'une certaine richesse et honorabilité du personnage. L'inscription nous apprend que cet affranchi est décédé à l'âge de 23 ans. La stèle funéraire était située le long de la route menant à la porte orientale. Ainsi elle était vue par les personnes se rendant à *Lucentum*³⁷.

Déclin

A la fin du I^{er} s. ap. J.-C., les premiers signes de décadence apparaissent. La cause de l'abandon progressif du site est liée à la concurrence avec les cités environnantes, comme *Ilici* (Elche). Cette période de déclin aboutit au III^e s. ap. J.-C. à la disparition de la ville, vraisemblablement incendiée par les Francs³⁸. Cependant, après une période d'installations irrégulières et variées, le Tossal de Manises est à nouveau occupé entre le VIII^e et le X^e siècle par un cimetière islamique (maqbara). Une centaine de tombes ont été trouvées, ce qui indique une population importante à proximité³⁹.

Bibliographie

PLINE, *Nat. Hist* = PLINE L' ANCIEN, *Histoire naturelle*, texte traduit en français par Vinas A., Paris : Dubochet, 1848-185, <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/plineancien/livre3.htm#22> (consulté le 6.06.15).

DEL ROSARIO PÉREZ CENTENO 1998-1999 = DEL ROSARIO PÉREZ CENTENO M., « Las Ciudades costeras del conventus carthaginensis durante el sigolo III d. C. Saetabis, Dianum, Ilici y Lucentum », dans : *Lucentum: Anales de la universidad de Alicante*, n° 17-18, 1998-1999, p. 211-218.

FERNANDEZ DIAZ, OLCINA DOMENECH 2006 = FERNANDEZ DIAZ A. et OLCINA DOMÉNECH M., « La decoración pictórica del posible primer Apodyterium de las termas de Popilio de Lucentum (Tossal de Manises, Alicante) », dans : *AnMurcia*, 2006, p. 165-180.

VIDAL 1944 = VIDAL G., « Lucentum de Alicante », dans : *Saitabi : revista dela Facultat de Geografia i Història*, no 2.12, 1944, p. 131-136.

MOLINA LAMOTHE, PEREZ JIMENEZ, OLCINA DOMENECH 2005 = MOLINA LAMOTHE J., PÉREZ JIMÉNEZ R. et OLCINA DOMÉNECH M., Recursos infográficos sobre Lucentum y la Illeta Dels Banyets en el MARQ y en internet, dans : *Marq, Arqueología y museos*, 2005, p. 137-157.

MORET 1996 = MORET P., *Les fortifications ibériques: de la fin de l'Âge du Bronze à la conquête romaine*, Casa de Velázquez, Madrid, 1996.

ORTIZ 2013 = ORTIZ J., *Alicante de Lucentum a Benacantil*, Escritura pública, n° 83, 2013, p. 74-77.

POVEDA NAVARRO 2013 = POVEDA NAVARRO A., « Sobre la supuesta prescencia de una inscripción de la Legio VII Gemina (CIL II, 1126) en Lucentum (Alicante) » dans : *Espacio, Tiempo y Forma*, no 26, 2013, p. 249-254.

OLCINA DOMENECH, TENDERO PORRAS, GUILABERT MAS 2010 = OLCINA DOMÉNECH M., TENDERO PORRAS E. et GUILABERT MAS A., *Lectura púnica del Tossal de Manises*, Mainake, no 32, 2010, p. 229-249.

STEFANILE 2014 = STEFANILE M., «Gentes italiche a Lucentum tra il I secolo A.C. e il I secolo D.C.: alcune considerazioni», dans : *Lucentum* n° 33, 2014, p. 267-280.

Sources des images : toutes les illustrations proviennent du site du musée archéologique d'Alicante

³⁷ Site du musée archéologique d'Alicante : <http://www.marqalicante.com/> (consulté le 5 juin 2015).

³⁸ DEL ROSARIO PÉREZ CENTENO 1998-1999, p. 216.

³⁹ Site du musée archéologique d'Alicante : <http://www.marqalicante.com/> (consulté le 5 juin 2015).

La nécropole ibérique de Cabezo Lucero

Leyla GAUTEAUB

Historique du site



FIG. 1 : Vue générale du site de Cabezo Lucero, avec le *poblado* au Nord et la nécropole au sud.

Le site de Cabezo Lucero (FIG. 1) fut découvert en 1898 par Pierre Paris, premier directeur de la Casa de Velazquez. Des coupes dans un monticule artificiel avaient déjà été pratiquées par le guide de P. Paris, dans le *poblado* (zone d'habitat)¹. Des années plus tard, en 1940, la nécropole est découverte. Des fragments de statues sont alors trouvés sur le sol par J. Belda Domínguez, directeur du Musée Archéologique Provincial d'Alicante. Ces statues proviennent probablement du creusement d'une tranchée, pendant

la guerre civile². Avec l'aide d'A. Fernández de Avilés, directeur du Musée de Murcie, Belda Domínguez prélève les pièces et inspecte le site. Plusieurs investigations ont ensuite eu lieu: une prospection importante menée par A. Fernández, une fouille effectuée par un maître d'école de Rojas, dont les découvertes sont désormais au Musée Municipal d'Elche, et un inventaire concernant principalement la céramique, publié par A. Ramos Folqués en 1969. Des travaux ont également été publiés sur la céramique grecque et la sculpture, mais ce n'est qu'en 1980 qu'une véritable équipe de fouille est constituée pour investiguer et documenter la nécropole. Cette équipe franco-espagnole était composée de : E. A. Llobregat (directeur du Musée Archéologique Provincial d'Alicante), A. Jodin (CNRS), P. Rouillard (CNRS), C. Aranegui (U. de Valencia), et J. Uroz (U. d'Alicante). L'étude anthropologique a été faite par G. Grévin (CNRS). Les objectifs de la fouille étaient multiples : documenter les pratiques funéraires ibériques, étudier la place de la sculpture ibérique en milieu funéraire et comprendre l'influence de la culture grecque dans les rites, par l'analyse de la céramique. Le *poblado* a fait l'objet de plusieurs prospections plus ou moins scientifiques, également lors de cette dernière fouille, pour déterminer les concordances typologiques et chronologiques avec la nécropole³.

Situation du site

Cabezo Lucero est situé dans la province d'Alicante, au sud du fleuve Segura, entre Guardamar del Segura et Rojas. Le *poblado* et sa nécropole étaient occupés par une population ibérique. L'utilisation de la nécropole est datée entre le deuxième quart du V^e s. et la fin du deuxième tiers du IV^e s. av. J.-C., ce qui permet de dater l'occupation générale du site. Il est à noter que Cabezo Lucero n'a jamais été réoccupé après cela. Plusieurs sites mis au jour dans les alentours datent de la même période, comme El Oral et la nécropole de El Moral (San Fulgencio, Alicante), La Escuera (San Fulgencio, Alicante) et La Alcudia (Illici, Elche)⁴.

¹ ARANEGUI *et al.* 1993, p. 5.

² *Ibid.*, p. 6, 84.

³ JODIN *et al.* 1986, p. 552, ROUILLARD *et al.* 1990, p. 540.

⁴ ARANEGUI *et al.* 1993, p. 8-9, 15.

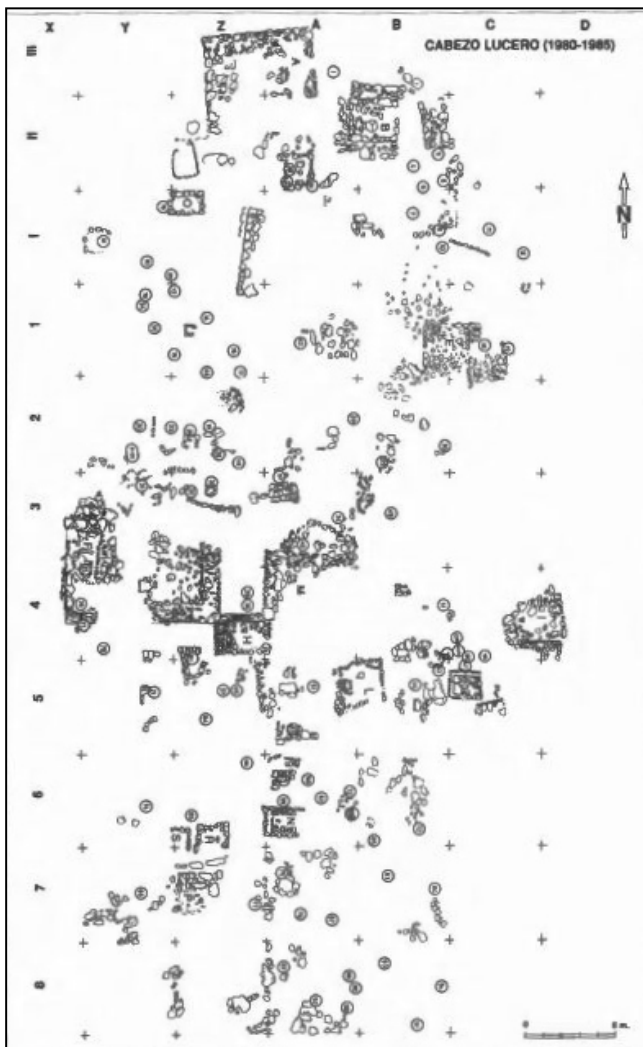


FIG. 2 : plan général de la nécropole.

« les tombes bien conservées, les tombes détruites, les dépôts d'offrandes (sans traces de cendres ni d'os) » et les Zones, « l'aire de dispersion du matériel dans un carré donné, sans rapport direct avec un Point précis, à la suite du remploi d'un emplacement de tombe, de pillage, ou de plantation d'arbre récente »⁹. Les Zones sont donc composées de matériel bouleversé provenant des étapes précédentes, qui fournit peu d'information.

La structure de la nécropole et la typologie des sépultures

La nécropole s'étend sur une surface de 4200 m² et présente une couche archéologique assez fine¹⁰. L'espace étant limité, il est donc possible de trouver également des tombes superposées. Cependant, la règle générale reste plutôt la juxtaposition des sépultures¹¹. La nécropole s'est développée du sud vers le *poblado*, au nord. Lors de la campagne de fouille de 1980-1985, 91 Points (tombes et dépôts d'offrandes) ont été mis au jour parmi lesquels on compte plus de 100 sépultures¹². Outre les sépultures, plusieurs autres structures funéraires sont attestées sur le site: des structures tumulaires simples avec des composantes en pierre et recouvrant plusieurs tombes, des *conjuntos funerarios* (ensembles funéraires) consistant en des regroupements de structures en pierre avec des tombes ou

L'importance du site de Cabezo Lucero est due à son insertion dans un réseau commercial méditerranéen. La ville est devenue un des points de passage commerciaux vers l'Andalousie orientale entre le V^e et le IV^e s. av. J.-C. En effet, l'importante zone d'échange commercial du « cercle du Détroit » située plus au sud, a commencé à péricliter un peu avant le début de l'utilisation de la nécropole de Cabezo Lucero⁵. D'autres sites de la région, datés d'environ la même période témoignent de ce changement de dynamique et du développement de la culture ibérique dans la région, mais les relations entre eux ne sont pas encore connues⁶. La ville de Cabezo Lucero aurait subi une crise menant à son abandon vers 350 av. J.-C.⁷, mais ce sujet a été encore très peu exploré.

La fouille de la nécropole

La nécropole, fouillée entre 1980 et 1989, est située à environ 160m au sud du *poblado*⁸. Elle est passée par plusieurs étapes pendant ce siècle et demi, mais seule l'étape la plus récente a été conservée de manière suffisante (FIG. 2). Un système d'analyse basé sur deux unités a été choisi par l'équipe de fouille. Il y a les Points,

⁵ ARANEGUI *et al.* 1993, p. 137.

⁶ *Ibid.*, p. 45-46, 138; p. 17.

⁷ contestania.wordpress.com/about/la-necropolis-de-cabezo-lucero/

⁸ ROUILLARD *et al.* 1990, p. 540.

⁹ *Ibid.*, p. 540 notes 10 et 11.

¹⁰ GUTIÉRREZ *et al.* 1999, p. 37 ; ARANEGUI *et al.* 1993, p. 32.

¹¹ ARANEGUI *et al.* 1993, p. 27-28.

¹² GUTIÉRREZ *et al.* 1999, p. 37.

de tombes ayant un lien manifeste entre elles¹³, des soubassements ayant soutenu une ou plusieurs statues. Les structures en pierre sont toutes orientées N-S et E-O, ce qui démontre qu'il existait un certain ordre dans le développement de la nécropole. Quelques structures n'ont pas encore été formellement identifiées¹⁴.

Les Ibères pratiquaient le rite de l'incinération et Cabezo Lucero ne fait pas exception. D'après les découvertes faites, trois différents types de déposition y étaient pratiqués :

- A : incinération *in situ*. Des offrandes étaient posées ou jetées sur le corps vers la fin de la combustion, et des libations étaient effectuées.

- B1 : dépôt d'ossements dans une urne cinéraire, après tamisage. Des offrandes étaient posées en dessous ou à côté de l'urne.

- B2 : dépôt sur le sol après déplacement depuis l'aire de crémation.

Après le dépôt, ou l'incinération *in situ*, la tombe était généralement scellée avec une chape de pisé, un pavement ou un monticule de pierre¹⁵.

Si les hommes pouvaient être enterrés selon une de ces trois options, les sépultures de femmes et d'enfants étaient systématiquement de type B1 (dépôt en urne)¹⁶. Ainsi, « [l]e rituel de la sépulture à Cabezo Lucero est d'abord fixé par le sexe et l'âge du défunt. L'homme adulte se distingue alors du reste de la communauté et pour ce seul groupe on saisit une diversification des rituels. »¹⁷.

Le mobilier archéologique

La nécropole de Cabezo Lucero a livré plusieurs types de mobilier. Outre le matériel de tissage, les parures, les fioles en verre, et les os d'animaux¹⁸, on peut dénombrer tout d'abord les fragments de statues en pierre. Celles-ci auraient été détruites volontairement dans une phase plus récente (début IV^e s. av. J.-C.), pour une raison inconnue¹⁹. Au moment de la rédaction de la monographie, 26 fragments de statues de taureaux (FIG. 3), et quelques fragments pouvant appartenir à un félin ou à un sphinx avaient été découverts, ainsi qu'une pièce anthropomorphe, la « Dama del Cabezo Lucero »²⁰. Les statues découvertes étaient principalement taillées dans une roche calcaire jaune obtenue dans un gisement à une dizaine de mètres de la nécropole. Ou alors, plus rarement, d'une pierre blanche dont la source n'est pas encore connue²¹.



FIG. 3 : fragment de statue de taureau (plateforme B).

Cabezo Lucero se trouve à un emplacement limitrophe par rapport à différents styles de sculpture. Ses influences viendraient plutôt de l'ouest et du sud-ouest de l'Espagne actuelle, et non de la culture grecque.

Certains éléments architectoniques ont été découverts, comme un fragment de corniche à gorge égyptienne et des éléments de cimaise, des décors en oves et en dardes.

Leur nombre est cependant trop restreint pour permettre une reconstitution du décor architectural de la nécropole²².

¹³ ARANEGUI *et al.* 1993, p. 12, 30.

¹⁴ ROUILLARD *et al.* 1990, p. 542.

¹⁵ ARANEGUI *et al.* 1993, respectivement p. 38 note 33, p. 11, 36, p. 38.

¹⁶ *Ibid.*, p. 139.

¹⁷ *Ibid.*, p. 65.

¹⁸ *Ibid.*, p. 54-64.

¹⁹ *Ibid.*, p. 73. Cependant, d'après les auteurs, certaines statues de taureaux auraient été complètes jusque dans les années 1930, avant d'être détruites par des ouvriers.

²⁰ *Ibid.*, respectivement p. 83 et 139.

²¹ *Ibid.*, p. 75.

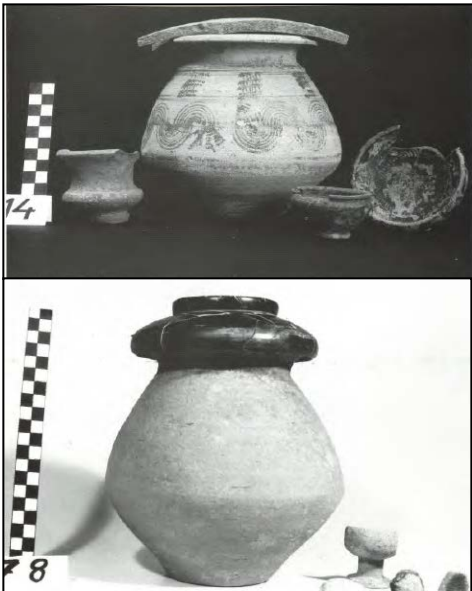


FIG. 4 : exemples de céramique ibérique (haut : Point 14, bas : Point 78).

Le site a livré beaucoup de céramique ibérique et grecque (FIG. 4) : les urnes cinéraires étaient toujours des céramiques ibériques, à une exception près (la tombe 137, fouillée en 1988)²³. Les nombreux fragments de céramique grecque en revanche sont principalement importés d'Athènes et à vernis noir. Ils sont particulièrement présents pour la période du IV^e s. av. J.-C. La céramique grecque était utilisée surtout pour boire et manger, puis jetée dans les cendres encore incandescentes de la crémation²⁴. Il apparaît alors qu'« ici, la pratique de la libation, la consommation vraisemblable du vin témoignent, outre de la richesse du défunt, d'une intégration plus ou moins grande, mais certaine, à la culture grecque. »²⁵.

De manière générale, les défunts étaient enterrés avec leurs vêtements. Des bijoux ont également été retrouvés, et certains hommes étaient accompagnés de leurs armes (surtout armes pour les combats rapprochés). La société ibérique préromaine

n'avait pas de soldats à temps plein et les Ibères qui partaient au combat avaient un équipement léger. Une des armes de combat typique est la *falcata* (FIG. 5), un sabre courbé, qui serait l'adaptation par les Ibères d'un sabre de la Péninsule italique²⁶. Elle est présente dans plusieurs tombes de Cabezo Lucero. Dans les tombes, les armes des défunts étaient déposées selon un ordre très précis : le bouclier en premier, puis les armes tranchantes par-dessus²⁷.

Le mobilier était un témoin du statut social, voire du sexe de l'individu : par exemple, toutes les tombes à armes sont masculines. Cependant, il vaut généralement mieux se fier à l'analyse ostéologique pour déterminer le sexe, car les autres éléments du mobilier (outils à tisser, par exemple) ne permettent pas de déterminer le sexe de l'individu²⁸. Toutefois, la société de Cabezo Lucero semble avoir été peu hiérarchisée : seuls les hommes semblent être concernés par une hiérarchisation, visible dans la richesse du mobilier funéraire²⁹. Cependant, la tombe n°100 se distingue des autres car elle comporte des outils d'orfèvrerie. La « tombe de l'orfèvre » témoignerait donc d'une certaine « *subdivisión de las labores artesanales* ». Au lieu d'une distinction par la simple richesse, ces outils sont « *una distinción del resto de la sociedad, que debe representarse en base a otros criterios que combinen el estatus y el rol social* »³⁰.



FIG. 5 : falcata, Point 36.

²² ARANEGUI *et al.* 1993, p. 82-83.

²³ *Ibid.*, p. 36 note 23.

²⁴ *Ibid.*, p. 86-87.

²⁵ *Ibid.*, p. 94.

²⁶ MORET 1996, p. 238 et p. 240-241.

²⁷ ARANEGUI *et al.* 1993, p. 40-41.

²⁸ *Ibid.*, p. 40, 44, 46.

²⁹ *Ibid.*, p. 44 et 65 ; ROUILLARD *et al.* 1990, p. 557.

³⁰ GRAELLS I FABREGAT 2007, p. 151.

Bibliographie

- ARANEGUI *et al.*, 1993 = ARANEGUI C., JODIN A., LLOBREGAT E., ROUILLARD P., UROZ J., GRÉVIN, G. (étude anthropologique), *La necropole ibérique de Cabezo Lucero (Guardamar del Segura, Alicante)*, Ecole des hautes études hispaniques - Casa de Velázquez Madrid; Instituto de cultura Juan Gil-Albert, Diputación provincial de Alicante, Alicante, 1993.
- GRAELLS I FABREGAT 2007 = GRAELLS I FABREGAT R., « La tumba del orfebre de Cabezo Lucero a debate », dans : *Saguntum: Papeles del Laboratorio de Arqueología de Valencia*, 39, 2007, p. 147-156.
- GUTIÉRREZ *et al.* 1999 = GUTIÉRREZ S., MORET P., ROUILLARD P., SILLIÈRES P., « Le peuplement du Bas Segura de la protohistoire au Moyen Age (prospections 1989-1990) », dans : *Lucentum*, 1999, p. 25-74.
- JODIN *et al.* 1986 = JODIN A., ROUILLARD P., ARANEGUI C., LLOBREGAT E., «Fouilles du site ibérique de Cabezo Lucero (Guardamar del Segura, Alicante) cinquième campagne, 1985 », dans: *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 22, 1986, p. 549-558.
- MORET 1996 = MORET P., *Les fortifications ibériques: de la fin de l'âge du bronze à la conquête romaine*, Collection de la Casa de Velazquez, 56, Madrid, 1996.
- ROUILLARD *et al.* 1990 = ROUILLARD P., LLOBREGAT E., ARANEGUI C., GRÉVIN G., JODIN A., UROZ J., « Du nouveau sur la civilisation ibérique : les fouilles de Cabezo Lucero (Alicante) », dans: *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 134e année, 2, 1990, p. 538-557.

Source des images

Fig. 1: <https://contestania.files.wordpress.com/2012/01/necropolis.jpg>

Fig. 2-5 : respectivement ARANEGUI *et al.* 1993, p. 20 ; planches n°38 ; n°128 - 129 ; n°164.

